



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*Scot. prison. Henry 6. Vol. 5e.*

GUSTAVE RUDLER  
COLLECTION

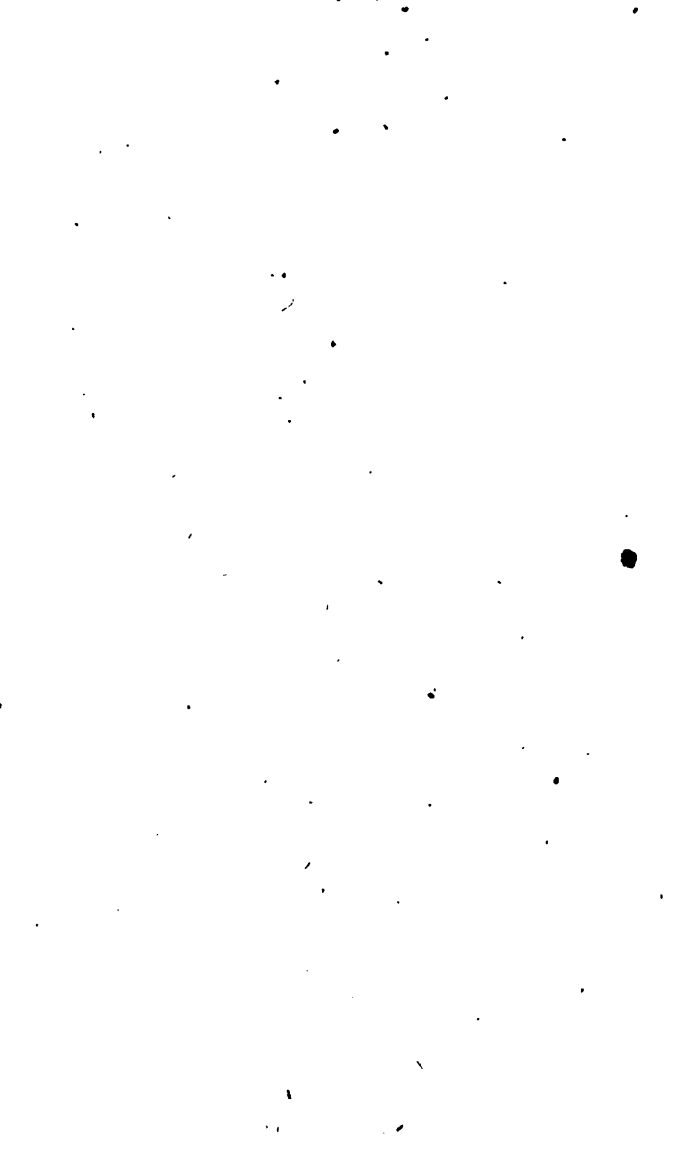


*Rudler F. 105*





66-4-11





L E  
**D O Y E N**  
D E  
**KILLERINE,**

**HISTOIRE MORALE**  
composée sur les Mémoires d'une  
Illustre Famille d'Irlande;

Et ornée de tout ce qui peut rendre une  
lecture utile & agréable.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme  
de Qualité.

**TOME PREMIER.**



**A L A H A Y E,**  
Chez **PIERRE POPPY, 1741.**

*See p. 105* *Per. 6. Vol. 5c.*

GUSTAVE RUDLER  
COLLECTION



*Rudler F. 105*



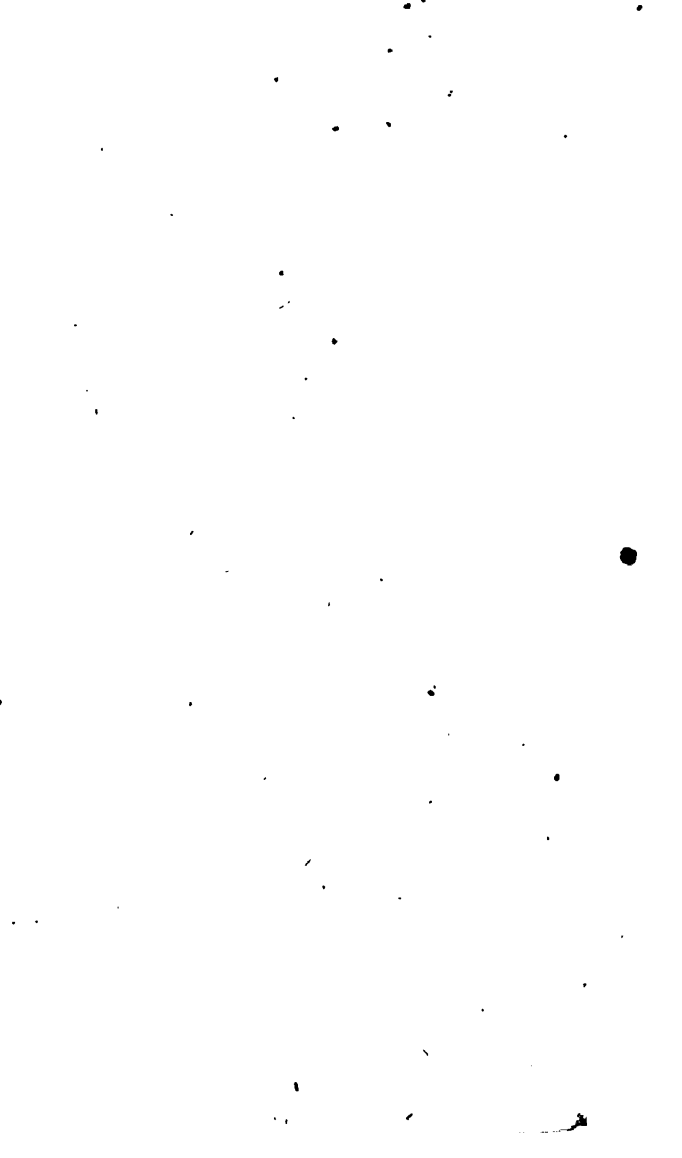
# P R É F A C E.

**M**ALGRÉ les déclamations qu'on entend tous les jours contre le goût du siècle, je ne vois pas que les bons Ecrivains manquent de succès. N'a-t'on pas rendu justice ces dernières années aux bons Ouvrages dans tous les genres ? Le *Traité des Aurores Boréales*, les *Mémoires sur les Insectes*, le *Spéctacle de la Nature*, l'*Histoire des anciennes Monarchies*, la *Vie de Julien*, celle du *Vicomte de Turenne*, ont-ils à se plaindre de l'accueil que le Public leur a fait ? Et si l'on parle de *Poësies* & de *Spéctacle*, le *Philosophe Marié*, le *Glorieux*, la *Pupille*, le *Préjugé à la mode*, *Gustave*, *Didon*, *Abenssaïde*, n'ont-ils pas été glorieusement distingués ?

Oùï, dira quelqu'un ; mais on nommeroit aussi aisément quantité de mauvaises productions qui se sont fait applaudir : & le

6. 11. 11





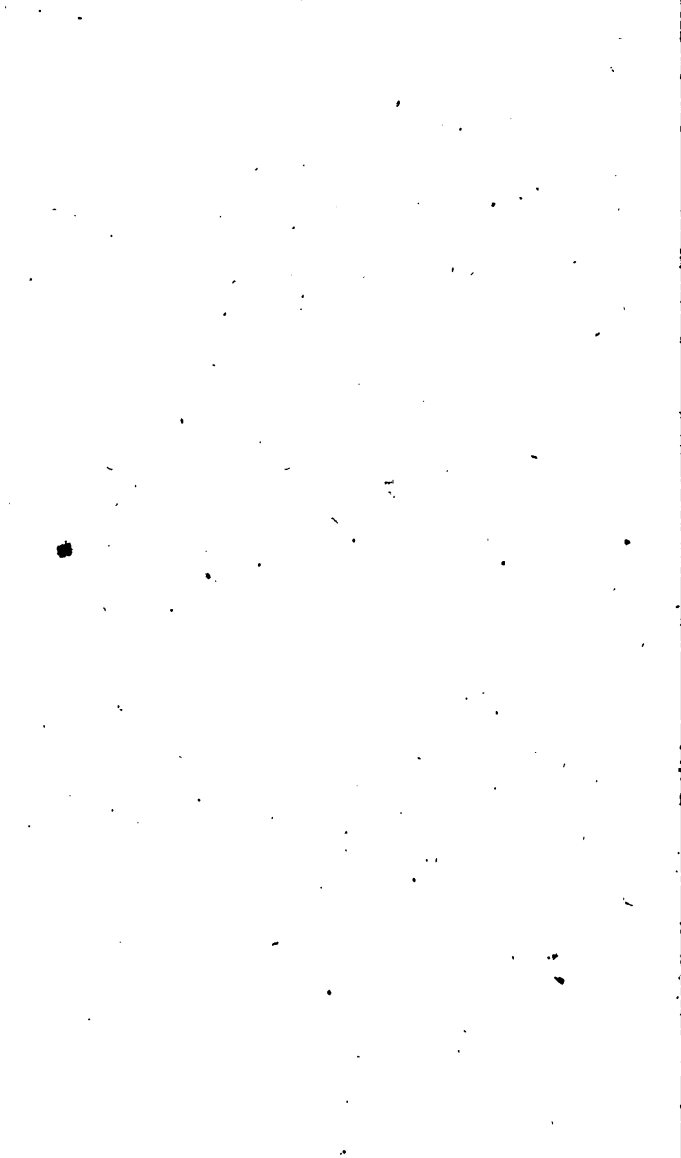
gé que la plupart des noms propres demeurent inconnus , & c'est presque l'unique loi qu'il m'ayent imposée. J'ai usé d'ailleurs de la liberté qu'ils m'ont laissée de retrancher certains détails domestiques , que la différence de nos usages auroit fait trouver ennuyeux , & peut être ridicules.

Je n'ai rien épargné avec tant de respect que la Morale. Ce n'est pas dans une première Partie qu'on peut prendre une juste idée du dessein de l'Auteur ; mais ayant cru le saisir en lisant l'Ouvrage entier , j'ai conçu que le Doyen de Killerine s'étoit proposé de réunir dans l'Histoire de sa Famille , toutes les Régles de Religion qui peuvent s'accorder avec les usages & les maximes du monde , pour faire connoître jusqu'à quel point un Chrétien peut se livrer au monde , & à quelles bornes il doit s'arrêter. Une entreprise de cette nature deviendroit peut être importante , si l'exécution répondoit à la grandeur du projet. Quoiqu'il soit , dis-je , impossible d'en juger parfaitement par la lecture d'un seul Volume , on ne laissera pas de remarquer dans le caractère du Doyen & dans celui de ses Freres & de sa sœur , des ouvertures qui feront entrevoir ce qu'on peut attendre de la suite. Georges , est un bonnête homme , mais  
sans

sans autres principes que ceux de la Morale naturelle. Le Doyen, est un Chrétien du premier ordre, & d'une rigueur qui va d'abord à l'excès, mais qui reconnoissant enfin de quelle nécessité il est dans la société humaine de se prêter quelquefois à la foiblesse d'autrui, cherche, la balance de l'Evangile à la main, tous les tempéramens que la charité demande, & que la justice chrétienne tolère. Patrice & Rose, me paroissent deux caractères ambigus; bons, mais foibles, & faits comme exprès pour donner occasion aux deux autres d'exercer continuellement leurs principes, & de mettre par conséquent dans un grand jour l'extrême différence qui est entre deux honnêtes gens, dont l'un ne l'est que suivant les maximes du Monde, & l'autre suivant celles du Christianisme.

Croira-t-on qu'un but si sérieux puisse rendre mon sujet susceptible de l'agrément que j'ai fait espérer? Il y auroit de la témérité à l'assurer d'un certain ton. Cependant le fond de la matière me paroît si riche, que je ne crains pas d'exhorter encore mes Lecteurs à l'espérance.

Mon dessein est de donner la seconde Partie du Doyen de Killerine, dans six semaines, & de continuer ensuite d'en faire pa-



L E  
**DOYEN**

D E

**KILLERINE,**

**HISTOIRE MORALE**

composée sur les Mémoires d'une

Illustre Famille d'Irlande;

Et ornée de tout ce qui peut rendre une  
lecture utile & agréable.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme  
de Qualité.

**TOME PREMIER.**



**A L A H A Y E,**  
Chez **PIERRE POPPY, 1741.**

haïr quelqu'un ; d'envie , s'ils voyent la fortune & la réputation d'autrui d'un œil jaloux ; de malignité naturelle , s'ils sont de ce malheureux caractère qui fait trouver du plaisir à médire , & qui porte certains gens à répandre continuellement le poison de leur cœur par les deux organes dangereux de la langue & de la plume.

Il est clair que de ces trois sources , il y en a deux dont il ne faut attendre ni la fidélité ni le désintéressement qui conviennent à l'Histoire ; car la vérité n'a point d'ennemis plus à craindre que les passions déréglées & les intérêts personnels. Pour la première , quoiqu'elle paroisse moins suspecte , parce qu'il est vrai en général que l'amour de la gloire est un aiguillon noble , qui peut agir sur l'âme d'un Ecrivain comme sur celle d'un Héros , & les exciter chacun dans leur carrière à ne rien faire qui deshonne un si beau motif ; je ne sçai néanmoins si cette ardeur même de mériter les suffrages du Public , ne doit pas faire craindre qu'un Historien , qui ne se propose point d'autre but , ne s'écarte encore du chemin droit de la vérité. Comme la vérité simple ne plaît pas toujours , il n'est pas aisé , quand on veut toujours plaire , de se contenir dans des bornes aussi étroites que les siennes. On la déguise du moins , si l'on n'est pas capable de l'altérer ; on l'orne trop ; on lui prête de l'agrément , &

& ce qui n'est que plus pernicieux pour elle, ce déguisement se fait avec d'autant plus d'art, que pour le dessein qu'on a de plaire, on sçait qu'il faut lui conserver certaines apparences de sincérité sans lesquelles ce seroit bien-tôt fait de son crédit. Ainsi cette manière de la détruire, qui est la plus subtile, est dans le fond la plus dangereuse.

Il suit de-là que nous aurions peu d'Historiens fidèles, s'il n'y avoit absolument que ces trois motifs qui pussent faire prendre la plume aux Historiens. Mais je n'en ai pas nommé un, qui est infiniment plus relevé que le plus noble des trois autres, & qui est sans doute le seul capable d'élever un Historien à ce degré de perfection qui le feroit regarder comme un modèle. *C'est l'envie de se rendre utile.* Tout est si bien renfermé dans trois mots, qu'ils n'ont pas besoin d'autre explication pour ceux qui les comprennent.

Oserai-je dire après cela que ce motif est ici le mien; & ne m'accusera-t'on pas dès mon exorde d'aspirer à une perfection qui surpasse mes forces? Je répons qu'en attribuant tant de vertu à l'envie de se rendre utile, je lui suppose pour fondement toutes les qualités naturelles & acquises, qui sont nécessaires d'ailleurs pour former un bon Ecrivain; & malheureusement ce ne sont pas celles dont je suis le mieux partagé. Il est donc vrai qu'a-

vec des idées assez justes de ce qui seroit nécessaire pour la perfection de l'Ouvrage que j'entreprends, mes talens sont au-dessous de mon projet. Mais le motif qui me le fait entreprendre, est tel du moins que je l'ai dit ; & je suis si persuadé qu'il est propre à former de bons Historiens, lorsqu'il se trouve soutenu des qualités qui me manquent, que je le crois même capable de suppléer à la médiocrité des miennes. S'il ne communique point la beauté de l'imagination, qui est un présent de la nature, & les graces du style, qui sont ordinairement des effets de l'art, il me rendra sincère dans mon récit, modeste dans mes expressions, & non-seulement sage & raisonnable, mais solidement Chrétien dans les principes de ma morale ; il m'empêchera d'approuver ou de flâter le vice, dans les personnes mêmes qui m'ont été les plus chères ; & il me fera tourner les événemens les plus profanes, à l'instruction de la jeunesse, à l'édification de tous les âges & de toutes les conditions, & par conséquent à l'honneur du Ciel, & à l'avantage de la société humaine.



---

*LIVRE PREMIER.*

**C'**Est moins mon Histoire que je donne au Public, que celle de mes deux Freres & de ma Sœur. J'étois parvenu à l'âge de quarante ans, & la profession que j'avois embrassée, sembloit me promettre autant de tranquillité pour le reste de ma vie, que j'en avois goûté jusqu'alors. Un Bénéfice Ecclésiastique d'un revenu médiocre, une demeure commode, un tour d'esprit & d'inclination qui me faisoit goûter les devoirs de mon emploi, beaucoup d'amour pour la retraite & pour l'étude, tels étoient les fondemens de ma fortune & de mon repos; & comme c'étoit par choix que je m'étois déterminé à ce genre de vie, il n'y avoit pas d'apparence que je pusse me lasser d'une condition dont j'étois si satisfait.

La nature m'avoit accordé un avantage que j'avois négligé volontairement : j'étois l'aîné de ma famille; mais je ne cacherai point les raisons qui m'avoient fait renoncer à cette qualité, & dont le Ciel s'étoit servi heureusement pour m'inspirer de bonne heure la haine du monde & le goût de la solitude. J'avois apporté en naissant trois infirmités, dont tous les soins & les remèdes de l'art n'avoient pu me délivrer. Mes jambes étoient cro-

A G .

chues,

chuës , quoique fermes d'ailleurs , & de longueur assez égale pour ne pas m'empêcher de marcher droit. J'étois bossu avec cela par devant & par derrière ; & pour comble de disgrâce , j'avois le visage défiguré par deux verrues , qui étoient plantées régulièrement au dessus de mes yeux , & qui s'avançoient sur mon front avec l'apparence de deux cornes. Ajoutez que j'avois la tête fort grosse , la taille pleine , mais ramassée , & extrêmement courte. Enfin , toute ma figure sembloit être une vocation marquée pour une autre état que le monde , où la raillerie épargne beaucoup moins les imperfections du corps que les vices & les dérèglements de l'ame.

Je m'étois donc rendu justice dès le premier moment que j'avois commencé à me connoître , & j'avois eu du moins cette satisfaction , en formant le dessein de renoncer au monde , que mes desirs s'accordans avec la nécessité , je n'avois point eu de violence à me faire pour m'y soumettre. Cependant , ma mere étant morte en me donnant la naissance , mon pere se trouva si peu d'inclination pour un second mariage , que cette raison l'empêcha long tems de m'accorder la liberté d'entrer dans l'état Ecclésiastique. Il m'aimoit , quoiqu'il eût besoin de toute l'indulgence paternelle pour me trouver aimable. Il tâchoit de diminuer la mau-  
vaise

vaïse opinion que j'avois de moi-même ; en me répétant souvent que l'esprit & le jugement , dont il m'assuroit que j'étois mieux partagé qu'on ne l'est communément au même âge , suppleroient aux avantages que la nature m'avoit refusés ; & lorsque j'insistois sur l'excès de ma difformité , il me répondoit en riant , que son dessein , étoit de me marier de bonne heure , afin que je pusse lui donner des petits fils moins laids que moi. En effet , lorsque j'eus atteint ma seizième année , il me chercha une épouse , sans m'avertir des soins qu'il prenoit pour cela ; il en trouva une , la plus belle peut-être qui fût dans la Province , & continuant de me laisser ignorer sa résolution , il me conduisit un jour chez elle. Je vis une personne charmante. Mais , ce qui paroît surprenant après le portrait que j'ai fait de moi-même , je lui trouvais autant de complaisance & de civilité pour moi , que j'en eusse pû souhaiter si j'eusse senti de la tendresse pour elle , & si j'eusse mérité la sienne.

L'ambition produisoit dans son cœur le même effet que l'amour. Elle étoit d'une naissance inférieure à la mienne , & mon père l'ayant prévenue sur le dessein de notre visite , elle faisoit moins d'attention à mes qualités personnelles qu'à titre de Comtesse qu'elle se flatoit de porter en devenant mon épouse. Notre Mai-  
son

son quoiqu'extrêmement déchuë de son ancienne splendeur, tenoit encore un des premiers rangs dans le Comté d'*Antrim*. Nous faisons remonter notre origine jusqu'à ce fameux *Donnewald O'Neal*, qui avoit régné autrefois dans cette partie de l'Irlande que nous nommons *Cui Guilly*, & que les Anglois appellent *Ulster*. A la vérité tout avoit changé de face depuis que Cromwel & Ireton avoient achevé de réduire notre malheureuse Patrie à l'esclavage ; & la rigueur du joug s'étendant indifféremment sur les Nobles & sur le Peuple, il y avoit peu de familles qui ne se ressentissent de la misère publique. Ajoutez que la nôtre étant demeurée fidèle à l'ancienne Religion, c'étoit un autre obstacle, qui avoit fait perdre à mon pere tous les avantages qu'il auroit pû tirer de sa naissance, & qui sembloit ôter de même toute espérance de fortune à ses descendans. Cependant nous ne laissons pas de conserver un reste de distinction dans le pays, & nous nous consolions de l'abaissement où nous tenoient les Anglois, par la considération que nous trouvions encore parmi nos Compatriotes. Notre bien même, dont nous avions perdu la meilleure partie dans les dernières guerres ; suffisoit encore pour nous fournir un entretien honorable ; en comparaison du moins des autres Nobles de la Province, qui avoient été pres-

qu'en-

qu'entièrement dépouillés par l'avarice & la cruauté de nos vainqueurs.

Mon Pere ayant remarqué avec plaisir, que ma difformité ne rebutoit point celle qu'il me destinoit pour épouse, crut le succès de leur dessein infailible, parce qu'il ne put s'imaginer que les difficultés vinssent de ma résistance. Je ne sçai comment il arriva effectivement que je demeurai insensible à tant de charmes; car malgré le fond de mon humeur qui étoit naturellement sérieuse, j'ai toujours eu le cœur susceptible de tendresse & d'amitié: mais j'étois glacé aparemment par la forte impression que mes propres défauts faisoient sur moi; ou plutôt le Ciel qui m'apeloit d'un autre côté veilloit lui-même sur mes sens, pour les empêcher de s'amollir. Quoiqu'il en soit, rien ne peut égaler la surprise où je vis mon Pere, lorsque m'ayant découvert ses vûes à la sortie de cette maison, il m'entendit rejeter toutes ses offres, & protester que ma résolution étoit de vivre dans le célibat. En vain renouvela-t'il ses instances & même ses ordres. Tout ce qu'il put obtenir de mon obéissance, fut de l'accompagner dans quelques autres visites qu'il rendit au même lieu: J'y fus reçu avec le même air de satisfaction, & mes intentions paroissans assez expliquées par celles de mon pere, on continua de me traiter avec une bonté qui rendoit

la

la tentation fort dangereuse. Cependant au milieu même du péril , & dans le moment peut être qu'il étoit le plus pressant , puisque je me trouvois seul avec la belle personne qui le causoit , je formai un dessein des plus extraordinaires , & dont le succès me fit reconnoître que j'avois l'obligation au Ciel de me l'avoir inspiré.

A l'occasion de quelques questions qu'elle m'avoit faites sur l'âge & la santé de mon père , je lui dis qu'étant encore au-dessous de quarante ans , & jouissant d'une santé parfaite , il étoit étrange qu'il se fut obstiné à renoncer au mariage ; que c'étoit un engagement néanmoins qui lui convenoit beaucoup plus qu'à moi ; que l'amour propre ne m'empêchoit point d'ouvrir les yeux sur mes imperfections , & de reconnoître que mon cœur & ma personne étoient un triste présent pour une Dame de son mérite ; que la justice que je sçavois me rendre , & l'estime sincère que j'avois pour elle , me faisoient craindre avec raison qu'elle ne se fit violence pour souffrir ma présence & mon entretien ; enfin qu'il eût été à souhaiter , pour elle-même , & pour l'intérêt de notre Maison , que mon père au lieu de m'offrir à elle , lui eût offert lui-même & son cœur & sa main. J'ajoutai que pour peu qu'elle goûtât cette ouverture , & qu'elle voulut se prêter à mon projet ,

je

Je ne desespérois pas de le faire réussir ; & remarquant que ma proposition lui causoit de l'embaras, je la priai de s'expliquer naturellement, & de faire fond sur ma sincérité & mon honneur. Après avoir paru balancer un moment, elle me fit une réponse qui ne pût me laisser le moindre doute de ses véritables sentimens. Elle s'étoit fait, me dit-elle, un honneur extrême de ma recherche ; mais puisque j'avois si peu de goût pour le mariage, elle se sentoit tellement prévenue en faveur de notre Maison, qu'elle recevroit volontiers la main du pere, si elle ne pouvoit obtenir celle du fils. Je marquai une joie infinie de la voir dans cette disposition. Etant ainsi persuadée de ma bonne foi, elle ne fit point difficulté de m'abandonner le soin de ses propres intérêts, & de me promettre qu'elle n'épargneroit rien de son côté pour triompher de l'indifférence de mon pere.

Comme la seule raison qui le faisoit vivre dans l'éloignement des femmes, étoit le souvenir de ma mere qu'il avoit aimée passionnément, il ne fut pas difficile à une jeune personne, qui avoit autant d'esprit que de beauté, & qui se fit une étude de lui paroître aimable, d'effacer des idées que le tems seul devoit avoir affoiblies. Je la secondai d'ailleurs de tout mon pouvoir, & mon zèle avoit deux causes pressées.

qu'égalé ; l'envie de voir mon pere heureux par un nouveau mariage , & la crainte d'être forcé moi-même à prendre ce parti s'il persistoit dans ses premières résolutions. J'acquis donc à force d'instance & de soins , non-seulement une belle-mère qui mérita pendant toute sa vie mon respect & mon affection , mais encore la liberté de suivre la vocation du Ciel , qui m'apeloit à l'état Ecclésiastique. Dès la première année de cet heureux mariage le Ciel m'accorda un frere ; & sa naissance fut comme le signal auquel il me fut permis d'entrer dans une nouvelle carrière.

J'obtins le consentement de mon pere pour aller faire des études plus régulières à *Carickfergus* , sous la conduite de quelques Ecclésiastiques Romains qui y enseignoient secrettement les sciences divines & humaines. J'y passai plusieurs années , & je ne retournai à la maison paternelle qu'après avoir reçu les Ordres sacrez de l'Archevêque Catholique d'Armagh. Engagé sans retour au service du Ciel , je balançai sur le choix des deux sortes d'occupations auxquelles un Prêtre Romain peut s'attacher en Irlande. Depuis que la Réformation y est devenue dominante , il y a peu de Villes , & peu même de Villages qui soient entièrement composez de Catholiques. Cependant il s'en trouve encore un assez grand nombre pour former en quantité d'endroits des Pa-



Paroisses considérables , qui sont ordinairement sous la conduite d'un Curé ou d'un Doyen , & quelquefois même de plusieurs Prêtres. Pour les autres lieux du Royaume , où l'on auroit souvent peine à compter deux Catholiques parmi cent Protestans , on n'y reçoit point d'autre secours spirituel que de quelques Missionnaires ambulans , dont le zèle s'exerce de Ville en Ville , soit à consoler le petit nombre des fidèles , soit à ramener à la Communion Romaine les Protestans qu'ils peuvent gagner par leurs exhortations secrètes : mais ils ont besoin d'une circonspection extrême pour se contenir dans les bornes qui leur sont accordées par les loix ; & s'ils sont du Clergé régulier , ils ne font point une seule démarche qui ne les expose au suplice , parce que l'entrée même du Royaume leur est défendue sous peine de mort. Ayant donc le choix de l'un ou de l'autre de ces deux partis , j'aurois peut être suivi le mouvement de mon zèle , qui me faisoit regarder le second comme le plus laborieux & le plus apostolique ; mais les instances redoublées de mon pere & de ma belle-mere m'arrêtèrent presque malgré moi dans la Paroisse la plus proche de leur demeure.

C'étoit une petite Ville nommée *Killavins* \* , située sur la Rivière de *Banne* , à l'extrémité du Comté d'Antrim , & de-  
pen-

\* *Al. Kyrin ou Coleraine.*

pendante de la Jurisdiction de Londonderry. La Religion Romaine s'y étoit si bien conservée, que la plus grande partie des habitans en faisoient ouvertement profession. Le Clergé y étoit nombreux, & le Doyen qui en étoit le chef, n'y étoit pas moins respecté qu'un Evêque. Je m'attachai à cette Ville, après avoir reçu la Mission de l'Archevêque d'Armagh, & j'y vécus plusieurs années dans une paix profonde, en partageant mon tems entre les fonctions de mon Etat, & l'étude des Saintes Lettres. Dix ans s'étoient passés dans cette tranquillité, lorsque le Doyen étant venu à mourir, ma naissance & la considération qu'on avoit pour mon pere, firent jeter les yeux sur moi pour remplir cette dignité. Je me trouvai obligé de l'accepter, malgré la foiblesse de mes talens; & de renouveler mes efforts pour apporter du moins à l'exécution de mes devoirs toute l'ardeur & tous les soins dont j'étois capable.

Pendant ce tems-là le Ciel avoit continué de répandre sa bénédiction sur le mariage de mon pere; son épouse lui avoit donné un second fils, cinq ans après la naissance du premier, & une fille deux ans après celui-ci. Ils étoient tous trois si heureusement partagez des dons de la nature, qu'elle sembloit avoir voulu faire une espèce de réparation à notre famille de la dureté qu'elle avoit eue pour moi.

moi. Georges, qui étoit l'aîné, passoit dès l'âge de quinze ans pour l'homme de notre Province le mieux fait & du meilleur air. Patrice, son frere, quoique d'une taille moins haute & moins robuste, s'attiroit encore plus d'attention par les graces extraordinaires de son visage & de toute sa figure. Pour leur sœur, qui se nommoit Rose, on n'avoit rien vu depuis long-tems dans le Comté d'Antrim de si parfait & de si aimable. Je les voyois croître avec admiration, & je demandois quelquefois à mon pere s'il se repentoit de m'avoir laissé prendre le parti de l'Eglise, & de s'être chargé lui-même du soin de se donner des héritiers. La Terre où il faisoit sa demeure étant assez proche de Killerine, j'avois la liberté d'y aller souvent ; & sans nuire aux devoirs de mon emploi, je veillois sur l'éducation de ses enfans, qui m'étoient aussi chers qu'à lui. Je pris même successivement ses deux fils chez moi, pour commencer à leur former l'esprit & les mœurs, & les mettre en état d'aller suivre le cours ordinaire des Etudes au Collège de la Trinité à Dublin. Ils s'y distinguèrent, par leur application, & par leurs progrès dans les sciences. Le Ciel prit ce tems-là pour leur enlever leur mere ; mais quoique cette perte fit desirer à mon pere de les rapeler auprès de lui, j'obtins qu'il leur laissât finir leur carrière, & je me chargeai

chargeai avec Rose du soin de sa consolation. Ils revinrent enfin de Dublin tels que je les avois souhaitez ; c'est-à-dire , avec les connoissances & les sentimens qui convenoient à leur naissance , & le corps & l'esprit assez formez pour faire honneur à ceux qui avoient pris soin de leur éducation.

Cependant tant d'avantages paroissoient leur devoir être inutiles. La Religion étoit un obstacle que le mérite personnel ne pouvoit vaincre ; de sorte qu'avec tout ce qui sert ordinairement de voye pour se distinguer dans le monde , ils étoient condamnez à mener comme leur pere une vie privée dans le Comté d'Antrim , & à se renfermer dans les occupations domestiques. Cette raison que j'avois toujours eüe devant les yeux étoit ce qui m'avoit porté particulièrement à leur faire prendre du goût pour les sciences , dans la pensée qu'ils y trouveroient du moins une ressource honnête & agréable contre l'ennui de l'oïveté. Ce n'est pas qu'au défaut des emplois civils , dont leur Religion les excluait absolument , ils ne pussent espérer de s'avancer dans les armes , mais je n'ignorois pas à quels périls ils seroient exposez par l'ambition ; & l'exemple d'une infinité de Seigneurs qui n'avoient changé de Religion que par ce motif , m'apprenoit assez ce que je devois craindre pour eux. J'avois fait en-

trer

ster mon pere dans ces sentimens ; & nous avions conclu qu'il falloit attendre du moins , pour les employer à quelque chose dans le monde , des tems un peu plus libres , & un régime plus favorable à la Religion Romaine que celui du Roi Guillaume.

Ainsi leurs occupations pendant plusieurs années se réduisirent à l'Etude , à la Chasse , & aux divertissemens innocens qu'on peut se procurer dans une Province éloignée de la Cour & des grandes Villes. Ils étoient souvent à Killerine ; je leur rendois des visites fréquentes dans leur Terre. Si j'avois pour eux autant de tendresse que mon pere , ils me portoient autant de respect & d'amitié qu'à lui. Jamais il n'y eut de famille plus unie & plus tranquille. Nous menions une vie si douce , que le seul amour propre devoit nous empêcher d'en désirer d'autre. Aussi paroissions-nous encore fort éloignés de tous les projets qui vinrent la troubler ; quoiqu'à parler naturellement j'eusse déjà fait quelques remarques , qui auroient dû me rendre plus éclairé sur ce que j'avois à craindre de l'avenir.

Malgré le calme continuél où nous vivions , j'avois eu occasion plus d'une fois de pénétrer le fond du caractère de mes freres & de ma sœur. Les inclinations naturelles cherchent d'elles-mêmes à se trahir. Dans leurs opinions ; dans le  
choix

choix de leurs plaisirs , dans l'objet même de leurs études , j'avois remarqué que mes deux freres ne s'accordoient pas toujours , & que cette différence venoit de celle de leur humeur. Ils avoient tous deux beaucoup d'esprit ; mais la trempe , si j'ose parler ainsi , n'en étoit pas la même. Georges l'avoit plus pénétrant que juste ; ou plutôt étant naturellement hardi & décisif , il s'étoit fait une habitude de juger de tout au premier coup d'œil , comme si sa pénétration lui eût épargné la peine & la lenteur de l'examen. Quoiqu'il lui arrivât souvent de se tromper , il tiroit du même principe un attachement extrême à son premier sentiment ; de sorte qu'on ne venoit guères à bout de lui faire confesser qu'il eut tort. Un autre effet du même défaut , c'est que tout ce qui se presentoit à lui sous une forme éclatante , & qui se saisissoit par conséquent fort vite de son esprit & de son imagination , ne manquoit guères de le prévenir fortement pour ou contre. Ainsi la première impression décidait chez lui de tout le reste. De-là venoit , que malgré la solitude de sa demeure , & la tranquillité de ses occupations , il nourrissoit dans le secret de son cœur un amour ardent pour le monde , dont il avoit commencé à prendre quelque connoissance à Dublin , & qu'il se figuroit plus flateur encore sur l'idée qu'il en prenoit dans ses lectures. La noblesse de son  
origine ,

origine, le malheur qu'il avoit d'être né dans un País tel que l'Irlande, des souhaits continuels pour quelque heureuse révolution qui mit du changement dans l'Etat, dans le Gouvernement, & dans sa fortune, tel étoit le sujet ordinaire de ses entretiens & de ses méditations. Sa Bibliothèque n'étoit composée que de Livres historiques, Histoires sérieuses, ou Romans, il avoit le même goût pour tout ce qui pouvoit augmenter dans son imagination ce fantôme du monde dont il étoit charmé ; droit d'ailleurs dans tous ses sentimens, bon, sincère, généreux, sobre, intrépide ; en un mot, pourvu de toutes les qualitez qui forment l'honnête homme dans les idées communes.

Patrice, quoique moins âgé de cinq ans, étoit d'un caractère beaucoup plus difficile à pénétrer. Comme rien n'étoit si aimable & si prévenant que sa figure, rien ne paroissoit aussi plus doux & plus complaisant que son humeur. On le trouvoit toujours disposé à obliger, à céder, à reconnoître le mérite dans la personne des autres, & la vérité dans leur sentiment, à condamner le sien lorsqu'on lui faisoit remarquer qu'il avoit tort, à témoigner même de la reconnoissance pour ceux de qui il recevoit ce bon office ; & cela avec tant de grace & si peu d'affectation, qu'on étoit surpris de trouver cette rare qualité dans un jeune homme qui

*Tome I.*                      B                      réunissoit

réunissoit au même degré toutes les qualités de l'esprit & du corps. Mais ce qui étoit difficile à expliquer, c'est que Patrice étoit aussi insupportable à lui-même, qu'il paroïssoit aimable aux yeux des autres. Il ne trouvoit rien qui fût capable de le satisfaire, & de lui faire goûter un véritable sentiment de plaisir. Les plus fortes occupations n'étoient pour lui qu'un amusement, qui laissoit toujours du vuide à remplir au fond de son cœur. Quelque agrément qu'il eut l'art de répandre dans une conversation, ou dans une partie de plaisir, il ne tiroit aucun fruit pour lui-même de ce qui faisoit les délices des autres. Sous un visage enjoué & tranquille, il portoit un fond secret de mélancolie & d'inquiétude, qui ne se faisoit sentir qu'à lui, & qui l'excitoit sans cesse à désirer quelque chose qui lui manquoit. Ce besoin devorant, cette absence d'un bien inconnu, l'empêchoient d'être heureux. Je fais ce portrait de son cœur d'après celui qu'il m'a fait cent fois lui-même, en gémissant amèrement de son propre sort. Au reste, il n'en étoit pas moins exact à remplir les devoirs ordinaires de la société; mais il se trouvoit souvent gêné par les bienséances. Il eût préféré volontiers la solitude au commerce des hommes. Ses Livres étoient sa seule consolation. Un raisonnement juste & solide, une expression heureuse, un tour délicat, un sentiment



ment tendre & bien ménagé, lui plaisoient plus que toutes les richesses & que tous les honneurs du monde, parce qu'il y trouvoit du moins de quoi flâter pour un moment son cœur & la raison, & que tout le reste le fatiguoit jusqu'à lui inspirer de la haine & du dégoût.

Voilà Patrice, tel que je l'ai connu pendant toute sa vie. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un-coup que je parvins à cette connoissance. Dès son retour du Collège de Dublin, je m'aperçus en l'observant de près qu'il y avoit quelque chose de fort extraordinaire dans son caractère; mais ce fut long tems pour moi une énigme très-embarrassante. A force d'observations je crus avoir saisi une partie de son secret, & je l'obligeai enfin par mes instances & par les plus tendres marques de mon amitié de me laisser lire clairement dans le fond de son ame. Il me fit tous les aveux qu'on vient de lire. Son mal, quoique d'une nature si étrange, ne me parut pas sans remède. Je lui en offris un, qui dès ce tems là sans doute auroit été propre à le guérir, s'il eût eu la force d'en surmonter la première amertume; mais il étoit question de se faire certaines violences auxquelles Patrice n'étoit pas encore disposé. Je m'efforçai en vain de lui faire comprendre que ce qu'il regardoit comme un malheur pour lui, étoit peut-être une faveur du Ciel, qui l'appeloit particulié-

rement à son service, & qui ne lui faisoit éprouver le trouble continuel dont il gémissoit, que pour lui faire désirer le seul bien à la possession duquel le repos du cœur est attaché. Mes exhortations furent alors inutiles, non qu'il y eût à vaincre dans son cœur quelque habitude contraire aux devoirs communs de la Religion; mais il n'avoit point encore le goût de cette vertu sublime à laquelle je l'exhortois, & que je croyois nécessaire à son repos. On verra par quels degrez il plût au Ciel de l'y conduire.

Si j'avois eu besoin d'un peu d'étude pour approfondir le caractère de mes frères, rien ne m'avoit été si facile que de connoître celui de ma sœur. Elle le portoit écrit dans ses yeux & sur son visage. L'heureux tempérament de son sang & de ses humeurs, qui formoit la beauté de son teint, servoit non-seulement à rendre son ame perpétuellement tranquille, mais encore à l'orner de mille qualitez aimables, & à communiquer autant de charmes à son esprit qu'il en répandoit extérieurement sur toute la personne. Douce, complaisante, extrêmement modeste, aussi réglée dans ses desirs que dans ses actions, rien n'étoit si égal que sa conduite & son humeur. Elle n'avoit jamais fait réflexion si une femme est propre à autre chose qu'aux petits soins dont son pere la tenoit occupée; & j'admi-

Y'admirois quelquefois qu'avec le fond d'esprit que je lui connoissois, elle pût se contenir si paisiblement dans un cercle d'amusemens pueriles, & moins convenables à sa raison qu'à son âge. Mais cette simplicité venoit de l'innocence de tous ses sentimens. Elle étoit belle sans le savoir; elle plaisoit sans y penser; & son esprit, quoique supérieur à ses occupations, s'y attachoit tout entier, parce qu'il n'en connoissoit point d'autres. Avec des dispositions si heureuses, il sembloit qu'il n'y eût à attendre d'elle que de la sagesse & de la vertu. Pour moi, j'étois si persuadé, que la pensée m'étant venuë plusieurs fois de lui donner des instructions plus sérieuses & plus proportionnées à ses talens naturels, j'avois renoncé à ce dessein; par la seule raison que l'innocence étant le plus heureux partage d'une fille, il me paroissoit inutile, & peut être dangereux, de lui procurer des connoissances aussi peu nécessaires pour son bonheur que pour la vertu. Cependant lorsqu'elle eût passé sa quinzième année, je crus m'apercevoir que l'âge la rendoit un peu différente. Soit que les discours de Georges eussent étendu ses idées, soit que ce fut uniquement l'effet de la nature, je remarquai plus de vivacité dans ses yeux, & beaucoup moins de simplicité dans ses manières. Son sang, qui avoit été jusqu'alors dans un degré de chaleur si modéré,

déjà dit de leur caractère, n'y étoit, pour parler ainsi, qu'en semence; & ne se découvroit point à d'autres yeux que les miens. Nous paroissions donc plus tranquilles que jamais, lorsque, par des ressorts qui étoient encore dans le secret de la Providence, il se préparoit pour nous un avenir tout différent, une autre Patrie, une autre fortune, d'autres occupations & d'autres soins, enfin des aventures, des peines, & des agitations sans nombre. C'est de ce point que je commence proprement notre Histoire.

Quoique le commerce ne soit pas florissant dans toute la partie septentrionale de l'Irlande, & qu'à l'exception de Londonderry & de Carickfergus, il y ait peu de Places Maritimes qui soient fréquentées par les Etrangers, on ne laisse pas de voir aborder quelques Vaisseaux Marchands dans les petites Villes qui sont situées à l'embouchure des Rivières. Elles tirent de cette situation l'avantage de recevoir directement leurs vins, leurs huiles, & les autres commoditez que la nature a refusées à leur Isle. Killerin, n'étant guères plus éloigné de la mer que d'une lieue, reçoit de tems en tems cette faveur par la Rivière de Banne qui arrose ses murailles. Environ un an après la mort de mon pere, il y arriva un Vaisseau François, chargé de vin, dont le Capitaine eut la civilité de me faire une  
visite,

visité, comme au Chef des Catholiques de cette Ville. C'étoit un jeune homme nommé des Pesses, d'une physionomie agréable, & d'une politesse rare dans un homme de mer. Je le reçus avec l'honnêteté que je crus devoir à un étranger, & particulièrement à un François, parce qu'ayant depuis long tems du goût dans notre famille pour la langue de cette Nation, nous la sçavions parfaitement, mes freres, ma sœur, & moi, & nous ne pouvions nous défendre de quelque inclination pour ceux qui la parloient. Le mérite que je reconnus dans Monsieur des Pesses, fut une nouvelle raison qui me porta à lui vouloir du bien. Je le priai de venir librement chez moi; & non-seulement je lui rendis tous les services qui convenoient à ses affaires, mais, lorsque je crus le connaître assez pour le traiter avec confiance, je lui proposai d'aller voir ensemble mes freres & ma sœur, à qui j'étois sûr que cette visite seroit agréable. Nous fîmes cette promenade plus d'une fois; & Monsieur des Pesses se fit tellement goûter dès la première, que je n'étois pas bien reçu de mes freres, ni de Rose, lorsqu'ils me voyoient arriver sans lui.

On s'imagine aisément que les délices de la France, revenoient dans toutes les conversations; & que Monsieur des Pesses ne s'épargnoit pas pour nous tracer de charmantes images du País de sa nais-

fance. La description qu'il nous faisoit du Languedoc, de la Provence, & de quelques autres parties du Royaume, nous paroissoit égale au séjour des Dieux ou des Fées. Il avoit demeuré long tems à Paris, & tout ce qu'il nous rapportoit de cette Ville fameuse, excitoit notre admiration. Il racontoit d'ailleurs avec grace. Georges & Rose ne se laissoient pas de l'entendre. L'inquiétude même de Patrice en recevoit du soulagement. C'étoit Orphée qui suspendoit le courroux de Sisyphe & d'Ixion.

Un jour qu'ils paroissoient charmés de son entretien, il prit un ton plus grave, pour leur dire, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris, qu'avec leur naissance, leur âge, & leurs qualités personnelles, ils eussent pris le parti de s'enterrer dans un coin désert de l'Irlande, tandis qu'ils avoient la liberté de la quitter, & de se faire un sort plein d'agréemens dans le plus beau pays du monde; que depuis vingt ans il étoit sorti de notre Isle une infinité d'honnêtes gens, qui n'avoient guères été tentés d'y revenir, après avoir goûté une fois les charmes de la France; que d'un nombre infini d'exemples, il ne vouloit leur citer que celui de Monsieur Dillon, qu'il avoit l'honneur de connoître, & qui s'étoit vu comblé de toutes sortes de faveurs presque en arrivant à Versailles; que sans compter la

volte

voit du service militaire à laquelle ce Gentilhomme s'étoit attaché, il y avoit mille chemins de fortune à choisir, tant à la Cour, qu'à Paris; qu'un Etranger bien né, & de bonne mine, ne manquoit jamais de protection à la Cour du plus généreux & du plus grand de tous les Rois, dont les principaux sujets pouvoient être regardés comme autant de Princes, qui l'emportoient par les richesses & la magnificence sur un grand nombre de Souverains, & qui mettoient leur gloire à suivre les exemples de bonté & de générosité qu'ils recevoient sans cesse de leur Maître, que pour ceux qui manquoient leur fortune à la Cour, Paris offroit des ressources inépuisables; que le Jeu seul y mettoit tous les jours dans l'opulence, une quantité incroyable de François & d'Etrangers; que dans chaque quartier de la Ville on trouvoit des Académies, ou plutôt des sources intarissables d'or & d'argent, où le bonheur d'un moment faisoit puiser de quoi passer heureusement la plus longue vie; qu'un homme bienfait, qui étoit sans goût pour le Jeu, pouvoit encore, avec moins de hazard, se procurer un établissement par le moyen des femmes; que les vieilles, les jeunes, les veuves & celles qui ne l'étoient pas, étoient également idolâtres de la bonne mine, & qu'un jeune homme avec cette sorte de mérite, se voyoit

B 6. marié

marié lorsqu'il y pensoit le moins , à la plus riche héritière de Paris ; que si les Dames Françoises avoient tant de foiblesse pour les hommes , les Seigneurs & les personnes riches en avoient encore plus pour les femmes ; qu'à la Cour , à la Ville , en Province , une personne du mérite de Rose pouvoit s'assurer d'être adorée ; qu'il n'y avoit point de rang , ni de fortune & de richesses qui fussent au-dessus d'elle , ou plutôt qu'elle ne dût s'attendre de voir mettre à ses pieds ; enfin pour achever encore plus galamment le tableau , Monsieur des Pesses ajouta que le goût des arts , des sciences , celui de l'esprit , de la vertu , de la beauté , étant en France , au plus haut degré , il n'étoit permis ni à mes freres ni à ma sœur , qui possédoient tous ces talens réunis , de les ensevelir en Irlande & de priver son Pays de la satisfaction que tout le monde y trouveroit de les admirer.

Soit que ce discours fût fait dans des vues sérieuses , soit qu'il ne vint que de la politesse ordinaire aux François , je remarquai qu'il avoit fait une impression profonde sur mes freres & sur ma sœur. Georges regardoit successivement Patrice & Rose , d'un œil qui sembloit les consulter ; & je croyois voir aussi dans les yeux de Patrice & de Rose , une réponse telle que Georges la demandoit. Cependant , comme s'ils eussent eu de l'embarras à s'expli-



quer, ils évitèrent d'abord de répondre directement à la proposition & aux flâteries de Monsieur des-Pesses. Enfin, Georges, las de cette violence, regarda de nouveau son frère & sa sœur, pour s'assurer de leur consentement, & se tournant vers moi : Je suis bien éloigné, me dit-il, de m'appliquer tout ce qu'il y a de flateur dans les complimens de Monsieur des-Pesses, & de me promettre tout ce que son honnêteté nous fait espérer ; mais puisque tant d'autres sont passés en France, & s'en sont bien trouvés, pourquoi ne pourrions-nous pas les imiter, s'il est certain que nous y sommes engagés par les mêmes raisons ? Il me demanda ensuite ce que j'en pensois moi-même ?

J'avoué que je me trouvais à mon tour dans un certain embarras, sur-tout lorsque le silence des deux autres m'eût persuadé qu'ils étoient dans le même sentiment que leur frère. Je connoissois trop bien le fond de leur caractère pour m'y tromper. Ma sœur avoit rougi de joie, lorsque Monsieur des-Pesses l'avoit assurée d'un air flateur qu'elle seroit adorée en France, & qu'il n'y avoit point de pays où l'on rendit plus de justice au mérite des femmes. Georges étoit ébloui du tableau brillant qu'on lui faisoit de Paris & de la Cour, & sur-tout de la facilité qu'il y avoit, avec un peu d'industrie, à trouver les moyens de s'enrichir & de s'élever.

s'élever aux honneurs. A la vérité, l'exemple de Monsieur Dillon étoit séduisant : ce Gentilhomme, avec lequel il avoit été élevé à Dublin, & qui n'étoit ni plus riche ni de meilleure maison que nous, n'avoit point eu d'autre titre que lui, pour prétendre aux faveurs de la Cour. Enfin, je voyois bien que ces Academies où l'on jouoit si gros jeu, & où le plus misérable pouvoit espérer de devenir riche tout d'un coup lorsque la fortune vouloit le favoriser un moment, acheminent de gagner Georges, & ne lui permettoient déjà plus de regarder l'Irlande qu'avec mépris. Pour Patrice, il suffisoit de lui proposer quelque chose sous un tour nouveau, pour lui en inspirer le desir ; non qu'il conçût en effet beaucoup de goût pour ce qu'il commençoit à desirer ; mais parce qu'étant dégoûté de tout ce qu'il possédoit, son cœur se promettoit plus de satisfaction dans le changement.

La seule réponse que je leur fis, à eux & à Mr des Pesses, roula sur les difficultés d'une telle proposition. Un projet de cette importance, leur dis-je, ne s'exécute pas aussi légèrement qu'il se forme. Vous ne considérez point ce que c'est que d'abandonner sa Patrie, pour passer dans un pays inconnu, où l'on est incertain si l'on trouvera du support & de la protection. Croyez-vous qu'on vive de rien

rien en France ? & sans compter les frais nécessaires du voyage , où vous fâchez-vous de trouver de quoi fournir à vos premières dépenses en arrivant à Paris ? Quand vous penseriez à vous défaire ici de votre Patrimoine , vous savez bien que ce n'est point une chose aisée en Irlande ; & qu'en suposant qu'il se présente une occasion de le vendre , vous n'en tirez jamais la valeur. On ne repliqua rien à des objections si fortes : mais si l'on parut s'y rendre dès la première fois , ce ne fut que pour méditer à loisir sur le moyen de les résoudre. En effet quelques jours s'étant passés , mon frere Georges me prit en particulier , pour me dire ; qu'après avoir délibéré mûrement avec Patrie & sa sœur , & après avoir tiré de Mr des Pesses toutes les lumières qui pouvoient favoriser leur projet , ils s'étoient confirmés dans la résolution de quitter l'Irlande ; qu'à la vérité mes objections les avoient d'abord refroidis , mais qu'il ne tenoit qu'à moi-même de les détruire ; que si je voulois non-seulement consentir à leur départ , mais devenir le chef de leur entreprise & le guide de leur voyage , ils n'appréhendoient point les difficultés que je leur avois fait prévoir ; qu'il n'y avoit point de raisons qui dussent nous empêcher de nous défaire de notre Patrimoine , lorsqu'il étoit question de former un établissement plus agréable & plus

plus avantageux , dans un pays charmant , où l'on se faisoit honneur de traiter civilement les étrangers , & où l'exemple d'un grand nombre de nos compatriotes sembloit nous inviter ; que pour peu que nous pussions tirer d'argent de nos terres , il suffiroit , non-seulement pour le voyage ; mais pour vivre commodément à Paris , jusqu'à ce que la Providence & la générosité des François nous procurassent quelque occasion de nous employer ; qu'ayant passé utilement toute ma vie à l'étude , je ne devois pas douter que le Clergé de France ne me traitât avec distinction & n'offrit aussi tôt de l'exercice à mes talens : que nous trouverions facilement à nous défaire de notre sœur , soit en la mariant à Paris , où l'on disoit que la beauté étoit un chemin presque infailible à la fortune , soit en la plaçant honorablement auprès de quelque Dame de la première distinction : que pour lui & Patrice , ils avoient chacun leur épée , & grâces au Ciel assez de bon sang dans les veines , pour s'ouvrir une route honorable dans le métier des armes , s'il ne se presentoit rien de plus avantageux pour leur établissement ; qu'ils avoient besoin seulement que je continuasse de leur servir de pere , comme j'avois fait jusqu'alors avec une bonté extrême , & qu'ils avoient tant de confiance dans ma sagesse & dans mon affec-

tion :

fection , qu'ils se promettoient toute sorte de prospérité sous ma conduite.

L'air dont il accompagna ce discours , me fit connoître encore plus que ses raisons , qu'il étoit absolument déterminé à partir , & que je ne gagnerois rien à combattre cette résolution. Mon embarras fut extrême. Je ne pouvois disconvenir que le parti qu'ils vouloient prendre , ne fût assez avantageux pour leur fortune , & que dans l'âge où ils étoient avec si peu d'espérance d'être jamais employez en Irlande , ni même en Angleterre , ils n'eussent raison de penser à s'établir dans quelque Etat Catholique ; mais je ne trouvois pas que mes intérêts fussent les mêmes , ni par conséquent que je dût me laisser ébranler par les mêmes motifs. Si je n'écou-tois que mon inclination , j'étois satisfait de mon Bénéfice , & l'ambition ne m'avoit jamais fait former d'autres vûes. Si je consultois mon devoir , il me sembleroit qu'étant attaché par la Providence au Troupeau qu'elle m'avoit confié , je ne pouvois l'abandonner sans infidélité. Je voyois arriver tous les jours en Irlande des Missionnaires de France , & des Pays-Bas , qui quittoient leur Patrie par le seul zèle de la Religion , & qui venoient employer toute leur vie à l'instruction des Catholiques , ou à la conversion des Protestans : devois-je marquer moins de

de zèle que des étrangers pour le salut de mes compatriotes ? Des considérations si justes auroient dû me retenir en Irlande malgré moi-même , quand j'aurois eu quelque penchant à la quitter : & elles devenoient encore plus fortes lorsqu'elles se trouvoient jointes au goût que j'avois naturellement pour le séjour de Killerine , & pour mon emploi.

Cependant , après avoir fait inutilement quelques nouveaux efforts pour faire changer de dessein à mes frères , & à ma sœur , je me trouvai extrêmement partagé entre la tendresse que j'avois pour eux , & les raisons qui devoient m'arrêter. Les laisser partir seuls , & les abandonner à eux-mêmes , étoit une autre espèce de crime dont je ne me sentois pas capable. Je me souvenois des dernières volontés d'un père en mourant , & des saintes promesses par lesquelles nous nous étions engagés en sa présence , eux à me respecter & à m'obéir , & moi à les aider par mes soins & par mes conseils. Cet engagement étoit le plus sacré de mes devoirs. Je faisois réflexion d'ailleurs que les liens de la nature l'emportent par eux-mêmes sur toute autre sorte d'obligations , & que si l'amour du prochain nous est ordonné par l'Evangile , c'est sans doute avec une juste proportion , dont les différens degrez de proximité doivent toujours être la règle. Je  
n'avois

n'avois rien de si proche que mes freres & ma sœur , je les aimois tendrement , ils méritoient mon affection. Ajoutez que du caractère dont je les connoissois , ils avoient besoin tous trois presque également d'un guide , jusqu'à l'âge du moins où le feu des passions se ralentit. Enfin cette dernière pensée leur fit emporter la balance. Il est certain , leur dis-je , que je me dois à vous plus qu'au reste du monde , mais c'est en supposant que votre affection répondra toujours à la mienne , & que vous observerez religieusement mes conseils , puisque c'est le motif qui vous fait desirer que je parte avec vous. Ils me le promirent avec joye. En consentant ainsi à les accompagner , je pris une autre résolution , dont je fus d'autant plus satisfait , qu'elle servit en quelque sorte à concilier tous mes devoirs. Ce fut de ne pas me défaire absolument de mon Bénéfice , & de faire regarder mon départ comme un voyage de courte durée , que j'entreprendois seulement pour conduire ma famille en France. Je remis le soin de mon Troupeau entre les mains de mon Vicaire. Mon intention étoit effectivement de reprendre quelque jour ce cher dépôt , & de retourner en Irlande aussi-tôt que ma présence cesseroit d'être nécessaire à mes freres & à ma sœur. Mais le Ciel me préparoit un autre sort , & le tenoit caché sous les voiles impénétrables

nétrables de l'avenir. J'allois commencer le cours de vie le plus étrange dont il y ait jamais eu d'exemple dans un homme de mon caractère & de ma profession, & me trouver comme forcé à le suivre, par un enchaînement d'aventures si extraordinaires, qu'elles méritent bien le soin que je vais prendre de les écrire, pour les rendre utiles à l'instruction du Public.

• Georges n'épargna rien pour trouver promptement une occasion favorable de vendre le bien de nos ancêtres. Dans un pays moins desert que l'Irlande, il en eût pû tirer dequoi nous assurer une condition honnête, en quelque endroit de l'Europe que nous eussions choisi notre asile, mais tout étoit alors à si vil prix, sur-tout dans notre misérable Province, qu'il eut peine à faire trois mille pistoles de ce qui n'en valoit pas moins de dix mille. Il ne put même se défaire de quelques biens de campagne qui étoient dans le voisinage de Killerine, de sorte qu'étant réduit à la nécessité de les abandonner tout à-fait, je ne trouvai point d'autre expédient que de les laisser au même Ecclésiastique à qui j'avois confié le soin de mon Troupeau. Il les reçut, avec la liberté de les faire valoir à son profit, & sans autre charge que de les remettre fidèlement à ceux qui les redemanderoient par nos ordres.

Notre



Notre départ ne fut pas différé longtemps. Mes freres étoient convenus avec Mr des Pesses que nous profiterions de son Vaisseau pour le passage, il eut l'honnêteté de nous promettre qu'en notre faveur il relâcherait à Dieppe, d'où le chemin est court & facile jusqu'à Paris. Nous gagnâmes heureusement ce Port. Mr des Pesses prit terre avec nous par civilité, & sa compagnie nous procura une rencontre si avantageuse, que nous en tirâmes le plus heureux augure pour la suite de nos entreprises. Etant le soir avec nous dans l'Hôtellerie où nous étions logez, il y aperçut un Marchand François de sa connoissance avec sa femme qu'il connoissoit aussi, & quelques enfans qu'ils avoient avec eux. Il les salua honnêtement; mais la contrainte & l'embarras qu'ils marquèrent en le voyant, lui firent juger qu'ils étoient fâchez d'avoir été reconnus. Il avoit l'esprit pénétrant. Comme il les connoissoit pour Protestans, & que rien n'étoit alors si commun que d'en voir passer un grand nombre dans nos îles pour y professer leur Religion, dont l'exercice étoit interdit en France par les Edits du Roi, il ne douta pas un moment qu'ils ne fussent du nombre de ces fugitifs, & que la crainte d'être arrêtez, n'eût causé la peine qu'ils avoient marquée de le voir. Lui, qui étoit fort éloigné de leur rendre

dre de mauvais offices le hâta au contraire de les délivrer de ce soupçon, en les assurant qu'il pénétrait à la vérité leur dessein, mais que loin de s'opposer au mouvement de leur conscience, il admettoit le zèle qui leur faisoit préférer leur Religion à leur fortune. Ce discours ayant fait naître leur confiance, ils ne craignirent point de souper avec nous, après nous avoir prié de ne laisser rien échapper dans l'Hôtellerie qui pût les trahir. Nous admirâmes en souvant la bizarrerie de cette rencontre, & nous fîmes diverses réflexions sur la conduite du Ciel, qui permet quelquefois que l'erreur & la vérité aient tant de ressemblance dans leurs effets. Chacun de nous tournoit cette pensée à son avantage; mais c'étoit-là justement ce qui causoit notre admiration. Le Marchand abandonnoit sa patrie pour aller jouir dans la nôtre de ce que nous venions chercher dans la sienne; car si la Religion n'étoit pas le seul motif qui nous amenoit en France, c'étoit du moins le principal; puisque sans cela nous aurions pu penser à nous établir en Angleterre. Nos vûes étoient donc en effet les mêmes, & nos principes étant néanmoins si opposés que les uns ne pouvoient être vrais sans supposer la fausseté des autres, nous étions obligés de reconnoître qu'en faisant un des plus grands sacrifices que des hommes puissent

puissent faire au Ciel , nous faisons les uns ou les autres une démarche fautive & inutile.

Après quelques aspirations ferventes que cette pensée nous fit pousser pour la conversion les uns des autres , M. des Pesses prit occasion de notre entretien pour demander au Marchand s'il avoit eu assez d'adresse ou de bonheur pour mettre tous ses biens à couvert. Il répondit que la principale partie consistant en marchandises de transport & en argent comptant , il avoit eu la précaution de les faire passer à Londres avant son départ de Paris , mais que la crainte de se trahir lui-même par quelque indiscretion , l'avoit empêché de se défaire d'une jolie Maison de Campagne qu'il avoit à quelque distance de la Ville , & qui tomberoit sans doute au pouvoir de ses parens lorsqu'ils seroient assurés de son évasion. Le Ciel , s'écria Mr des Pesses en s'adressant au Marchand & à moi , le Ciel m'inspire une pensée qui peut vous être à tous deux d'un extrême avantage. Vous avez laissé , me dit il , quelques terres en Irlande , & Monsieur en laisse une aux environs de Paris. Puisque vous êtes résolus tous deux de changer de Patrie , que ne faites vous ensemble un échange de biens , qui servira du moins à vous faire sauver quelque chose du naufrage , & qui empêchera que des étrangers ne profitent

profitent de vos dépouilles ? Je n'y vois  
nulle difficulté , ajouta-t'il , car vous ne  
vous arrêterez point à l'inégalité des  
lots , de quelque côté qu'elle puisse être ,  
puisque vous êtes déjà déterminés à tout  
perdre , & j'oserois vous garantir qu'avec  
le motif qui vous conduit chacun de vo-  
tre côté , vous obtiendrez sans peine ,  
vous en France , & vous en Angleterre ,  
d'être mis en possession des biens l'un de  
l'autre. Munissez-vous seulement tous  
deux d'un Acte de vente ou de donation ,  
qui vous serve de fondement pour y pré-  
tendre. Un peu de faveur & de protection  
fera le reste.

Le Marchand ne parut pas incertain un  
moment , lorsqu'il fut assuré par Mr des  
Pesses que j'avois laissé effectivement  
quelques biens en Irlande ; ni moi , après  
avoir reçu les mêmes assurances. Nous  
ne pensâmes plus qu'à faire les deux Actes ,  
dans les formes ordinaires , & nous nous  
séparâmes , également satisfaits les uns  
des autres. Je n'oublierai point le nom  
de cet honnête homme , à qui notre fa-  
mille est ainsi redevable des prémices de  
son établissement en France. Il se nom-  
moit Mr de Lézeau. La reconnoissance  
que nous crûmes lui devoir , & qui n'é-  
toit pas diminuée par celle qu'il nous de-  
voit lui-même , nous porta à demeurer  
huit jours à Dieppe pour favoriser leur  
départ.

Je

Je fus fort étonné lorsque nous nous disposâmes à quitter cette Ville , d'entendre dire à Monsieur des Pesses que son dessein étoit de nous accompagner jusqu'à Paris , & que se reposant sur la sagesse de son Lieutenant , il lui laisseroit la conduite de son Vaisseau pendant le reste de la route. Je ne m'y oposai que foiblement , comme on fait à une civilité excessive qu'on n'est pas fâché de recevoir. Ayant fait un long séjour à Paris , il pouvoit nous y rendre des services considérables en arrivant , & sur-tout nous faciliter les moyens de tirer quelque fruit de l'Acte de Monsieur de Lézeau. Mais cette ardeur de nous obliger , me fit ouvrir les yeux sur une chose , dont je n'avois pas eu jusqu'alors la moindre connoissance. Monsieur des Pesses étoit devenu sensible au mérite de ma sœur. Il ne pouvoit se résoudre à la quitter. Ainsi ce que je croyois devoir à sa politesse , n'étoit qu'un effet de l'amour. Cette découverte ne me causa pas d'inquiétude. Au contraire , dans l'espérance où j'étois que l'esprit & la beauté de Rose pourroient lui servir de recommandation en France , pour trouver quelque établissement avantageux , je me flâtai que sans aller plus loin , sa bonne fortune lui offroit dans Monsieur des Pesses tout ce qu'elle pouvoit désirer. Il étoit jeune & bien fait , sa dépense me faisoit juger qu'il étoit riche ; & quoi-

qu'il ne fût point d'une naissance égale à la nôtre , la situation de nos affaires & la qualité d'étrangers devoient nous rendre moins délicats sur cette inégalité.

Je vis donc d'un œil fort tranquille son assiduité auprès de ma sœur , & les marques qu'il lui donnoit continuellement de son affection. Mes deux freres qui s'en aperçurent comme moi , les regardèrent de même ; & lorsqu'ils m'eurent fait connoître ce qu'ils avoient remarqué , nous nous accordâmes tous trois à penser que la recherche de Monsieur des Pesses étoit un avantage pour elle & pour nous. L'opinion que nous avions prise de lui , ne fit qu'augmenter à Rottien , où il nous procura la connoissance d'un grand nombre d'honnêtes gens , qui étoient les amis de son pere ou les siens ; & de qui nous tirâmes adroitement tous les témoignages qui pouvoient nous assurer de son bien ; & sinon de la noblesse de sa famille ; du moins de la considération où elle étoit dans son pays , & du rang honorable qu'elle y tenoit dans la robe & dans le commerce. Nous reçûmes même à Rottien quelques Lettres de recommandation de plusieurs personnes du premier ordre , auxquelles il avoit communiqué l'échange de biens que j'avois fait avec Monsieur de Lézeau , & qui nous offrirent en sa faveur tout le crédit qu'ils avoient à la Cour

par

par eux-mêmes ou par leurs amis.

Nous arrivâmes à Paris dans un temps où l'abondance y régnoit, & où le luxe & les plaisirs paroissoient être de toutes les conditions. Ce spectacle fut nouveau pour nous qui n'avions vu jusqu'alors que de la pauvreté & de la misère dans les Villes désertes d'Irlande. Je remarquai d'une manière sensible l'effet que ce changement produisit sur mes frères & sur ma sœur. Avant que de penser à des entreprises sérieuses, nous prîmes quelques jours pour nous remettre de la fatigue du voyage. Mais je fus le seul qui profitai de ce repos. Du matin au soir mes frères étoient à parcourir la Ville, à lier des connoissances, & à s'introduire dans tous les lieux où ils pouvoient obtenir la liberté d'entrer. Ma sœur passoit les jours entiers à sa fenêtre, avec une curiosité avide de tout voir & de tout entendre, & comme enchantée de la magnificence des habits & des équipages qui se presentoient à ses yeux. Le soir, lorsque l'heure du souper nous rassembloit, j'étois obligé d'essuyer les récits éternels de Georges, qui nous racontoit tout ce qu'il avoit vu ; & ceux de Rose, qui n'étoit pas moins charmée de tous les objets qui l'avoient occupés dans son poste. Le goût, ou plutôt la passion qu'ils avoient pour le monde, se déclaroit jusques dans l'air de leur visage &

dans le ton de leurs discours. Je ne doute pas que leur imagination ne les servît fidèlement pendant le sommeil , & qu'elle ne leur représentât encore plus vivement ce qu'ils avoient admiré pendant le jour. Patrice au contraire revenoit mélancolique & rêveur. A peine ouvroit-il la bouche pour prononcer quelques paroles. Il paroissoit méditer quelque chose d'extraordinaire , sans que je pusse démêler si sa rêverie venoit de tristesse ou de joie.

De quelque manière qu'elle dût être expliquée , j'en augurai mieux que de la dissipation excessive des deux autres. Monsieur des Pesses avoit pris un logement différent du nôtre ; & la première attention en arrivant avoit été de s'informer dans quel état Monsieur de Lézeau avoit laissé ses affaires à son départ. Il les trouva telles que nous l'avions appris de lui-même. Ses parens assurés de sa fuite n'avoient pas balancé à se mettre en possession de ce qui lui avoit appartenu , & la Maison de campagne n'avoit pas été oubliée. Quoique nous dussions nous attendre à quelques difficultez pour faire valoir nos droits , le zèle & l'industrie de Monsieur des Pesses vinrent à bout de les lever. Il ne me laissa point d'autre peine que celle de rendre quelques visites à Monsieur le Chancelier , à Monsieur le Premier Président , & à Monsieur l'Archevêque de Paris. La protection de ces trois Seigneurs , qu'il avoit eu le crédit de nous



Nous ménager, abreges les procédures, & nous rendit enfin possesseurs paisibles du bien de Monsieur de Lézeau. Nous remerciâmes la Providence de nous avoir accordé si facilement cette petite retraite, dont la première vûe nous avoit paru extrêmement agréable. Elle est à trois quarts de lieuë de Paris, & dans une situation si charmante, qu'elle peut passer pour un lieu de délices.

Après nous avoir rendu cet important service, Monsieur des Pesses qui ne pouvoit pas douter de notre reconnoissance, & qui avoit eu plus d'une occasion de s'affurer de notre estime, chercha le moyen de s'ouvrir à moi sur les intentions qu'il avoit pour ma sœur. Il ignoroit entièrement que je les eusse pénétrés. Son compliment fut court & sans affectation, mais prononcé d'un ton fort timide. Je lui répondis aussitôt d'un air à guérir sa défiance, qu'il ne me demanderoit jamais rien que je ne fusse disposé à lui accorder; que sa générosité & le zèle qu'il avoit marqué pour les intérêts de notre famille méritoit ce juste retour; que je me croyois même très-heureux qu'il nous offrît lui même l'occasion de nous acquitter, en satisfaisant son cœur par l'endroit le plus tendre; enfin que s'il estimoit assez ma sœur pour souhaiter d'en faire son épouse, non seulement j'y donnois les mains de bon cœur, mais que s'il ne l'avoit

pas encore disposée elle-même à consentir à leur mariage, je lui promettois d'employer mes soins pour la rendre telle qu'il desiroit. La joye qu'il fit paroître de cette réponse, me fit connoître alors pour la première fois ce que je n'ai jamais senti par expérience, mais ce qu'une infinité d'autres exemples ne m'ont que trop confirmé dans la suite : je veux dire que le transport où je vis Monsieur des Pesses, qui étoit naturellement mesuré dans toutes ses actions, m'aprit non-seulement que l'amour est une passion violente, mais qu'elle s'empare de l'imagination aussi souverainement que du cœur ; & qu'étendant sa tyrannie sur le corps & sur l'âme, elle trouble tout à la fois le sang & la raison.

Ce tendre jeune homme se laissa tomber à mes genoux ; qu'il embrassa avec un mouvement tout passionné, & ne trouvant point de termes pour s'exprimer, il y demeura quelque tems dans un silence plus éloquent que toutes les expressions. Enfin revenant à lui-même, il me fit les remerciemens les plus vifs ; & la moindre chose qu'il m'offrit, fut la disposition de sa vie & de sa fortune. J'avois été fort éloigné jusqu'alors de le croire si amoureux. Mais ce qu'il ajouta fit croître encore l'idée qu'il venoit de me donner de sa passion. Comme il n'y a rien de si aimable au monde que Mademoiselle Rose, me dit-il,

ik

il est impossible aussi qu'elle inspire jamais plus d'amour. C'est un secret que je vous ai caché jusqu'à présent , & dont elle ne sait elle-même qu'une partie ; car il n'est pas croyable qu'elle eût la dureté qu'elle marque pour moi , si elle connoissoit toute ma tendresse. Là dessus il me raconta que sa passion étoit née en Irlande ; que dès ce Pais-là il avoit eu la hardiesse de la déclarer ; que loin d'être rebuté , il avoit trouvé d'abord assez d'indulgence pour espérer beaucoup de l'avenir , & qu'il avoit continué de se flâter depuis Killerine jusqu'à Paris : mais que par un changement dont il ignoroit la cause , & qui le mettoit au désespoir , il se trouvoit depuis quelque temps si reculé dans ses espérances , qu'il n'osoit plus aborder ma sœur qu'en tremblant ; qu'au lieu de cette douceur & de cette bonté dont elle ne lui refusoit pas quelques marques légères , elle ne le traitoit plus qu'avec un mépris & des dédains qui lui perçoient le cœur ; que c'étoit cette raison qui lui avoit fait naître la pensée de s'ouvrir à moi , pour se rendre un peu plus hardi par mon approbation , s'il étoit assez heureux pour l'obtenir ; que la crainte avec laquelle il avoit ouvert la bouche pour s'expliquer , ne pouvoit être égalée que par la joye qu'il ressentoit de ma réponse ; que l'estime & l'amitié dont j'avois bien voulu l'assurer , étoient pour lui une consolation des plus dou-

ces , mais que si je lui permettois d'en attendre quelques témoignages , c'étoit en le rétablissant dans le cœur de Rose que je lui rendrois le seul service auquel il pût être sensible.

J'écoutai avec beaucoup d'attention un discours dont tous les termes étoient fort nouveaux pour moi. Je ne pouvois ajouter à ma première réponse , que la confirmation de ce que j'avois déjà promis. Je suis d'un âge , dis-je au triste Mr. des Pesses , & d'une profession qui ne me permettent guère d'entrer dans le secret de vos petits chagrins d'amour. Cependant le détail que vous m'avez fait , servira à redoubler le desir que j'ai de vous obliger , & je parlerai aujourd'hui à ma sœur dans le sens le plus conforme à vos inclinations. En effet , j'allai la chercher sur le champ. Je la trouvai dans sa chambre , occupée à se parer , & recevant les avis de Georges qui l'informoit des dernières modes , & qui l'aideroit à les suivre. Je leur demandai quel étoit le dessein d'une parure si affectée ? Georges répondit qu'il avoit proposé à sœur de la conduire à la promenade , & qu'étant à Paris il ne convenoit point qu'elle fut vêtue comme une Villageoise d'Irlande. N'ayant aucune raison d'interpréter mal cette réponse , je me contentai de leur faire une courte morale sur la superfluité de certains habillemens , & sur la puérilité des modes. En France ,  
leur

leur dis-je , il est vrai qu'on se rendroit ridicule en refusant d'observer les modes ; mais je sçai qu'en France même , on fait pitié aux personnes de bon sens , lorsqu'on les suit avec trop d'affectation. Retenez cette règle , ajoutai-je , qui est d'un excellent Auteur François : “ Les femmes ,  
 „ raisonnables reçoivent les modes , &  
 „ n'y ajoutent rien ; elles ne sont jamais  
 „ les premières à les suivre , ni les der-  
 „ nières à les quitter. „ Ils ne purent s'empêcher d'approuver ma réflexion , mais ils n'étoient plus l'un & l'autre en état de la goûter & de la suivre.

Je changeai de discours pour apprendre à Rose le motif qui m'amenoit dans sa chambre. Je lui expliquai naturellement le dessein de Mr des Pesses , & les sentimens qu'il avoit pour elle. J'ajoutai que dans l'état de notre fortune , je regardois la proposition qu'il m'avoit faite de l'épouser , comme un véritable avantage ; & que si elle prenoit mon conseil , j'étois d'avis qu'elle acceptât sa main sans balancer. Georges étoit témoin de cet entretien , & je ne doutois point qu'ayant marqué à Dieppe les mêmes sentimens que moi à l'égard de ce mariage , il ne joignît ses instances aux miennes pour y faire consentir sa sœur. Cependant il fut le premier à répondre qu'il étoit surpris de me voir oublier si-tôt de qui nous étions nés , & proposer un Marchand de Vin pour époux.

à la fille du Comte de . . . ; que pour lui , s'il avoit quelque conseil à donner à sa sœur , c'étoit de demeurer fille toute sa vie plutôt que de consentir à une alliance si inégale. Rose ne me fit entendre que quelques paroles , mais qui marquoient la même répugnance à se rendre. Le cœur ne se conduit pas par contrainte. D'ailleurs quelque supériorité que l'âge & le respect volontaire de mes freres & de ma sœur , m'eussent fait prendre sur eux jusqu'alors , il ne m'étoit jamais arrivé de les traiter avec hauteur , ni d'exiger d'eux plus que de l'amitié. Ainsi sans marquer à Rose que je fusse mécontent de sa réponse , je me bornai à lui représenter toutes les raisons qui m'avoient persuadé moi-même de l'avantage qu'il y avoit pour elle à recevoir les offres que je lui faisois ; & pour satisfaire à la parole que j'avois donnée à Mr des Pesses , je lui recommandai de traiter du moins avec un peu plus d'honnêteté & de complaisance , un homme à qui nous avions de si justes obligations. Mes dernières paroles la firent sourire ; & sans s'expliquer davantage , elle regarda Georges d'un air qui signifioit quelque chose , mais que je ne pus comprendre.

Ils sortirent ensemble. La nuit étoit fort avancée lorsqu'ils revinrent au logis. Quelque inquiétude que m'eût causé leur absence , j'avois encore si bonne opinion de leur conduite , que je m'étois mis au

lit à l'heure ordinaire ; de sorte que je ne fus informé que le lendemain de celle de leur retour. Le hazard me fit apprendre aussi avant leur réveil , dans quelle occupation ils avoient passé la meilleure partie de la nuit. Mr des Pesses m'étant venu voir le matin , n'attendit pas que je lui eusse rendu compte de ce que j'avois fait la veille en sa faveur pour faire connoître l'opinion qu'il en avoit déjà. Il me dit d'un air affligé que personne n'étoit si à plaindre que lui , & qu'il n'avoit plus même d'espérance dans mes promesses & dans les secours de mon amitié. Il me raconta que l'envie de dissiper un peu ses chagrins l'ayant conduit la veille à la Comédie , il y avoit vu Rose , mais dans une parure si brillante , qu'il n'avoit pu croire qu'elle y fût venue sans dessein ; qu'en effet la loge où elle étoit d'abord seule avec son frère , s'étoit remplie peu à peu de jeunes Seigneurs , qui n'avoient point tardé à lier connoissance avec elle ; qu'il en étoit survenu un plus âgé , auquel les autres avoient cédé la place , par déférence apparente , & qu'il n'avoit pas cessé un moment de marquer une vive admiration pour ses charmes ; que s'étant informé qui il étoit , on lui avoit appris que c'étoit le Duc de . . . c'est à-dire , ainsi qu'on l'en avoit assuré en même-temps , l'homme de la Cour de France , qui étoit le plus passionné pour les femmes.

& qui respectoit le moins l'honneur & les bienséances pour se satisfaire : qu'après le spectacle ce Seigneur avoit offert apparemment son Carosse à Rose, mais qu'il étoit certain qu'elle y étoit montée avec le Duc & mon Frère ; qu'il avoit eu la curiosité de les suivre, & qu'il les avoit vû descendre à l'Hôtel de . . . . . où le Prince de ce nom donnoit un grand souper qui devoit être suivi du Bal ; que l'amour ou plutôt la jalousie, l'avoit porté à se masquer pour s'introduire dans l'assemblée sous ce déguisement, & que pendant une partie de la nuit, il y avoit vû Rose, briller, danser, s'attirer les regards, recevoir les flatteries qu'on lui faisoit sur sa beauté, & marquer sur-tout beaucoup de complaisance & d'attention pour le Duc, qui ne s'étoit pas éloigné d'elle un moment ; qu'à la vérité son frere ne l'avoit pas quittée non plus ; mais que pour lui, à qui cette nuit funeste faisoit ouvrir les yeux, il ne voyoit que trop, par le changement des inclinations de Rose, qu'il n'avoit plus rien à espérer de son affection.

Non-seulement le chagrin de Mr des Pesses m'inspira beaucoup de compassion pour ses peines, mais par un pressentiment de celles dont j'étois menacé, je me trouvai presque aussi inquiet & aussi affligé que lui. Je commençai à ouvrir aussi les yeux



yeux sur les difficultés de l'emploi dont je m'étois chargé , & sur le danger où j'étois de voir mes conseils méprisés par mes freres & par ma sœur. Les querelles & la division ne pouvoient manquer d'en être la suite ; & par une conséquence plus triste , je prévoyois qu'ils alloient tomber dans le libertinage , perdre de vue les raisons qui nous avoient amenés en France , oublier qu'ils ne pouvoient s'y procurer un établissement solide que par leur sagesse & leur bonne conduite , dissiper peut-être follement le peu de bien que nous y avions apporté , & m'obliger à la fin de les abandonner pour retourner à Killerine. C'étoit pénétrer bien avant dans l'avenir , que de porter déjà si loin ma prévoyance & mes craintes ; mais si l'on considère , comme je faisois alors , qu'après m'être engagé au voyage de France presque malgré moi , & sans autre motif que mon affection pour ma famille , j'avois droit d'attendre que je trouverois toujours dans mes freres & dans ma sœur la docilité & la soumission qu'ils m'avoient promises ; on ne sera pas surpris que je fusse vivement piqué du changement de leurs manières , & que je donnasse une si mauvaise explication aux premières apparences du dérèglement de leur conduite. Aussi pris-je sur le champ la résolution de m'expliquer avec eux , & de leur déclarer nettement qu'ils

qu'ils n'avoient point de fond à faire sur moi , s'ils ne répondoient aux idées qu'ils m'avoient fait concevoir en Irlande.

Je priai Mr des Pesses de se retirer , pour me laisser la liberté d'exécuter mon dessein. Je les fis apeler aussi-tôt tous trois , & quoique je n'eusse rien appris sur le compte de Patrice qui méritât aussi mes reproches , je crus qu'une leçon de morale ne pouvoit lui être inutile. Ils vinrent. Je leur recommandai d'un ton honnête d'écouter avec attention quantité de choses importantes que j'avois à leur dire. Je commençai par leur rapeler dans quelles dispositions ils m'avoient témoigné qu'ils étoient , lorsqu'ils m'avoient fait la première proposition du voyage de France. Vous avez sçu me persuader , leur dis-je , que votre vuë étoit d'accorder les devoirs de votre Religion avec ceux de votre naissance ; c'est-à-dire , de chercher un pays où vous puissiez espérer de vous rendre propres à quelque chose dans le monde , sans être obligés de quitter la foi de vos Ancêtres , pour vous attirer les faveurs de la fortune. J'avouë qu'un tel motif a pû vous faire souhaiter avec raison d'abandonner votre Patrie. Pour moi , vous sçavez quel a été le mien. Je n'en ai point eu d'autre que ma tendresse pour vous , & le souvenir des promesses que j'ai faites à un Pere expirant. J'étois tranquille à Killerine. L'ambition ne me por-

toit

toit à rien qui ne s'accordât avec les de-  
voirs de ma conscience. Ma fortune étoit  
bornée par mes propres desirs. Cepen-  
dant je n'ai pas fait difficulté d'abandon-  
ner mon emploi , le seul peut-être qui  
convenoit à mes inclinations , pour me  
rendre le chef & le guide de vos entrepri-  
ses. C'est la qualité que vous m'avez for-  
cé d'accepter. Mais vous souvenez-vous à  
quelles conditions j'y ai consenti ? La pre-  
mière étoit , que vous prendriez ici tou-  
tes les voyes qui conviennent à l'honneur  
& à la Religion pour vous conduire à quel-  
que établissement. La seconde , que vous  
n'entreprendriez rien sans me communi-  
quer vos desseins , & sans avoir reçu mes  
conseils. Si vous avez été fidèles à ces  
deux promesses , je le ferai à toutes les  
miennes , & j'attens du Ciel qu'il benira  
nos entreprises. Mais si vous êtes déjà  
tels que j'ai honte de vous le reprocher ,  
& que vous rougirez sans doute de me  
l'entendre dire , comment vous flâtez-vous  
que je puisse approuver vos desordres , &  
conserver la moindre liaison avec vous ?  
Alors sans leur laisser un moment pour  
se reconnoître , je leur répétais tout ce  
que j'avois appris de Mr des Pesses , &  
j'affectai de donner un tour odieux aux  
circonstances mêmes les plus légères &  
les plus excusables. Une fille , dis-je à ma-  
sieur , qui dans moins de quinze jours  
a renoncé à toute bienséance & à toute  
pudeur

pudeur ; qui va se livrer d'elle même aux caresses & aux flâteries des hommes ; qui se trouve en liaison tout-d'un coup avec le Seigneur le plus débauché de la Cour ; un jeune homme, continuai-je avec la même chaleur, en m'adressant à mon frere, qui se rend le ministre des mauvaises inclinations de sa sœur, qui ouvre lui-même le chemin de la débauche, qui cherche volontairement à se perdre, & qui entraîne toute sa maison avec lui dans le précipice ; quelle étrange manière de travailler à s'établir en France par les voyes de l'honneur, & pour la cause de la Religion ! ou plutôt quel horrible commencement de ruine & d'infamie !

On voit que mes reproches les plus vifs tomboient sur Rose, quoique ce fut Georges sans doute qui fut le plus coupable. Mais je ne faisois point cette différence sans dessein. L'honneur des personnes de son sexe étant plus délicat que celui des hommes, & les précautions par conséquent plus nécessaires pour assurer leur conduite & leur réputation, j'étois bien aise d'effrayer ma sœur par les plus affreuses images du vice & de la honte, & de grossir un peu son imprudence & ses fautes. Aussi fut-elle si frappée de mon discours, qu'elle se mit à verser un ruisseau de larmes, tandis que Georges employoit tout son esprit pour donner un tour favorable à ce qu'ils avoient fait ensemble.

Il avoit cru, me dit-il, que suivant le projet que nous avions formé dès l'Irlande, de marier Rose honorablement, ou de la placer auprès de quelque Dame de distinction, il étoit à propos qu'elle se fît voir dans le monde, & qu'elle s'y fît quelques connoissances; qu'il l'avoit menée dans cette vûe à la promenade & à la Comédie; qu'il n'avoit pû empêcher qu'elle n'y fût traitée civilement par plusieurs personnes de qualité & d'honneur; qu'au reste il ignoroit quel étoit ce Seigneur débauché avec lequel je l'accusois d'être en liaison; qu'à la vérité Monsieur le Duc de.... après s'être approché de Rose & s'être informé du nom de notre famille, leur avoit fait à tous deux des offres d'amitié & de service, & leur avoit proposé de les produire à l'Hôtel de....; que c'étoit sans doute une Maison où l'on pouvoit entrer sans honte; qu'ils y avoient été reçus avec distinction, & que devant penser à faire leur entrée dans un certain monde, c'étoit un bonheur pour eux d'en avoir trouvé si facilement l'occasion; qu'il s'aplaudissoit en particulier d'avoir obtenu à si peu de frais l'estime & la protection d'un Seigneur tel que le Duc de....; qu'il lui avoit promis de prendre en main les intérêts de notre famille, & qu'il avoit poussé la bonté & la complaisance jusqu'à s'informer du détail de nos affaires & du lieu de notre demeure; enfin, que ne

ne voyant rien dans tout ce qui s'étoit passé qui méritât le nom de desordre , de crime , de débauche , il étoit surpris de la dureté avec laquelle je le traitois , & des titres odieux que j'avois donné à sa conduite.

Si cette Apologie étoit sincère , il est certain que je ne pouvois l'accuser que d'imprudencce. Peut-être ignoroit il encore le caractère du Duc , & le danger auquel il venoit d'exposer sa sœur. Cette pensée me fit adoucir un peu mes expressions. Je veux bien avouer , lui disje , que vos intentions peuvent vous rendre plus excusable ; mais elles n'empêchent point que vous n'ayiez tort dans le fond , puisque ce qui pouvoit convenir ici à vos intérêts , étoit tout-à-fait contraire à l'honneur de Rose. Avec quelque sagesse qu'elle ait pu se conduire , quelle opinion a-t-on dû prendre d'une fille , qui a choisi pour guide , aux premiers pas qu'elle a faits dans le monde , un Seigneur décrié par ses vices ; qui s'est fait présenter par sa main , qu'on a vuë sortir avec lui de son Carosse , & qui a passé familièrement toute la nuit à l'entretenir ? Je vous apprens , ajoutai-je en regardant Rose , que soit injustice ou raison , les jugemens du monde se forment toujours sur les premières démarches. Peut-être le coup mortel est-il déjà porté à votre réputation. Ignorez vous que cette perte ne se répare jamais ? D'ailleurs , pour peu que vous eussiez

suffiez réfléchi tous deux sur la situation présente de notre fortune, vous auriez dû juger que ce n'est point par la Comédie & par le Bal qu'il faut commencer l'ouvrage de notre établissement. Si ces frivoles occupations sont quelquefois pardonnables, ce ne peut être qu'après qu'on a satisfait à tous ces devoirs; & le plus important des vôtres est de vous attirer les faveurs du Ciel par une conduite réglée, qui vous fasse mériter ici l'estime & la protection des honnêtes gens.

Je ne m'arrête à ce détail que pour justifier ma propre conduite, & pour faire voir qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes plaintes, ni trop de rigueur dans mes conseils. Cependant je ne pus réussir à les faire goûter à mon frere. Il s'obstina à prétendre que je ne devois point le condamner, d'avoir profité d'une si heureuse occasion de se faire des amis & des Protecteurs; & pour ce qui regardoit l'honneur de Rose, il soutint avec la même opiniâtreté, qu'elle n'avoit pu donner le moindre fondement aux soupçons ni à la médisance, lorsqu'elle étoit avec lui, & qu'elle s'étoit comportée avec la retenue qui convenoit à son sexe.

Nous nous séparâmes, assez mal satisfaits l'un de l'autre. Rose me fit quelques excuses en quittant ma chambre, & j'eus du moins la satisfaction de croire qu'elle avoit reçu mes avis plus docilement que  
son

son frere. Ce n'est pas que je le soupçonnasse dans le fond de s'être rien proposé de contraire au devoir, ni d'être moins jaloux que moi de l'honneur de sa sœur; mais je remarquois avec chagrin que nos idées sur cet article étoient tout-à fait différentes. Il n'attachoit l'honneur d'une femme qu'à la sagesse extérieure de la conduite & des manières, & ne redoutant que la censure des hommes, il croyoit la réputation de sa sœur en sûreté lorsque le dehors étoit à couvert. Pour moi qui considérois les choses d'un autre oeil, je faisois peu de fond sur des vertus qui ne tirent pas leur source de plus loin; & connoissant sur-tout le caractère de Rose, je craignois avec raison que son cœur ne fût capable de s'amolir; d'où il arriveroit tôt ou tard, que malgré son courage à sauver les apparences, elle se trahiroit par quelque foiblesse, ou qu'elle auroit du moins à combattre infiniment pour s'en défendre. En effet, je ne m'imagine rien de si affreux, que la condition d'une femme aimable, lorsqu'étant foible par le cœur elle sent en même-tems la nécessité des loix qui l'obligent à se contraindre. Quel horrible état que d'avoir sans cesse de la violence, à se faire pour dérober aux yeux d'autrui, ce qu'on se plaît à nourrir délicieusement dans soi-même!

J'aurois donc souhaité, pour assurer tout à la fois le repos & la vertu de Rose, qu'elle



qu'elle n'eût commencé à voir le monde que par degrez. Son intérêt n'ayant pas eu moins de part que celui de ses freres à la résolution que j'avois prise de quitter l'Irlande, j'aurois eu le tems de fortifier son cœur ou de l'armer du moins de défiance & de précaution. Mais depuis notre arrivée à Paris, Georges avoit pris sur elle un certain ascendant, qui me fit craindre de la trouver moins docile ; & s'il étoit capable par sa vigilance & ses conseils, de faire d'elle une femme sage, suivant les idées du monde, il n'étoit propre à rien moins qu'à la rendre vertueuse.

Malgré le petit ressentiment qui nous restoit peut-être à tous deux, nous ne laissâmes pas de nous voir à l'heure du dîner avec les marques de notre affection ordinaire. J'observai ensuite la coutume que j'avois de me retirer à ma chambre, pour y passer seul une partie de l'après-midi. J'y étois depuis une heure ou deux, lorsque j'entendis le bruit d'un Carosse qui s'arrêtoit à la porte du logis, & la voix de plusieurs personnes qui s'informoient où demouroit ma sœur. Je mis la tête à la fenêtre au moment qu'on leur aprenoit qu'ils étoient chez elle, & je vis descendre du Carosse un homme vêtu magnifiquement qui se fit introduire dans la maison. Je ne pus douter un instant que ce ne fut Mr le Duc de . . . Une  
visite

visite si peu prévue, me jetta dans une étrange surprise, & j'eus peine à me persuader d'abord qu'une fille de l'âge de Rose osât l'accepter. Je m'attendois du moins que Georges trouveroit quelque moyen de la faire disparaître, & que se présentant aussi-tôt pour recevoir Mr le Duc, il lui feroit civilement les excuses de sa sœur. Tout ce que j'attendois n'arriva point. Ce fut Georges à la vérité qui reçut le Duc, mais Rose ne se fit pas presser pour paraître, & son frere ne pensa pas même à l'en détourner. La conversation dura plus d'une heure, & me parut durer à moi plus de quatre jours. J'employai tout ce tems à me promener à grands pas dans ma chambre. J'en fis cent fois le tour, sans faire réflexion si j'étois assis ou debout. L'inquiétude, le chagrin, l'impatience, & cent autres mouvemens qui m'agitoient, rendirent cette heure une des plus insupportables de ma vie.

Enfin le départ de Mr le Duc me délivra de cette mortelle contrainte. Je ne veux pas le dissimuler. Soit charité chrétienne, soit tendresse pour ma sœur, soit zèle pour l'honneur de ma famille, je descendis brusquement de ma chambre, & gardant beaucoup moins de ménagemens que je n'avois fait la première fois, je fis à mon frere des reproches aussi vifs que ma crainte, & aussi pressans que le danger. Je ne balançai pas même à lui  
déclarer

déclarer que si j'avois pris la démarche du jour précédent dans le sens le plus favorable, il ne m'étoit plus possible de m'avouer sur ce qui se passoit à mes propres yeux ; que cette visite du Duc de... me paroïssoit concertée ; que de quelques prétextes qu'on entreprît de la colorer, une personne de ce rang ne s'abaissoit point à venir voir une jeune Étrangère, sans biens, inconnue encore à Paris, s'il n'y étoit porté par des motifs plus forts que la civilité, & pour m'expliquer nettement, s'il n'avoit des vûes conformes à ses vicieuses inclinations ; que j'avois honte de pénétrer plus avant dans ce mystère d'infamie ; mais qu'à quelque prix que ce fut, & quelque moyen qu'il me fallut employer, j'empêcherois Rose assurément de s'écarter de son devoir, & je l'empêcherois bien lui-même de faire servir sa sœur de victime à son ambition.

Il m'écouta avec beaucoup d'impatience. Ensuite paroissant fort affligé de la défiance que je marquois de l'honnêteté de ses vûes, il me pria de lui rendre plus de justice, & de ne pas croire que l'honneur de sa sœur lui fût moins cher qu'à moi. Il convint même que la visite de Mr le Duc me déplaisoit avec raison, & il me protesta, que loin d'y avoir contribué le moins du monde, il prendroit des mesures certaines pour empêcher qu'elle ne fut renouvelée à l'avenir. Mais après cette

espèce

espèce de réparation dont je commençois à être satisfait, je fus extrêmement surpris de l'endre changer de ton & de langage. Mon frere, me dit-il avec un air de prudence qu'il sçavoit affecter mieux que personne, me permettrez-vous à present de vous expliquer naturellement ce que je pense ? J'ai mille raisons qui m'obligent au respect & à l'amitié que je vous porte ; aussi remplirai je toute ma vie ces deux devoirs. Mais je ne sçai si je puis vous promettre la même docilité sur d'autres points. J'ai réfléchi sur les reproches dont vous m'avez accablé ce matin, & plus je m'examine, moins je m'en trouve indigne. Nous ne considérons pas les choses du même côté. Vous êtes un homme d'Eglise, un vénérable Théologien, & je confesse que si nous étions destinez au même état, ma sœur & moi, nous ne pourrions mieux faire que de nous conduire par vos maximes. Mais notre naissance & notre inclination nous destinans au monde, cette vocation demande une conduite toute différente. Croyez-moi capable, avec le peu de génie que vous me connoissez, de distinguer à present ce qu'il convient à mon honneur & à ma fortune. Je suis dans un âge, continua-t'il, où je n'ai plus un moment à perdre, si je veux arriver à quelque chose dans le monde. Ma sœur doit penser aussi à se produire, ou renoncer à tous les avantages qu'elle peut tirer

tirer de sa jeunesse & de sa beauté. Vous vous défiez de sa sagesse ; C'est avoir trop mauvaise opinion d'elle. Pour moi , à qui il appartient sans doute autant qu'à vous d'être sensible à l'honneur de notre Maison , je me repose du sien sur sa propre vertu. Et s'il lui arrivoit d'être assez lâche pour nous deshonorer , je ne crains pas de le dire en sa présence , toute ma tendresse pour elle ne m'empêcheroit pas de lui percer le cœur. Fiez-vous donc , ajouta-t'il ; & sur elle & sur moi ; & ne vous opposez point au succès de nos affaires , en condamnant les seuls moyens qui peuvent les faire réussir.

Ce discours que Georges avoit sans doute médité à loisir , & dont il parut s'applaudir après l'avoir fini , n'étoit propre qu'à exciter ma compassion. Je me hâtai de lui en montrer la faiblesse , en lui faisant apercevoir qu'il avoit raisonné sur un faux principe : que cette grande différence qu'il mettoit entre l'Etat Ecclésiastique & celui d'un homme du monde , n'y étoit pas effectivement , puisque ce n'étoit que deux manières différentes de remplir les mêmes devoirs ; qu'un homme du monde & un homme d'Eglise étoient deux Chrétiens , dont l'un n'étoit pas moins obligé que l'autre à la haine du vice & à la pratique de la vertu ; qu'à la vérité , leurs occupations extérieures ne se ressembloient pas ; mais

que sans être les mêmes, elles devoient partir du même principe, qui est la nécessité de plaire à Dieu & de sauver son ame : en un mot, qu'il n'y avoit point de condition où l'on ne fût obligé d'éviter les occasions du péché, & que par conséquent l'usage de mes maximes étoit aussi nécessaire pour sa sœur & lui que pour moi-même. S'il est impossible, ajoutai-je, qu'ayant reçu une éducation chrétienne, vous ne sachiez pas la vérité de ce que je vous dis, jugez quel service vous rendrez à votre sœur, en la conduisant sans précautions au milieu du danger. Elle y périra, & son malheur sera votre ouvrage. Vous lui percerez le cœur dites-vous, si elle publie son devoir. Etrange remède ! Ne voyez-vous pas qu'il suppose la ruine déjà consommée, & qu'il est question d'en trouver un qui puisse la prévenir. Ne précipitez rien ; c'est l'unique faveur que je vous demande. Laissez à votre sœur le tems de reconnoître les précipices qui l'environnent ; elle n'y tombera pas du moins sans avoir su qu'elle pouvoit les éviter. N'allez point chercher les occasions ; laissez-les aller. Il y en a de nécessaires pour une personne du monde, je le sçai bien ; mais la Religion en diminue le péril lorsqu'on la respecte assez pour ne s'y exposer qu'à regret ; au lieu qu'il est toujours extrême lorsqu'on y court volontairement.

Cette

Cette conversation qui dura beaucoup plus long-tems, & dans laquelle j'attaquai les misérables principes de Georges avec les plus fortes armes du Christianisme, ne fit aucune impression sur son esprit. Il me fit connoître par toutes ses réponses qu'il se croyoit supérieur à mes petites craintes ; que sa Religion étoit l'honneur ; ou que s'il y mettoit quelque différence, elle n'étoit point à l'avantage de la Religion, puisque c'étoit par ses fausses idées d'honneur qu'il en expliquoit les loix & les devoirs. Nous nous trouvâmes si peu d'accord en nous séparant, qu'il traita mes raisonnemens de scrupules monastiques, & que l'ayant menacé de le quitter pour retourner à Killerine, il me répondit froidement qu'il n'avoit pas dessein de s'opposer à mon départ.

J'essayai sans me plaindre, une marque si dure du refroidissement de son affection. Il partit le même soir pour St. Germain-en-Laye, où nous étions convenus quelques jours auparavant qu'il iroit rendre visite à Monsieur de Mahony, à Monsieur Dillon, & à quelques autres Gentilshommes, parens ou amis de notre Maison. Je sus après son départ qu'il avoit entretenu long tems sa sœur en particulier, & qu'il avoit donné ordre aux deux Domestiques qui nous servoient, de veiller le lendemain à la porte du logis, pour recevoir Monsieur le Duc de... s'il lui prenoit envie d'y reve-

nir ; & pour lui dire honnêtement que Rose étoit allée avec lui à S. Germain. Cette attention me fit plaisir , & me rendit plus tranquille. Je ne manquai pas de prendre occasion de son absence , pour répéter mes exhortations à ma sœur. Elle m'écouta avec beaucoup de douceur & de soumission. M'étant aperçu le lendemain qu'elle avoit reçu la visite de quelques femmes , qui lui avoient apporté diverses sortes d'habits & de coëffures , je lui demandai à quel usage elle destinoit tant de bagatelles. Il me parut que cette question l'embarrassoit. Cependant comme elle avoit le cœur incapable de déguisement , elle me dit , après un léger préambule où elle apportoit la volonté de Georges pour excuse , qu'elle s'étoit engagé à se trouver avec lui , au Bal , qui se donnoit deux ou trois jours après chez Monsieur le Duc de . . . ; & que pour y paroître avec quelque bienséance , elle se faisoit habiller proprement. La perte d'une partie de notre bien m'auroit moins affligé que cette nouvelle. Je lui remis devant les yeux avec plus d'ardeur que jamais , tout ce qu'elle avoit à craindre dans ces assemblées dangereuses , à l'âge où elle étoit , avec si peu de connoissance du monde , & des pièges qu'on alloit tendre à son innocence. Je la conjurai d'être sensible aux intérêts de son ame ; de prendre quelque tems du moins pour se préparer au passage d'une vie telle qu'elle



qu'elle l'avoit menée jusqu'alors , à celle où l'on vouloit malheureusement l'engager ; de ne pas franchir en un moment toutes les bornes , au risque d'être abandonnée par le Ciel , dont elle négligeoit d'implorer le secours , & qui ne pouvoit l'accorder naturellement à des démarches si indiscrettes & si téméraires ; enfin , si mes prières & mes instances ne suffisoient pas , je lui déclarai que j'y ajoutois mes ordres , & que par le droit que me donnoient ma profession, mon âge , & ma qualité d'aîné , je lui commandois absolument de renoncer à sa partie de danse , & de ne pas sortir du logis sans ma permission.

Quelque chagrin que je ressentisse de me voir obligé d'employer un remède si dur , je le crus indispensable ; & je ne doutai pas du moins , qu'il ne produisît l'effet que je m'étois proposé. Cette pensée guérit mon inquiétude ; elle me porta même à laisser Rose plus tranquille , parce que ne doutant point que ce petit sacrifice ne coûtât quelque chose à son cœur , je m'imaginai qu'il y auroit de la dureté à la fatiguer encore par ma morale. Georges arriva à 8. Germain deux jours après. Je le reçus sans affectation ; & feignant de ne plus songer au passé , je ne l'entretins que du sujet de son voyage , & je laissai à Rose le soin de lui apprendre les changemens qui s'étoient faits dans son absence. Ils ne tardèrent point à se voir en

particulier ; ils en avoient pris l'habitude depuis quelque tems , car Patrice n'entroit pour rien dans leurs projets. Après un entretien de quelques momens , Georges sortit de la chambre de sa sœur , & peu après du logis. Il revint au bout d'une heure dans un Carosse de louage. Etant descendu , il ne s'arrêta dans la Maison qu'aussi long-tems qu'il falloit pour prendre ses habits , ceux de sa sœur , avec la moitié de la somme qu'ils avoient apportée d'Irlande ; & se faisant accompagner de Rose qu'il conduisoit par la main , il remonta dans le Carosse avec elle , & ils s'éloignèrent aussi tôt du quartier.

Il laissa pour moi à la porte , un Billet , qu'on m'aporta tout ouvert. Il ne contenait que trois lignes. „ Indigné , disoit-il , de la tyrannie avec laquelle je te traitois , lui & sa sœur , il prenoit le parti de s'établir d'un autre côté avec elle ; & pour observer toute justice , il avoit fait un partage égal de notre bien , dont il laissoit la moitié pour Patrice & pour moi. „

J'étois à lire dans ma chambre , & j'attendois l'heure du souper avec impatience , pour sçavoir de quelle manière il auroit pris la défense que j'avois fait à Rose. Comme rien n'étoit si éloigné de mes idées qu'une trahison de cette nature , ma défiance ne s'étoit pas même tournée de ce côté-là ; de sorte que ma surprise ,  
ma

ma douleur & ma confusion furent extrêmes à la lecture de ce fatal Billet. Je levai les yeux & les mains au Ciel. O Dieu ! m'écriai-je, est ce-là le prix de la tendresse que j'ai toujours marquée pour eux ! Les ingrats ! ils réservient dont cette récompense à mes soins & à mon affection ? Je me trouvais si ému que je sentis des larmes couler de mes yeux , & que je fus incapable pendant quelques momens de former aucune résolution.

Lorsque je fus un peu remis de ce premier trouble, je crus qu'il n'y avoit point deux partis à prendre pour moi , & que je ne devois plus penser qu'à retourner promptement à Killerine. Quel motif pouvoit m'arrêter à Paris ? Ils veulent se perdre , disois-je , ils ont secoué le joug ; & s'ils n'ont eu que du mépris pour les saintes maximes que j'ai tâché de leur inspirer , quelle voie m'est restée-t'il à prendre pour les rappeler à leur devoir ? Non. Je retournerai en Islande. J'irai me dévouer au salut de mon Troupeau. Le champ n'est pas trop vaste pour mon zèle , & mes peines n'y seront pas payées d'ingratitude & de perfidie. Je me confirmai d'autant plus dans cette résolution , que connoissant l'humeur douce de Patrice , je ne doutai point qu'il ne consentît volontiers à reprendre avec moi le chemin de notre Patrie. Ainsi j'espérois du moins de sauver une branche de ma malheureuse famille ,

& de ne pas reparoitre au tombeau de mes peres sans avoir à leur offrir quelque reste encore pur de leur sang.

Aussi long-tems que je continuai d'être agité par ces premiers mouvemens, je ne fis que m'applaudir du dessein que j'avois pris de quitter la France ; & je le communiquai même à Patrie, qui ne marqua point d'éloignement pour la proposition que je lui fis de m'accompagner. Mais lorsque mon sang fut tout-à-fait refroidi, je commençai à envisager les choses d'un oeil tout différent. Je rapelai toutes les raisons qui m'avoient paru assez puissantes pour me déterminer à partir de Killernie, & à suivre en France mes freres & ma sœur. Etoient-elles changées par leur mauvaise conduite ? ou plutôt n'en étoit-ce pas une nouvelle qui rendoit les premières beaucoup plus fortes ? Si j'avois cru les obligations de la nature plus sacrées que celles de mon emploi ; si je m'étois arraché pour quelques-tems au soin de mon troupeau, dans la seule vue de diriger mes freres vers quelque fin honnête & utile ; & de leur faire éviter le chemin trop aisé du vice ; enfin si je les avois regardés comme mon prochain, le plus cher, même en les considérant avec les yeux de la foi, & suivant les règles de l'Evangile, devois je renoncer à ces sentimens, lorsqu'étant si proches de leur perte, le danger où je les voyois, étoit plus capable que

que jamais d'échauffer mon zèle ? Ils étoient dans le précipice , & ma charité alloit s'éteindre. Quelles avoient donc été mes vûes lorsque j'avois fait tant d'efforts pour les empêcher d'y tomber ?

Je me trouvai tout différent après ces réflexions. Toute ma tendresse pour mon frere & pour ma sœur venant à se réveiller , je sentis naître en même-temps une inquiétude si vive pour l'intérêt de leur ame , que je ne pus goûter pendant toute la nuit un moment de sommeil. Mon sang étoit brûlant dans mes veines. Rien ne m'étoit si à charge que le repos. J'éprouvai que le zèle est en effet un feu dévorant , sur-tout lorsqu'il est joint à la tendresse naturelle qu'on a pour ses proches , & que le cœur ressent ainsi tout à la fois l'impression de ces deux causes. Loin donc de penser davantage à les abandonner , je résolus de recommencer avec une nouvelle ardeur à leur inspirer le goût de la vertu ; de les chercher en quelque lieu qu'ils se fussent retirés ; d'essuyer leurs froideurs , leurs refus , leurs mépris même & leurs injures , plutôt que de renoncer à l'espoir de leur faire goûter mes conseils ; enfin de me proposer leur salut comme l'objet continuél de ma vigilance & de mes soins ; & si je n'étois pas assez heureux pour les éloigner du vice , d'empêcher du moins qu'ils ne s'y livraient sans remords.

Je ne m'occupai plus que du moyen d'exécuter cette résolution. Mais en méditant sur les difficultez de mon entreprise, je conçus qu'après la démarche que Georges avoit faite, & sur-tout avec la confiance qu'il avoit dans ses propres lumières, il ne falloit pas espérer de le gagner tout-d'un-coup par la force de mes raisons. Il étoit d'ailleurs dans un âge, où je ne pouvois plus prétendre qu'il fût obligé de se conduire par les conseils d'autrui, ni lui faire regarder la déférence que je lui demandois pour les miens comme un devoir. Cependant le danger de sa sœur étoit pressant ; car je me figurois déjà qu'ayant la liberté de suivre ses inclinations, elle avoit besoin à tous momens d'un secours extraordinaire du Ciel pour n'en pas faire un mauvais usage. Cette pensée me fit naître un dessein fort hardi. Ce fut de l'enlever à Georges, & de la faire rentrer sous le joug malgré elle-même ; en me proposant néanmoins de la traiter avec tant de douceur & de complaisance, qu'elle n'eût point à se plaindre de ma conduite. Comme il m'étoit impossible d'exécuter ce dessein sans secours, je m'ouvris à Patrice, & à Mr des Pesses, qui étoient mortellement affligés de sa fuite, & qui se consumoient de chagrin & d'amour. Je n'eus point de peine à les faire entrer tous deux dans mes vues. Ils se chargèrent d'abord de découvrir le quar-

tier que Georges avoit choisi pour demeurer, & nous remîmes à prendre les mesures nécessaires lorsqu'ils auroient acquis cette connoissance.

Ce n'étoit pas une entreprise facile dans l'étenduë d'une Ville comme Paris. Ils s'y employèrent pendant quelques jours avec beaucoup de zèle, mais inutilement. Enfin le hazard fit tomber Patrice sur les traces de son frere. Il l'aborda civilement. L'autre affecta de marquer quelque surprise, de le voir encore à Paris. Comment ? lui dit-il : Après l'empressement que j'ai vu au Doyen pour retourner à Killerine, & avec l'attachement que je vous connois pour lui, je vous croyois partis l'un & l'autre ? Patrice répondit naturellement que nous aurions été fâchez de quitter Paris sans savoir du moins ce que Rose & lui étoient devenus : Quoi ? vous l'ignorez, reprit-il du même ton ? Apprenez donc que je suis devenu Capitaine d'Infanterie, & que j'en ai l'obligation à Mr le Duc de... qui s'est employé en ma faveur auprès du Ministre. Pour Rose, ajouta-t'il, il n'y a point encore de changement dans sa condition ; mais j'espère que les occasions ne tarderont point à se présenter, & que nous choisirons les meilleures. Ensuite tâchant de prendre Patrice par ses propres intérêts, il lui représenta qu'il avoit tort de ne pas suivre son exemple, & de se flâter que la

fortune l'iroit chercher sous ma robe, pour lui offrir d'elle-même ses faveurs ; qu'à la vérité j'étois loisible dans mes intentions, & qu'il n'avoit jamais douté de mon zèle & de mon amitié : mais qu'ayant eu toute ma vie les yeux sur mes Livres, j'étois moins propre que je ne le croyois à régler leur conduite, & leur établirment dans le monde : que sa vue néanmoins en nous quittant n'avoit pas été de rompre tout à fait avec nous, ni de nous abandonner avec le peu de bien qu'il nous avoit laissé ; que sa fortune prenant un train fort heureux, & ne pouvant manquer de prospérer de jour en jour, il se proposoit aussitôt que ses affaires le permectroient, de nous offrir sa maison, & de partager avec nous les fruits de son industrie ; qu'en attendant, si Patrice savouloit un peu de bien à soi-même, il viendrait prendre quelquefois ses conseils, dont il pourroit tirer plus d'utilité que des miens.

Si j'eusse été témoin de cette conversation séduisante, j'aurois fort appréhendé qu'elle n'eût fait trop d'impression sur l'esprit de Patrice. Mais grâces à l'excellence de son caractère, elle ne changea rien à ses sentimens. Il se contenta de marquer beaucoup de reconnaissance pour les offres de son frere ; & dans la crainte de lui faire naître quelque défiance, s'il s'informoit trop curieusement de sa demeure,

il :



il le quitta dans le lieu même où il l'avoit rencontré. Cependant il eut soin de le suivre à vue d'œil, résolu de ne pas l'abandonner jusqu'à sa maison; & il ne revint à la nôtre qu'après s'être assuré de ce qu'il cherchoit. Le recit de ce qu'il avoit appris de Georges, n'étoit propre à rien moins qu'à m'inspirer de la joye. Si j'étois satisfait d'entendre que la fortune eût déjà fait quelque chose en sa faveur, la main dont elle s'étoit servie m'étoit suspecte, & j'avois peine à concevoir d'où venoit cette ardeur de Mr le Duc de... à prendre les intérêts d'un étranger. Ce n'est pas que je n'eusse la plus haute idée du monde de la politesse & de la générosité des Seigneurs François; mais j'aurois souhaité de ne pouvoir attribuer des bienfaits si inespérés qu'à cette cause. Je me rassurai néanmoins, en apprenant que la demeure de Rose étoit connuë de Patrice, & je commençai à chercher soigneusement par quels moyens nous pourrions tromper la vigilance de Georges. Mr des Pesses nous quitta aussi tôt qu'il eut entendu le recit de Patrice; sous prétexte d'aller reconnoître la situation du logis de ma sœur, & de voir s'il ne se présenteroit rien qui pût servir à nos desseins, mais dans le fond pour satisfaire l'impatience qu'il avoit d'approcher d'elle & de la revoir. Il revint vers le soir, dans le tems que je méditois avec le plus d'ardeur sur le parti que j'avois à prendre.

Il avoit vu Rose. La joye qu'il avoit eue de la voir, brilloit encore dans ses yeux. Il nous dit qu'après avoir passé quelques-uns dans le voisinage de sa maison, il l'avoit vuë sortir avec son frere, & qu'il avoit été ébloüi de sa parure & de sa beauté. Il vouloit nous en faire la description, que je le priai d'abreger. Les ayans vus monter en carosse, il les avoit suivis, pour s'instruire de leur dessein. Ils étoient descendus à l'Hôtel de Carnavalet qui étoit dans le même quartier; & s'étant informé de ce qui avoit pu les conduire, il avoit appris qu'un grand nombre de personnes de distinction devoient y souper, & qu'il y auroit ensuite un grand Bal, où les Masques seroient admis en se faisant connoître à la porte. J'admirai l'aveuglement de Georges, qui sembloit prendre plaisir à faire avaler le poison à sa sœur, & qui choisissoit comme à dessein les occasions les plus dangereuses pour son innocence. Qu'auroit-il pu s'imaginer de plus funeste, si ç'eût été la haine qui lui eût fait chercher les moyens de la perdre ? Mais pendant que je gémissois sur sa conduite, le Ciel m'inspira l'envie de le punir en lui enlevant Rose au milieu même de ses plaisirs. Le projet, les moyens, tout se presenta dans le même moment à mon esprit. Je connoissois peu les usages du Bal; mais je m'imaginai qu'une assemblée si nombreuse ne pouvoit être sans quelque confusion,

fusion , sur-tout lorsqu'on commenceroit à recevoir les Masques. Je persuadai à Patrice & à Mr des Pesses de se masquer , & d'aller au Bal. Faites ici un Billet, dis-je à Patrice, que vous ferez donner à votre sœur, lorsque vous serez à la porte de l'Hôtel pour la prier de vous faire introduire. Si elle vient vous recevoir elle-même , cela suffit pour mes vûes. Mais comme il est à craindre qu'elle ne vous fasse recevoir par un autre, vous ferez demeurer Mr des Pesses à la porte , & lorsque vous serez introduit , vous la prierez en secret de quitter un moment la Salle pour rendre le même service à Monsieur des Pesses à qui vous lui ferez croire qu'on refuse absolument l'entrée. Je serai moi-même à la porte dans un Carosse . & je prends sur moi le soin de tout le reste. Si elle vous conseille de vous adresser à votre frere , dites-lui que vous voulez lui laisser ignorer que vous êtes si proche de lui ; & que vous attendez ce service d'elle-même.

Pour l'intelligence de cette entreprise badine, sur laquelle je passerois plus légèrement si sa fin ne me l'eût fait croire importante, je dois faire remarquer au Lecteur que les Ecclésiastiques Romains n'ayant point la liberté en Irlande, non plus qu'en Angleterre, de porter l'habit propre de leur état, j'étois encore vêtu comme ils le sont ordinairement, c'est-à-dire,

dire, en habit court, sans aucune différence d'avec les Laïques. J'attendois pour entreprendre un plus canonique, que nos affaires fussent dans une certaine situation, qui ne me permît plus de douter de notre établissement en France. Je pouvois donc, sans blesser la bienséance, paroître au milieu de la nuit à l'Hôtel de Carnavalet. Pour ce qui regarde l'espérance que j'avois d'enlever Rose avec si peu de mesures & de précautions, elle n'étoit fondée que sur la connoissance de son caractère, & sur l'habitude où elle étoit de me respecter. J'étois sûr qu'elle ne se feroit point traîner avec violence, lorsqu'elle entendroit ma voix, & qu'elle recevrait de moi même l'ordre absolu de me suivre. Ainsi j'étois sans inquiétude pour le succès de mon dessein.

En effet, il réussit aussi heureusement que je l'avois espéré. La multitude & la confusion n'étoit pas si grande au Bal que je m'y étois attendu; mais je reconnus que c'étoit un avantage pour notre entreprise, parce que la crainte eût peut-être empêché Rose de quitter la Salle. Une pistole que je donnai au Portier me fit obtenir la liberté d'entrer dans la Cour. Rose parut avec Patrice à la porte de l'Appartement, & dans le tems qu'elle chargeoit quelques Domestiques de faire ouvrir à Mr des Pesses, je me présentai à elle de l'air le moins propre à l'effrayer.

Je

Je pris ses mains avec beaucoup de douceur. Ma chère sœur, lui-dis-je en les serrant tendrement, ne vous alarmez pas de me voir, je ne vous importunerai qu'un moment. Je ne suis pas ici pour vous causer du chagrin, ni pour vous faire violence. Vous êtes libre, vous êtes maîtresse de vous-même. Mais si la crainte de Dieu vous touche encore, si le souvenir de votre père, l'honneur de votre famille, & vos propres sentimens, ont encore quelque pouvoir sur vous, accordez-moi la satisfaction de vous voir rentrer aujourd'hui dans votre devoir. Voilà votre frère Patrice qui vous en conjure avec moi. Venez : votre fuite nous a causé une mortelle douleur, il n'y a que votre retour qui puisse nous consoler. Je me tus après avoir prononcé ces paroles avec beaucoup d'ardeur. Elle demeura quelques momens à répondre. Enfin, ouvrant la bouche avec un profond soupir, ô Ciel ! me dit-elle, à quoi voulez vous m'obliger ? A rien, me hâtai-je de répondre ; c'est de vous-même que votre honneur, votre vertu, votre repos, dépendent ici. Venez, repris-je, venez ma chère Rose ; je vais vous en conjurer à genoux, si mes prières & mes larmes ne suffisent pas pour toucher votre cœur. Elle me fit quelques objections sur l'inquiétude où nous allions jeter son frère. Je l'assurai que j'aurois soin de pourvoir à tout ; & moitié déterminée,

déterminée , moitié irrésoluë , je la conduisis vers la porte , où sans perdre un moment nous montâmes tous quatre dans le Carrosse qui nous attendoit , & je fis toucher vers la Porte Saint Antoine , pour nous attendre aux Saisons. C'est le nom de la Maison de Campagne qui avoit appartenu à Mr de Lezeau.

Je m'aplaudis extrêmement du bonheur que j'avois eu de réussir , & je regardai Rose pendant le chemin comme une victime toute parée que j'avois dérobée heureusement au sacrifice de sa vertu , & que je ramenois en triomphe. Pour elle , son air rêveur , & quelques soupits qui sortoient de son cœur malgré elle , me faisoient connoître assez clairement qu'elle ne me suivoit pas sans regret. Mr des Pesses ayant entrepris de la rendre un peu plus gaye , en lui adressant quelques discours galans & flâteurs , elle lui fit porter la peine de sa mauvaise humeur par ses réponses dures & ses manières chagrinées. Je feignais de ne pas m'en apercevoir , assez content de la soumission qu'elle m'avoit marquée , & sûr qu'un peu de tranquillité lui rendroit sa douceur ordinaire. Dès le lendemain j'écrivis quelques lignes à Georges pour l'empêcher de s'alarmer. Le tour de ma Lettre n'étoit pas insultant , mais en lui apprenant que sa sœur étoit rentrée volontairement dans son devoir , je l'exhortois

à profiter de son âge & de ses lumières pour ne pas s'écarter davantage du sien.

» Mon dessein , lui disois je , n'a jamais  
 » été de vous gêner , ni de vous forcer  
 » par la violence à suivre mes conseils.

» C'est un ami qui veut se rendre utile à  
 » votre bonheur , c'est un frere qui fait ses  
 » propres intérêts des vôtres , c'est un

» pere & un pasteur spirituel , qui n'a rien  
 » de plus cher & de plus précieux que  
 » vous , car tous ces titres me convien-

» nent à votre égard : Pourquoi donc  
 » vous révolter contre ma tendresse & me  
 » fuir comme votre ennemi ? Pourquoi da-

» moins m'avoir enlevé votre sœur , sur  
 » laquelle vous n'aurez jamais aucuns  
 » droits tant que je serai capable de faire

» valoir ceux que j'ai reçus de la nature  
 » par l'ordre de ma naissance , & ceux  
 » dont notre pere commun s'est remis sur

» moi en expirant ? Je crains de vous ra-  
 » peler des circonstances qui vous cause-  
 » roient trop de honte. Souvenez vous

» seulement qu'il n'y a guères plus d'une  
 » année que la mort nous a ravi ce bon  
 » pere , & demandez vous à vous même

» comment vous avez pu perdre si-tôt le  
 » respect que vous deviez éternellement  
 » à la mémoire „ J'ajoutois que si ma

Lettre & ses propres réflexions lui fai-  
 soient renaitre l'envie de bien vivre avec  
 moi , il pouvoit être assuré de me trou-

ver peu sensible au passé , & d'être reçu  
 aux

aux Saisons avec toute l'amitié que je lui devois , & que rien n'étoit capable de me faire perdre. Je le félicitois aussi sur la faveur qu'il avoit reçue nouvellement de la Cour , & je l'exhortois à s'en attirer d'autres , par les moyens qui peuvent rendre un honnête homme content de sa fortune.

Il me fit réponse sur le champ. Son ressentiment, quoique déguisé, se faisoit sentir à chaque mot. Il plaignoit Rose, me disoit-il, d'être condamnée au genre de vie que j'allois lui faire mener. J'en voulois faire apparemment l'épouse d'un Marchand de vin ou de quelque Païsan. Cela étoit bien éloigné des intentions de son pere, que je faisois valoir avec tant de soin, & du but que nous avions dû nous proposer en venant en France. Mais il cessoit d'y prendre intérêt, puisque je l'assurois si fort qu'il n'avoit aucun droit sur elle; & pour le fort que je lui destinois, il confessoit qu'elle étoit beaucoup mieux dans mes mains qu'entre les siennes. Quant à la proposition de bien vivre avec moi, si j'entendois par là de vivre sans haine & sans ressentiment, il me protestoit qu'il y étoit sincèrement disposé; mais si je parlois de recommencer à vivre sous le même toit, il ne voyoit point que cela fut nécessaire, ni même d'aucun avantage pour lui & pour moi-même. Il me souhaitoit d'ailleurs toutes  
fortes



sortes de prospérité , & il demeuroid avec des sentimens ordinaires , &c.

Comme je n'avois point espéré qu'il pût être insensible à l'espèce d'affront que je lui avois fait , je résolus de laisser à sa bile le tems de se calmer , & de me reposer de notre réconciliation sur son bon naturel. Deux jours après il m'envoya par les mains d'un Notaire la moitié de la somme qu'il avoit emportée en nous quittant , avec un Billet par lequel il me prioit de la recevoir au nom de Rose à qui elle appartenoit , & de reconnoître par écrit que je l'avois reçuë. Je consentis à ce qu'il desiroit ; je chargeai le Notaire de lui dire , de la part de sa sœur , & de celle de Patrice & de la mienne , que pour acheter le plaisir de le revoir & de vivre en bonne intelligence avec lui , nous sacrifierions volontiers , non-seulement cette somme , mais tout le bien qui étoit entre nos mains.



---

---

## LIVRE SECOND.

**L**Es soins que j'aportai à l'embellissement de notre demeure , & la part que j'y fis prendre à Rose en la consultant sur tout ce qui pouvoit lui plaire , dissipèrent bien-tôt le chagrin qu'elle avoit eu de quitter Paris. Elle se fit du moins assez de violence pour le déguiser ; car une guérison si prompte & si facile devoit m'être suspecte : mais j'affectai de la croire sincère , assez content qu'elle fût capable de prendre un peu d'empire sur elle-même. Son indifférence pour Mr des Pesses ne faisant qu'augmenter de jour en jour , je conseillai à ce jeune homme de modérer son ardeur , & d'attendre du tems un retour dont il ne falloit pas encore desespérer. Il est vrai qu'avec l'envie d'épargner les moindres peines à ma sœur , pour ne pas lui donner lieu de se repentir de la déférence qu'elle avoit eue pour moi , il entroit de nouvelles vuës dans le conseil que je donnois à Mr des Pesses. La raison qui m'avoit fait approuver son amour ayant été l'intérêt même de Rose , dont je croyois ne pouvoir assurer trop tôt l'établissement ,

ment, je me trouvois un peu refroidi par sa répugnance. Je ne pouvois desavouer que l'inégalité de la naissance fût une juste objection. Il m'avoit paru qu'elle étoit balancée par les circonstances de notre fortune, mais c'étoit en supposant que l'inclination contribuât à la diminuer; car on ne se marie pas précisément pour être riche, & je souhaitois avant toutes choses que ma sœur fût heureuse.

Ces réflexions avoient d'abord renouvelé mon ressentiment contre Georges, que j'accusois de lui avoir fait perdre le goût qu'elle avoit eu pour Mr des Pesses. Elle étoit accoutumée à le voir. Son penchant pour lui auroit pris des forces, & elle se seroit portée d'elle-même à recevoir ses offres. Cependant je considérois aussi qu'il n'avoit jamais fait de grands progrès dans son cœur, puisqu'une distraction de quelques jours avoit pu les ruiner. Un jeune homme se flâte sur les moindres apparences. Il explique tout en sa faveur. Une fille de l'âge de Rose, qui est encore sans précaution, parce qu'elle est sans expérience, donne quelquefois sur elle des avantages qu'elle ignore. L'ingénuité ne pense à rien, & l'amour propre dans les hommes se figure tout ce qu'il desire. Enfin, quoique Mr des Pesses m'entretint tous les jours de son amour & de ses peines, je résolus de borner mes bons offices à le consoler.

Sa passion devint si violente , qu'étant tombé dans une maladie [dangereuse , je crus qu'il ne falloit pas l'attribuer à une autre cause. Nous n'épargnâmes ni soins ni dépenses pour rétablir la santé , & Rose même parut s'y interresser avec un zèle qui me surprit. J'en conclus qu'il s'étoit fait quelque changement dans son cœur , & je ne pus lui cacher ma satisfaction. Elle me répondit ingénument que son seul motif étoit la reconnoissance. Je l'estime , me dit-elle , je suis persuadée qu'il m'aime , & je crois lui devoir ce que je fais pour lui. Cette réponse me parut si vraisemblable , que je pris de ses sentimens une idée toute différente. Mais elle les confirma quelques jours après d'une manière qui guérit tous mes soupçons. Mr des Pesses m'avoit prié dès les premiers jours de sa maladie , de marquer sa situation à ses parens , & je m'étois hâté de le satisfaire. Quoique j'eusse assez mesuré les termes de ma Lettre pour ne leur pas causer de fausse allarme , une juste inquiétude pour la santé d'un fils unique , fit partir aussi-tôt son Pere , & l'amena aux Saisons. C'étoit un vieillard respectable , dont la figure annonçoit d'abord toutes les bonnes qualitez qu'il avoit communiquées à son fils. Je les laissai seuls. Leur entretien dura plus d'une heure. Enfin m'ayant fait prier de reparoître , le Pere me proposa dans les termes les plus tendres de  
sauver

ſauver la vie à ſon fils en lui accordant ce qu'il aimoit plus que lui-même. Il venoit d'apprendre , me dit-il , avec quel reſpect il devoit demander cette faveur, pour un jeune homme qui nous étoit fort inférieur en naiſſance, & qui n'avoit point d'autre fondement pour l'eſpérer que ſa tendreſſe infinie pour Roſe , & l'amitié dont nous l'avions honoré : mais ſi le bien pouvoit ſupléer à quelque choſe , il s'engageroit à lui donner la valeur de deux cens mille livres en terres & en argent comptant , & à lui acheter une Charge de vingt mille écus. Je l'interrompis pour l'aſſurer que les diſpoſitions que j'avois marquées à ſon fils , étant toujours les mêmes , il pouvoit faire fond ſur mon conſentement ; que je me chargeois même de faire ces nouvelles propoſitions à ma ſœur. Je la fis apeler , ne doutant preſque pas que l'offre d'une fortune preſente ne la déterminât ſur le champ. Elle écouta tranquillement mon diſcours ; mais loin de flâter le pere & le fils , de la moindre eſpérance , elle protesta civilement qu'elle n'auroit jamais pour eux d'autres ſentimens que ceux de la reconnoiſſance & de l'amitié. Quelque dureté que Mr des Peſſes dût trouver dans cette déclaration , il fut ſi ſenſible aux attentions qu'elle continua de lui marquer pendant ſa maladie , qu'il ſe rétablit contre toute eſpérance.

J'avoue qu'après cette preuve de l'indifférence de Rose, tout devint obscur pour moi dans sa conduite. Je ne pouvois concevoir par quels motifs une personne de son âge & de son tempéramment s'obstinoit à refuser un jeune homme aimable, dont elle étoit sûre d'être aimée, & qu'elle faisoit même profession de ne pas haïr ; car depuis le nouveau témoignage qu'elle avoit eu de sa passion par la violence de sa maladie, je lui trouvois plus de complaisance & d'égards pour lui, & j'aurois pris leur bonne intelligence pour le témoignage d'un amour naturel, si le chagrin de Monsieur des Pesses ne m'eût forcé d'en juger autrement. J'en marquai de l'étonnement à Patrice, qui ne m'avoit jamais paru contraire aux desseins de Monsieur des Pesses, & qui sembloit être plus affectionné que jamais pour sa sœur depuis notre séjour aux Saisons. Il me fit une réponse si vague, & d'un air si contraint, que j'aurois pu concevoir quelque défiance, si j'eusse cru moins connoître son caractère ; mais je le croyois uniquement occupé de sa mélancolie, de ses Livres, & des changemens continuels qu'il faisoit au jardin & à la maison. Je comptois trop sur lui, & je ne me serois pas imaginé qu'un esprit & un cœur excélens fussent capables de tromper.

Dans toute ma vie, rien n'a tant contribué

tribué à mes erreurs & à mes peines , que ce penchant trop crédule à présumer favorablement de la vertu d'autrui ; sur tout lorsqu'avec un peu d'étude pour démêler le fond d'un caractère , je croyois y découvrir des principes naturels de droiture & d'inclination pour le bien. Je n'ai pas connu les grandes passions par expérience ; & sans cette clef , l'on n'entre jamais parfaitement dans la science du cœur humain , qui ne consiste que dans la connoissance de leurs effets. Comment concevoir avec un cœur tranquille , qu'il y ait des mouvemens capables de faire oublier des devoirs qu'on aime & qu'on ne viole pas même sans remords ? Ainsi je me suis toujours reposé sur le caractère d'autrui presque autant que sur le mien ; & lorsqu'il m'est arrivé d'en être la dupe , j'aimois mieux prendre l'erreur sur mon compte , en croyant que je m'étois trompé dans le jugement que j'en avois fait , que d'accuser la vertu d'inconstance ou de foiblesse. Fausse idée , qui suppose dans les hommes trop de bonté ou de malice , avec une constance dans l'une ou dans l'autre dont la nature est rarement capable. L'exemple de Patrice a fait plus pour mon instruction que mes raisonnemens & toutes mes lumières.

Il étoit tel que je l'ai dépeint , mais entre mille qualités excellentes , il en avoit deux que le moindre excès pouvoit chan-

ger en défaut. L'une étoit cette complaisance , qui le rendoit d'un commerce aimable ; mais qui l'exposoit sans cesse à la séduction des conseils & des exemples. L'autre son inquiétude continuelle , & ce besoin d'être fixé qui lui faisoit saisir sans discernement tout ce qui sembloit promettre à son cœur le repos qu'il cherchoit. Ces deux ennemis de son bonheur & de sa vertu l'avoient déjà engagé dans plus d'une fausse démarche. Cependant les apparences m'imposoient encore. A la surprise que je lui marquai , il se contenta de répondre que n'étant point le garant des inclinations de sa sœur , il étoit d'avis seulement qu'il ne falloit pas la contraindre ni l'importuner : mais qu'après la manière dont elle s'étoit expliquée , il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avoir changé de sentimens. Il ajouta , que tous nos projets de mariage venans ainsi à manquer , il ne sçavoit pas même si la bien-séance nous permettoit trop de retenir plus long-tems Mr des Pesses auprès d'elle. Ce conseil fut insinué si adroitement , qu'il fit impression sur moi. Je convins que la réputation de Rose demandoit des ménagemens. Il y avoit près de six semaines que Monsieur des Pesses étoit aux Saisons. Je résolus de l'avertir avec toute la franchise de l'amitié , qu'un si long séjour , qui ne paroissoit pas devoir se terminer par le mariage , pouvoit être mal interprété,  
J'étois



J'étois sûr que sa politesse & le respect qu'il avoit pour moi, lui feroient étouffer les murmures de son cœur. En effet, après quelques plaintes de son infortune, il confessa que mes scrupules étoient justes, & il prit le parti de se retirer à Paris. Je ne lui refusai point la permission qu'il me demanda de nous venir voir souvent.

Patrice avoit fait pendant ce tems-là divers voyages, tantôt à ma prière, tantôt pour ses propres vuës. Je l'avois pressé d'aller souvent à Saint-Germain, où je me reprochois de n'avoir pas encore paru moi-même. Mon dessein avoit toujours été de nous faire présenter au Roi Jacques par quelqu'un de nos parens, & j'avois jetté les yeux sur Mr de Sercine que ce Prince honoroit de sa confiance : mais je souhaitois ardemment que Georges voulût nous accompagner, j'attendois avec impatience qu'il se portât de lui-même à notre réconciliation. J'avois donc chargé Patrice non-seulement de disposer Monsieur de Sercine à nous rendre le service que j'attendois de lui, mais de se ménager aussi quelque entrevue avec son frere, pour lui représenter de quelle importance il étoit pour nous de mieux vivre ensemble, & de demander de concert la protection du Roi pour notre famille. Comme je ne lui voyois point autant de zèle que je le desirois pour ces deux commissions, du moins à juger par la froideur

avec laquelle il me rendoit compte de ses soins , j'attribuai cette nonchalance à son humeur naturelle , & je pris le parti d'aller moi-même à Saint-Germain , où je vis Mr de Sercine & Mr Dillon pour la première fois. Ils ne me reçurent point en inconnu. Georges avoit eu soin de leur faire le portrait de ma misérable figure. Ils me saluèrent même par mon nom , quoique je ne me fusse fait annoncer chez l'un & chez l'autre que sous le titre d'Ecclésiastique Irlandois. Mais si je ne trouvais qu'un sujet de rire dans cette première circonstance de mes deux visites , je fus vivement affligé de me voir traité avec une froideur à laquelle je ne m'attendois pas. A peine me fit on quelques offres de services. On ne m'entretint que du mérite de mes deux freres , & des témoignages de bonté qu'ils avoient reçus du Roi. On me parla aussi de la beauté de ma sœur , & de l'impatience avec laquelle elle étoit attenduë à la Cour de Saint-Germain.

La crainte de me donner un nouveau ridicule en demandant l'explication d'un discours auquel je ne comprenois rien , me fit abréger les complimens. Je me retirai avec beaucoup d'inquiétude , & loin de passer huit jours à Saint-Germain comme je me l'étois proposé , je ne pensai qu'à reprendre le chemin des Saisons. Il m'importoit d'éclaircir promptement ce que j'avois entendu. Je concevois en général que

que j'étois trahi par Patrice , & joué par la faulſe prudence de Georges : mais que devois je penſer de Roſe ? L'intérêt de cette chère ſœur me cauſoit une mortelle allarme. J'arrivai aux Saiſons tout occupé de mes craintes. Comme j'en étois parti la veille , on étoit fort éloigné d'attendre ſi-tôt mon retour.

En entrant dans la cour , j'aperçus quelques laquais d'une livrée inconnue , deux caroffes & deux chevaux qu'on achevoit de dételer. J'avance vers la Maïſon. On me reconnoiſt , & j'entens auſſi tôt le bruit des fenêtres & de la porte des Salles qu'on fermoit avec la dernière précipitation. J'en croyois à peine mes oreilles & mes yeux. Que prétendent-ils , diſois-je ? voudroient-ils m'exclure tout-à-fait du Logis ? J'entre. Perſonne ne ſe préſente pour me recevoir. Je monte droit à mon appartement , ſans avoir la force de chercher des éclairciſſemens que je croyois déjà funeſtes , ni celle même d'appeler un Domestique de la Maïſon ; car j'étois arrivé ſeul & à pied , après avoir quitté à Paris la Voiture de Saint-Germain.

On demeura quelques momens dans un profond ſilence , pendant lequel on méditoit aſſez ſur la manière dont on devoit ſe conduire avec moi. J'entendis enfin la voix de Patrice , qui demandoit à quelque domeſtique , où j'étois ? Il monta enſuite à ma chambre. J'étois aſſis , la

tête appuyée sur une main. Je ne quittai point cette posture ; & , sans ouvrir même les yeux , j'attendois avec beaucoup d'amertume qu'il m'expliquât ce que j'avois à espérer ou à craindre ; car mes premiers soupçons étoient tombez sur Georges , & je m'imaginois bien que ce ne pouvoit être que lui , qui étoit venu pour m'enlever sa sœur. Mon silence & les marques de ma vive affliction touchèrent le tendre Patrice. Il demeura comme incertain s'il devoit parler. Je levai les yeux sur lui. Mon premier regard le fit rougir. Enfin , la bonté de son naturel l'emportant sur tous ses projets , il me dit ingénument qu'il sçavoit la cause de mon chagrin , & qu'il avoit honte de m'avoir trompé.

Et vous aussi , Patrice l'interrompis-je avec un profond soupir. Hélas ! Que vous ai-je donc fait ? Quelle raison aviez-vous de vous défier de moi ? Il convint qu'il étoit coupable , & il me promit la confession de toutes ses fautes. Mais ce qui presse le plus , me dit-il , c'est l'embarras où vous allez être & où je suis déjà. Mon frere est ici. Je me suis engagé à favoriser le dessein où il est de mener Rose à Paris. Elle y consent. Je crains que vous ne puissiez vous y opposer sans vous attirer quelque nouveau chagrin. Je le pressai de s'expliquer davantage. Il me confessa que dans le premier mouvement de surprise & de confusion où les avois  
jettez.

jettez mon retour imprévu, Georges l'avoit chargé d'un air furieux de me venir déclarer qu'il ne seroit pas deux fois ma dupe, & que si j'entreprendois de retenir Rose, je l'obligerois, malgré loi, à quelque violence. Quel parti prendre, me dit-il ? j'ai toujours senti que je m'engageois imprudemment, mais je n'ai pu me défendre contre ses instances, ni résister à certaines promesses.

Quoique je sentisse toutes les difficultés de ma situation, je fus si satisfait de voir rentrer Patrice dans son devoir & dans mes intérêts, que je repris aussi-tôt l'espérance. Je remis toute autre question à des circonstances plus tranquilles, & ne pensant qu'au mal présent, je lui demandai si Georges étoit satisfait. Il me dit qu'il avoit avec lui trois Dames, & deux Gentilshommes, à l'un desquels on se proposoit de marier Rose. Nouvelle témérité, qui me causa autant de douleur que d'étonnement. Marier Rose ! m'écriai-je : A qui donc ? Et de quel droit prétend-on disposer d'elle, sans ma connoissance & sans mon aveu ? Il se hâta de répondre que je ne devois pas m'alarmer ; que pour ce qui regardoit ce mariage, Georges n'avoit rien entrepris qu'avec l'approbation & le conseil de tous nos Parens & nos Amis de Saint-Germain ; que le Roi lui-même y donnoit son consentement, & que le Parti étoit également honorable &

avantageux pour notre sœur. Chaque mot d'un si étrange récit augmentoit ma surprise & ma consternation. Mais repris-je, d'une voix altérée par le ressentiment, suis-je donc compté pour rien ? Méprisez-vous jusqu'à ce point ma tendresse, mon caractère ? & les droits de mon âge ? D'ailleurs marie-t-on une fille sans la consulter ? sans qu'elle connoisse, sans qu'elle ait même vu l'époux qu'on lui destine ? Il m'interrompit pour m'assurer que par rapport à moi, l'on étoit résolu de m'informer de toute l'intrigue avant que d'en venir à la célébration des nœces ; & que pour l'amant de Rose, il étoit venu si souvent la voir avec Georges depuis notre séjour aux Saisons, qu'elle avoit eu le tems de le connoître, & de prendre pour lui beaucoup d'estime.

Il ne manquoit que ce dernier trait pour achever de me faire sentir que j'avois été misérablement leur jouet depuis notre départ de Paris. Je ne demandai point d'autre explication, & prenant mon parti sans délibérer, je priai Patrice d'avertir son frere que je desirois impatiemment de l'entretenir en particulier. Il me satisfit, après m'avoir fait promettre que je ne révélerois de sa confidence que ce qui regar-  
doit le départ de Rose. Mais je fus aussi surpris que de tout le reste, de le voir revenir tristement, pour m'annoncer que Georges refusoit absolument de me voir.

si je ne m'engageois à consentir au départ de ma sœur , & à bien vivre désormais avec lui. Ciel ! m'écriai-je en y levant les yeux , vous êtes témoin de qui la paix dépend ici. Mais j'irai moi-même à lui puisqu'il refuse de venir à moi.

En effet , je descendis aussi tôt , & malgré l'agitation de tous mes sentimens , je reçus du Ciel assez de force pour prendre un air calme & composé. J'entrai dans l'appartement , où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à me voir , après la timidité qui m'avoit fait chercher la solitude en arrivant. Georges parut déconcerté ; Rose étoit tremblante ; & tous les spectateurs , qui n'ignoroient pas la situation des affaires , & qui avoient part au complot , se trouvèrent dans un certain embarras. Mais lorsque j'ouvris la bouche pour m'expliquer avec modération , tout ce que j'avois recueilli de fermeté m'abandonna à la vûe de Mr de Sercine sur qui le hazard fit tomber mes yeux. C'étoit ce même Gentilhomme que j'avois vû à Saint-Germain le matin du même jour ; notre proche parent , un homme âgé , un Courtisan , qui avoit la réputation d'être plein de sagesse & d'expérience. Je trouvai tout-d'un-coup , dans la complaisance qu'il avoit d'accompagner Georges , la cause du froid accueil qu'il m'avoit fait ; & j'avouë que sa présence & ce souvenir me glacèrent tout-d'un-coup le sang. Il s'a-

E 6      percut

perçut que mon embarras me lioit la langue , & prenant lui-même la parole , il me pria de ne pas m'offenser de ce que son zèle pour notre Maison & son amitié pour mes freres & ma sœur l'avoient fait entrer dans quelques mesures qui s'étoient prises à la vérité sans ma participation , mais qui ne devoient pas allarmer ma sagesse & ma piété ; que de toutes les personnes que je voyois chez moi , il n'y en avoit pas une de qui je ne pusse attendre dans toutes sortes d'occasions de l'amitié & des services ; que c'étoit son épouse & ses deux filles , avec Mylord *Linch* , jeune Seigneur d'une grande espérance , qui avoit lié une amitié étroite avec mes freres , & qui avoit des sentimens encore plus tendres pour ma sœur ; que la retraite où je tenois *Patrice* & *Rose* étant une mauvaise voye pour les avancer dans le monde , & l'état de nos affaires ne m'ayant pas permis sans doute de leur en faire prendre une meilleure , il venoit avec toute l'affection d'un parent & d'un ami leur offrir sa maison & son crédit à la Cour ; que *Rose* n'y seroit pas reçue moins agréablement que mes freres , qui avoient déjà eu l'honneur d'être presentez au Roi ; que ce Prince souhaitoit ardemment de la voir sur le portrait que Mylord *Linch* avoit fait d'elle ; enfin , qu'il venoit la prendre avec son épouse & ses filles , pour la conduire à Paris où elle passeroit quel-

que



ques jours à se faire habiller , & de-là à Saint-Germain où elle étoit attendue : que pour moi , si je persistois dans mon inclination pour la solitude , je pouvois demeurer tranquillement aux Saisons , & que tous les amis de notre famille s'emploieroient pour me faire obtenir un bénéfice ou quelque autre faveur du Clergé.

Ayant eu le tems de me remettre pendant ce discours , je conçus que mes plaintes , mes objections & mes scrupules seroient peu écoutés , & qu'on n'attendroit pas mon consentement pour exécuter des projets qu'on avoit formés sans me consulter. L'indifférence qu'on marquoit pour moi en me conseillant si froidement de demeurer , me touchoit peu. Ce n'étoit point aux caresses des hommes ni aux faveurs de la fortune que mon cœur étoit sensible : il l'étoit à l'endurcissement de Georges , dont la sotte prudence l'emportoit sur tous mes soins , & donnoit même un ridicule à ma tendresse & à mon zèle ; car je découvrois clairement dans la conduite & dans les termes de Mr de Sercine , l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. J'étois encore plus vivement touché de l'aveuglement de Rose & de Patrice , qui se livroient si témérairement aux premières espérances , & de l'ingratitude avec laquelle ils s'étoient déterminés à me causer le plus mortel chagrin que je pûsse recevoir. Cependant  
mal-

malgré le trouble où me jettoient des réflexions si amères , je formai sur le champ les deux seules résolutions qui me restoient à prendre dans ces tristes circonstances , l'une de leur épargner jusqu'à mes reproches , parce qu'ils étoient désormais inutiles , & qu'ils ne pouvoient servir qu'à les rendre plus coupables ; l'autre de retourner promptement en Irlande , & de ne plus penser à leur être utile que par mes vœux & mes prières. Ils avoient trouvé des conseils , des protections , des secours , des établissemens même , si j'en croyois les frâteries de leur amour propre ; ils n'avoient plus rien à attendre de moi ; & d'ailleurs il paroissoit assez qu'ils n'en vouloient plus rien recevoir.

Je ne dirai point qu'il n'entrât pas beaucoup de ressentiment & de dépit dans le serment intérieur que je fis de quitter la France ; mais j'étois sûr du moins que la raison & la Religion n'y trouvoient rien à condamner. Elles m'y portoient au contraire également ; & lorsque je me trouvai l'esprit libre & le sang moins ému , je remerciai le Ciel d'avoir permis que je fusse engagé à partir par un lien assez fort pour me faire surmonter les foiblesses du sang & les mouvemens d'une tendresse excessive.

J'eus donc la force de répondre paisiblement à Mr de Sercine , que les intérêts de mes freres & de ma sœur étoient  
fort

fort bien entre ses mains , & que si j'avois dû m'attendre d'être traité avec un peu plus d'égards & de confiance , j'avois du moins la consolation de voir ma famille très-honorée de la protection du Roi & de la sienne. Je n'ajoutai rien ; & cette réponse civile , à laquelle on s'attendoit moins qu'à quelques traits de morale chagrine , fit renaître la tranquillité & la joye dans l'assemblée. On servit des rafraîchissemens. J'en fis les honneurs , & je pris part à la conversation , avec soin d'écarter tout ce qui pouvoit renouveler mes peines. Cependant la vuë de Rose , que je regardois comme la malheureuse victime de l'ambition de son frere , ses charmes innocens , ses regards timides & embarrassés qu'elle osoit à peine fixer sur les miens , m'attachoient du fond du cœur des soupirs que je ne retenois qu'avec violence. Je formai le dessein de me ménager un entretien secret avec elle , pour faire une nouvelle tentative sur son esprit , ou du moins pour la fortifier par la répétition de mes anciennes maximes. Je lui fis signe de me suivre hors de l'appartement. Elle m'auroit obéi. Mais Georges m'observoit ; il pénétra mon dessein , & la retenant lorsqu'elle se levoit pour me suivre , il me dit avec une douceur affectée , que j'avois eu tout le tems de donner mes sages conseils à Rose ; qu'il ne falloit pas dérober la présence à tant d'hon-

d'honnêtes gens ; & que la remettant entre les mains de Madame de Sercine, je pouvois compter qu'elle n'avoit plus besoin d'autre leçon que l'exemple d'une Dame si aimable & si sage. Ainsi tout me fut ravi cruellement, jusqu'à la douceur de lui dire en particulier le dernier adieu. A peine eus-je la liberté d'entretenir un moment Patrice. Je n'entrai avec lui dans aucun nouveau détail : mais après de justes reproches de sa foiblesse, qui rendoit toutes ses bonnes qualités inutiles, je l'exhortai à l'amour du moins de la vertu, lors même qu'il en oublieroit la pratique ; & je lui prédis une partie des maux dont il étoit menacé. Peut-être n'aurois-je pû lui cacher la résolution de mon départ, si Georges, qui appréhendoit autant mes séductions que j'eusse dû craindre les siennes, ne fût venu m'interrompre. Il me dit d'un air satisfait qu'il alloit travailler efficacement à notre fortune avec Rose & Patrice ; que je serois toujours le premier à qui il en feroit recueillir les fruits, & qu'il recommandoit ses entreprises à mes prières. Partez, lui répondis-je, allez Georges, & puisse votre fortune surpasser vos espérances, le plus ardent de mes souhaits est de vous voir sage & heureux : Mais je suis trompé si vous le devenez par des voyes si étranges. Mr de Sercine & Mylord Linch, qui nous rejoignent au même moment, affectèrent de

de m'interrompre par des complimens déplacés Il me fut aisé de reconnoître qu'ils agissoient tous de concert , pour m'ôter les moyens de leur dire ce qu'ils ne pouvoient entendre sans honte. La nécessité me fit céder à cette tyrannie. Je les vis partir , sans leur donner aucune autre marque de chagrin que mon silence. Jeus même les yeux constamment baissés ; & lorsqu'ils m'assurèrent en m'embrassant qu'ils auroient soin de me donner souvent de leurs nouvelles , je ne leur répondis que par des inclinations de tête & de profondes révérences.

Il est vrai que Patrice me protesta , en me serrant la main , que mes intérêts lui seroient toujours aussi chers que les siens , & qu'il me donneroit bien-tôt de meilleures preuves de ses sentimens : Mais quel fond pouvois-je faire sur un caractère foible & inconstant , sur lequel il paroissoit que les nouvelles impressions étoient toujours les plus fortes ? Il avoit reconnu son devoir deux heures auparavant : Il avoit pris parti pour moi , en se confessant coupable de s'être laissé entraîner par les conseils de son frere ; & je le voyois partir pour me fuir , d'un air aussi content que ceux qui me l'enlevoient , sans m'avoir même expliqué le fond de ses desseins , & sans me laisser les moindres lumières sur ses démarches passées , pour servir du moins de règle à ma propre  
con-

conduite. Aussi n'employai-je les premiers momens que je passai seul après leur départ , qu'à renouveler le serment que j'avois fait de quitter la France. Il n'y avoit plus de raisons qui pussent me faire balancer, J'étois dégagé de tous mes devoirs par leur obstination & par leur fuite ; & après la manière sanglante dont on venoit de me traiter , la tendresse du sang n'étoit plus qu'une foiblesse.

Cependant comme je ne voulois rien avoir à me reprocher , je ne crus pas qu'il me fût permis d'abandonner les Saisons sans y laisser quelque personne de confiance qui prît soin de leurs affaires , & qui leur remit fidèlement ce que j'étois résolu de leur laisser. Quoique le droit d'asneffe me donnât la meilleure part à tout ce que nous avions possédé jusqu'alors en commun , mon dessein étoit de leur céder sans exception tout ce que j'y pouvois prétendre , & de prendre seulement sur la somme qui étoit encore entre mes mains , ce qui m'étoit nécessaire pour les frais du voyage. Killérine m'offroit une retraite où je pouvois toujours vivre commodément des seuls fruits de mon Bénéfice. Je jettai donc les yeux sur Mr des Pesses , dont je connoissois parfaitement la probité , & jugeant même qu'une commission de cette nature lui seroit fort agréable par les nouvelles occasions qu'il auroit de rendre service

à Rose & à mes freres, je le fis prier de venir promptement aux Saisons.

Cette invitation extraordinaire lui donna des espérances qui se trouvèrent mal remplies à son arrivée. En lui aprenant la résolution où j'étois de retourner en Irlande, je ne pus lui en laisser ignorer les motifs, ni lui cacher par conséquent ce que j'avois recueilli du court entretien que j'avois eu avec Patrice, sur ce qui concernoit Rose, & les vûes de Mylord Linch. Il en fut d'abord affligé jusqu'à me faire craindre quelque funeste effet de sa douleur, sur-tout lorsqu'il vint à considérer que mon départ le privoit de l'unique ressource qu'il avoit auprès d'elle. Cependant étant revenu de ce transport, & me voyant trop affermi dans mon dessein pour se flâter que je pusse changer de sentiment, il se réjouit, comme je l'avois prévu, du choix que je faisois de lui pour lui confier notre Maison. C'étoit un droit qu'il acquéroit de revoir ma sœur, & d'entretenir quelque liaison avec elle, ce qu'il n'auroit pu se promettre autrement dans des circonstances si peu favorables pour son amour. Je lui demandai si étant logé proche de Patrice pendant le séjour qu'il avoit fait aux Saisons, il ne s'étoit point aperçu de tout ce qui s'y passoit contre ses intérêts & contre les miens. Il me dit, qu'il s'étoit souvent imaginé pendant des nuits entières d'en-

tendre du bruit dans le Jardin & dans d'autres lieux ; mais que ne se défiant de rien , la bienséance ne lui avoit pas permis de porter sa curiosité trop loin dans la maison d'autrui. J'interrogeai de même le seul Domestique qui étoit resté avec moi , & je n'en tirai pas plus de lumières ; de sorte que je n'emportai pas même en partant la satisfaction de savoir par quels artifices on m'avoit trompé , ni s'il avoit été dans mon pouvoir de m'en défendre. Cette connoissance à la vérité n'auroit pas réparé le mal , mais elle auroit servi à me faire raisonner encore plus juste sur les malheureuses suites que j'en devois attendre.

Ce ne fut pas sans un tendre regret que je me séparai le lendemain de Monsieur des Pesses , après lui avoir remis environ dix mille écus qui étoient l'unique reste de la fortune de nos Ancêtres. Je lui laissai un simple Billet , adressé à mes freres , dans lequel je leur déclarois sans aucune marque de ressentiment , que me trouvant dégagé de toutes mes promesses par mille raisons que j'évitois de rapeler , je prenois le parti de retourner à Killerine ; & que si j'avois cru pouvoir les préférer pendant quelque tems à mon Troupeau , j'étois obligé de me rendre à mes anciens devoirs , lorsque ma présence & mes soins leur devenoient absolument inutiles. Je les exhortois à se souvenir de leur naissance



naissance & de leur Religion , & de ce qu'ils devoient par ces deux motifs à Dieu & à l'honneur de leurs Ancêtres. Je leur recommandois instamment leur sœur , dont le soin étoit désormais leur premier devoir , & d'un compte d'autant plus rigoureux , que c'étoit volontairement qu'ils s'en étoient chargez. Enfin , je leur marquois que j'avois remis à Mr des Pesses notre Maison & notre argent , sur lesquels je leur abandonnois tous mes droits. Je laissai une Lettre beaucoup plus longue pour Rose , mais où il n'entroit que de la tendresse & des conseils salutaires. Cependant je ne puis cacher que j'eus beaucoup de violence à me faire pour écrire avec cette modération, il s'en falloit bien que toutes les playes de mon cœur fussent fermées. J'étouffai les plaintes , résolu de ne prendre conseil désormais que de la raison & du devoir.

Il fallut néanmoins me combattre encore , en passant par Saint-Germain pour me rendre à Dieppe ; & j'éprouvai plus que jamais , par la peine que j'eus à me vaincre , combien les mouvemens les plus réglés de la nature sont difficiles à gouverner. Que n'en doit-il pas coûter par conséquent pour prendre un parfait empire sur les passions ? Je sçavois que mes frères & ma sœur devoient arriver à la Cour avant la fin de la semaine. Je me sentois porté à les attendre , & à chercher pour la  
dernière

dernière fois l'occasion de les voir. Tantôt c'étoit pour leur faire tous les reproches qu'ils méritoient, & que la présence de Mr de Sercine m'avoit contraint d'étouffer dans mon cœur. Tantôt c'étoit pour satisfaire ma tendresse, qui étoit encore assez forte pour me faire oublier leur ingratitude. Ils ne s'attendoient point à mon départ. Ils n'avoient jamais regardé la proposition de les quitter, que le mécontentement m'avoit fait faire plusieurs fois, comme une menace sérieuse. Il pouvoit encore arriver, que me voyant en chemin pour m'éloigner sans retour, le souvenir de tout ce que j'avois fait pour eux, & la honte de m'avoir causé de si injustes chagrins, leur fissent reprendre les sentimens qu'ils avoient eus pour moi. Mais quand ils les eussent repris, à quoi ce changement pouvoit-il aboutir ? Ils étoient déjà trop engagez. Ils avoient pris des guides que la bienfiance ne leur permettoit plus d'abandonner, & dont les vûes ne pouvoient jamais s'accorder avec les miennes ; d'ailleurs c'étoit me flâter trop que de les croire disposez à se réconcilier avec moi. Je leur étois devenu incommode ; je devois craindre de l'être encore plus à Saint-Germain. Qui sçait de quelle manière ils auroient pris ma visite, & si Georges, qui avoit été capable de se faire un jeu de mes infirmités naturelles avec Messieurs de Sercine & Dillon, n'eût

n'eût pas couronné sa vengeance par quelque insulte éclatante ? De toutes ces réflexions je m'attachai à celles qui devoient me faire hâter mon voyage. Je me rendis à Dieppe , où je profitai du premier vaisseau qui s'offrit pour Londres. Au moment que je m'embarquois , on me remit une Lettre de Mr des Pesses , qu'il m'avoit adressée au hazard dans la même Auberge où nous avions passé quelques jours en arrivant en France. Je balançai si je devois la lire , dans la crainte d'y trouver quelque nouveau sujet de peine ; mais la tendresse du sang prévalut encore. Je l'ouvris. Elle contenoit de nouvelles instances pour m'arrêter , avec la relation d'une visite que Monsieur des Pesses avoit rendu à mes freres & à ma sœur. Ayant découvert heureusement leur demeure à Paris , il n'avoit pas perdu un moment pour leur annoncer mon départ. Rose s'étoit évanouïe à cette nouvelle , & n'étoit revenuë que pour verser un torrent de larmes. Patrice avoit donné aussi toutes les marques d'une vive douleur. Georges même avoit paru frappé d'un dénouement si imprévu ; mais il avoit employé aussi tôt tout son esprit pour consoler sa sœur & son frere , en leur représentant que ma presence n'étoit pas nécessaire à leurs projets ; que rien ne les empêchoit d'espérer que je ne pusse vivre fort heureusement dans mon Bénédice ;

néfice ; & que si leurs affaires tournoient aussi-bien qu'ils devoient se le promettre, il ne seroit jamais trop tard pour m'inviter à revenir partager leur fortune. Monsieur des Pesses concluoit des larmes de Rose, & des regrets de Patrice, que j'en étois aimé tendrement, & que si je voulois tenter quelque nouvel effort ils pouvoient encore être ramenez à mes vûes. Je vis dans le tour de sa Lettre, un amant inquiet pour lui-même, qui tâchoit de me retenir par de foibles espérances, pour faire servir mon retour à rétablir un peu les siennes. Mais quand j'aurois crû Patrice & Rose encore plus sincèrement affligez, je connoissois l'humeur fière & inflexible de Georges. J'étois sûr qu'il n'entroit pas plus de tendresse pour eux dans le parti qu'il avoit pris de me les enlever, que de ressentiment de la manière dont je lui avois moi-même enlevé sa sœur. Il avoit voulu se venger avec usure. Ainsi je ne pouvois tenter de les lui ôter encore, sans l'exciter à une nouvelle vengeance, qui perpétueroit puérilement les représailles. Cette pensée, qui avoit été un des principaux motifs de mon départ, me défendit contre les sollicitations de Mr des Pesses, malgré l'attendrissement excessif que sa Lettre m'avoit causé. Je lui fis sur le champ une courte réponse, pour lui marquer la constance de mes résolutions, & mon embarquement, qui se fit

à l'heure même. En deux jours d'une heureuse navigation j'arrivai à Londres, d'où je fis le chemin par terre jusqu'à Holyhead. Un Vaisseau Anglois, que le hazard me fit trouver prêt à lever l'ancre, me rendit en quatre jours à Londondery, & je me revis le lendemain au soir dans ma maison de Killerine.

Quatre mois d'absence m'auroient fait trouver une vive satisfaction dans les embrassemens & les caresses de mes amis, si j'eusse pû me délivrer de mille fâcheux souvenirs dont j'avois la source dans le cœur encore plus que dans l'imagination. Je ne pus me trouver si proche du tombeau de mon Pere, sans ressentir une mortelle confusion de n'avoir pas un meilleur compte à lui rendre du dépôt qu'il avoit confié à mes soins. Le témoignage de ma fidélité & de mon zèle, que je trouvois au fond de mon cœur, en écartoit bien toute ombre de remords; mais loin d'en bannir le regret & la tristesse, il ne servoit qu'à me rapeler l'inutilité de mes peines & les misérables fruits que j'avois recueilli de mes espérances. Je portois ce poids à tous momens, & dans toutes sortes de lieux. Ce n'est pas qu'en examinant quelquefois les choses dans un sens plus favorable; je ne rendisse à Georges la justice qu'il méritoit de plusieurs côtés. La sagesse de ses mœurs, la droiture de son jugement, & l'honnêteté

Tome I. F de

de ses principes , étoient trois points sur lesquels je ne lui avois jamais reconnu de foible ; & je concevois bien que quelque part que l'esprit de vengeance pût avoir à la conduite qu'il avoit tenuë à mon égard , & l'ambition ou l'amour du monde à celle qu'il vouloit faire prendre à son frere & à sa sœur , il ne falloit pas craindre qu'il les portât au vice par son ambition ou par son exemple. Mais l'espèce de vertu qu'il étoit capable de leur inspirer , me paroissoit presque aussi redoutable que le vice. C'étoit uniquement l'envie de plaire aux hommes , c'étoit l'estime de leurs faveurs , & le goût de toutes les voyes qui peuvent y conduire. Le plus honnête homme qui ne l'est pas avec une autre fin , tarderoit-il long-tems à devenir vicieux , si le vice pouvoit servir à ses vûes ? Et n'arrive-t'il pas en effet qu'il y devient souvent nécessaire ? Car à quoi sert de le déguiser sous d'autres noms ? La noblesse de sentimens est-elle autre chose que de l'orgueil , quand elle n'a pour objet que des grandeurs & des distinctions humaines ? La politesse & la complaisance qui servent à ouvrir les voyes de la fortune , ne sont-elles pas presque toujours une lâche approbation des défauts ou des déréglemens d'autrui ? La galanterie , sans laquelle on ne feroit pas un pas dans le monde , peut-elle être distinguée sérieusement de la volupté sensuelle dont elle est comme la fleur

[illegible]

eu de bonne heure l'occasion de se répandre beaucoup plus au-dehors , parce que , se trouvant l'aîné de notre maison , il étoit obligé dans les dernières années de la vie de mon Pere , de le représenter aux assemblées de la Province , & d'entretenir certaines liaisons de bienséance avec la Noblesse de notre Canton. Etoit-il impossible qu'il eût acquis des connoissances plus justes que les miennes , & qu'étant mieux informé des usages du monde , il eût jugé avec plus de discernement de ce qu'ils ont de criminel ou d'innocent ? Dans cette supposition , non-seulement il devoit connoître mieux que moi ce qui étoit convenable aux intérêts de son frere & de sa sœur , mais il auroit eu raison de me reprocher , comme il avoit fait plus d'une fois , que mon zèle surpassoit mes lumières , & que j'étois plus propre à la solitude du Cabinet qu'à donner des règles de conduite pour le monde. J'aurois mérité même d'être regardé comme un censeur aveugle , & comme un turbulent qui dérangeoit mal-à-propos ses sages desseins par mes plaintes & par mes remontrances importunes. A la vérité les Livres saints , dont toutes les maximes sont infaillibles , déclarent la guerre en mille endroits au monde & à ses partisans : mais ils expliquent aussi ce qu'il faut entendre par les partisans du monde : ce sont les fourbes , les orgueilleux , les sensuels,



fuels , les vindicatifs , les ravisseurs du bien d'autrui , &c. toutes les qualités qu'on ne peut attribuer raisonnablement à la plupart des personnes qu'on connoît , & qu'on n'attribueroit pas sans une témérité criminelle à ceux qu'on ne connoît point. C'est donc sur cette seule espèce d'hommes , s'il en est beaucoup d'un si affreux caractère , que tombent toutes les malédictions évangéliques ; ce qui n'empêche pas que le plus grand nombre de ceux mêmes qui vivent avec eux dans le monde , ne puissent être d'un commerce aimable & sans danger ; & Georges pouvoit l'avoir reconnu par l'expérience.

Dans l'incertitude où je demeurai après ces réflexions , je me repentis amèrement de n'avoir pas mieux profité du tems que j'avois passé en France , pour acquérir les lumières qui me manquoient. Il m'auroit été facile de me faire introduire dans toutes sortes de sociétés , & d'en démêler les principes & les usages. J'aurois appris par moi-même ce qu'un Chrétien doit penser du monde. Peut-être me serois-je mieux accordé avec Georges après avoir acquis cette connoissance , & la paix auroit continué de régner dans notre famille ; au lieu que par ma précipitation à condamner tout ce qui m'avoit déplû , j'étois peut-être coupable de l'avoir troublée. Ce doute m'affligea si vivement , que j'aurois eu peine à me conso-

ler, si le Ciel n'eût rendu le repos à ma conscience par une autre réflexion. S'il est vrai, me dis-je à moi-même, que Georges ne s'égare point dans ses idées & dans ses projets, je ne dois pas regretter qu'il m'ait ôté la conduite de son frère & de sa sœur; ils ne peuvent être mieux que sous la sienne. S'il s'égare autant que je l'ai cru, j'ai fait mon devoir en le condamnant, & j'ai eu raison de le quitter, lorsque j'ai perdu tout espoir de le faire rentrer dans le sien.

Ce n'étoit pas à Killerine que mes difficultés pouvoient s'éclaircir autrement. Une Bourgade, presque uniquement composée d'Artisans & de Laboureurs, étoit peu propre à me représenter le monde où mes frères & ma sœur se trouvoient engagés. D'ailleurs l'innocence & la tranquillité régnoient depuis long-tems dans mon Troupeau. Cependant comme les dispositions de la Providence avoient commencé à se déclarer sur mon sort, & que toute la suite de ma vie étoit destinée à beaucoup d'agitation, il ne me fut pas accordé, même à Killerine, pendant quelques mois que j'y passai, de jouir du repos que j'y étois venu chercher, & que tout le monde y goûtoit. A peine commençois je à revenir un peu de la profonde tristesse que j'avois apportée de France, que pour me préparer à mille nouvelles douleurs auxquelles la tendresse

tendresse fraternelle devoit bien-tôt m'exposer, le Ciel me suscita une épreuve d'autant plus sensible, qu'elle regardoit l'honneur de mon Pere, c'est à-dire, ce que j'avois de plus précieux après les intérêts de Dieu & de la Religion. Ce n'est pas interrompre l'Histoire de mes freres que de m'arrêter un moment à ce recit, parce qu'il se trouve lié par ses suites avec la plupart des événemens que j'ai entrepris de raconter.

Quelques Gentilshommes du Comté d'Antrim, mal intentionnez pour le Gouvernement, & piquez sur-tout de voir passer les plus belles Terres d'Irlande entre les mains des Favoris du Roi, sans autre titre pour les obtenir que leurs bassesses & leurs flâteries, s'étoient liguez secrètement dans le dessein de soulever le Peuple, & peut-être dans l'espérance de leur faire secouer entièrement le joug de l'Angleterre. Le Succès d'une si grande entreprise dépendant d'une infinité de ressorts & de mouvemens, ils avoient employé plusieurs années à dresser leurs machines, & le secret avoit été gardé si fidèlement, qu'après même qu'il fut découvert, on ne pût parvenir à connoître les complices. L'un d'entre eux nommé *Fincer*, ancien ami & voisin de notre Maison, perdit malheureusement le plan général du projet, qui fut trouvé par un Officier du Roi. *Fincer* s'aperçût aussi-tôt de

sa perte ; mais étant sûr que cet écrit étoit d'une main fidèle & inconnue , & la prudence des Conjurez , qui l'avoient dressé de concert , leur ayant fait déguiser les noms des personnes & des lieux d'une manière qui ne pouvoit les trahir , il se flâta de pouvoir écarter les soupçons s'ils tombent sur lui , & de rendre toutes les recherches inutiles. En même - tems néanmoins il ne négligea pas d'informer de son malheur tous ceux qu'un même intérêt obligeoit d'y prendre part ; mais pour les empêcher de s'alarmer il leur jura de nouveau une fidélité à toute épreuve. En effet le Viceroy , à qui l'on s'étoit hâté de remettre le Mémoire , prit inutilement toutes sortes de voies pour découvrir les Auteurs & les Ministres du complot.

Cependant la crainte d'un danger si pressant l'ayant porté à mettre le secret à prix , suivant la méthode d'Angleterre , on vint à bout sur divers indices , tels que le tems & le lieu où le Projet avoit été trouvé , de s'assurer que c'étoit Mr. Fincer qui l'avoit perdu. Il fut arrêté , & conduit dans les Prisons de Dublin. On commença aussi-tôt les interrogations , & le Viceroy s'y trouva présent lui-même. Mais au lieu de voir un criminel consterné , on fut surpris que , sans marquer la moindre émotion , Fincer offrit volontairement de s'expliquer. Il confessa qu'il avoit deux choses à se reprocher : l'une , d'avoir  
gardé

gardé si long-tems un Mémoire dangereux ; & l'autre , de ne s'être pas hâté , après l'avoir perdu , de venir déclarer le fond du mystère au Viceroy , pour lui épargner les fausses démarches auxquelles un péril imaginaire l'avoit engagé : que pour la première de ces deux fautes , il n'avoit point d'autre justification à donner que sa curiosité , qui leur avoit fait conserver trop long-tems une pièce rare & d'une nature extraordinaire ; & que pour la seconde , il étoit vrai que son devoir l'obligeoit d'offrir plutôt quelques éclaircissmens au Viceroy , mais qu'on devoit se figurer aisément qu'un homme innocent qui aime le repos , évite autant qu'il peut de s'exposer à des embarras inutiles ; en un mot , qu'il avoit espéré qu'on ne découvrirait jamais que le Mémoire eût été entre ses mains , & qu'étant certain que le projet de révolte qu'il contenoit , n'étoit qu'une chimère , qui s'étoit évanouie avec la vie & le souvenir de son Auteur , il avoit cru que pour la tranquillité publique autant que pour la sienne , il ne pouvoit prendre de parti plus sage que le silence.

Comme ce discours parut fort obscur , & qu'on lui demanda des explications moins équivoques ; il ajouta , avec la même tranquillité , qu'il étoit fâché qu'on le forçât de noircir l'honneur des morts , mais que dans la nécessité où il étoit de ne rien cacher , il déclaroit à regret que

L'Auteur du mémoire avoit été le Comte de . . . ; que le zèle de ce Seigneur pour la Religion Romaine lui avoit fait entretenir pendant toute sa vie un desir ardent de la tirer de l'opression ; qu'il avoit formé cent projets qu'il n'avoit pu faire goûter à ses amis , & qui n'avoient jamais été plus loin que sur le papier ; que sa mort ayant achevé de les dissiper, il en étoit resté apparemment quelques copies ; que le Mémoire en étoit une , & que l'ayant trouvé lui même entre les papiers de son Pere , qui étoit mort aussi depuis quelques mois , il ignoroit de quelle manière elle y étoit venue ; qu'il se souvenoit seulement de l'avoir entendu parler des desseins du Comte , qui étoit de ses meilleurs amis , & des efforts qu'il avoit toujours fait pour le guérir de ses vaines imaginations ; enfin , pour donner encore plus de vraisemblance à son discours , Rincer assura le Viceroi que mes freres ne s'étoient déterminés à quitter l'Irlande que par la crainte d'être accusés tôt ou tard ; & peut-être avec justice , d'avoir participé aux projets de leur Pere.

A la vérité ce tissu de calomnies n'étoit soutenu d'aucune preuve , mais comme il n'y en avoit pas non plus à produire contre l'Accusé , le Viceroi fut obligé de suspendre les procédures en attendant de nouvelles lumières , & Rincer fut retenu dans sa prison. Le bruit de cette avanta-

tairé s'étant répandu à Dublin dès le même jour, je reçus tout à la fois plusieurs Lettres, qui m'apprennent l'injure qu'on venoit de faire à mon Pere, & qui m'avertissoient même du péril où j'étois d'être arrêté. C'étoit en effet à quoi je devois naturellement m'attendre. Mais moins touché de cette crainte que de l'honneur de mon sang, je n'examinai point si j'avois des risques à courir, & je me crus appelé à Dublin par toutes sortes de raisons. Je fis tant de diligence qu'ayant prévenu les ordres du Viceroy, je me présentai à lui lorsqu'on s'y attendoit le moins. La force avec laquelle je défendis l'innocence de mon Pere, & l'offre que je fis volontairement de ma tête s'il paroïssoit par le moindre témoignage, qu'il eût jamais manqué de respect pour le Gouvernement ou pour les Constitutions du País, balancèrent au moins les dépositions de Fincher. Je demandai ensuite, avec la même fermeté, d'être confronté sur le champ à notre accusateur. On ne me refusa point ce qu'on auroit exigé de moi, si je ne l'eusse pas demandé comme une faveur. Le Viceroy fut témoin de cette scène. Fincher étoit de mon âge, & nous nous connoissions depuis l'enfance. Ma présence le déconcerta. Il me dit d'un air embarrassé, qu'il étoit surpris de me voir engagé dans son affaire, lorsque je n'étois accusé de rien, du moins par ses

dépositions, & que pour ce qui regardoit mon Pere, c'étoit avec un mortel regret qu'il s'étoit trouvé contraint pour sa propre justification de révéler tout ce qu'il avoit appris du sien. Je le priai de m'apprendre ce qu'il prétendoit savoir avec tant de certitude. Il le fit dans les termes que j'ai rapportez, & qui étoient les mêmes que ceux qu'on m'avoit marquez d'après ses premières dépositions, ce qui me fit juger que le personnage qu'il josoit étoit mérité. Je conçus qu'il me seroit difficile de confondre l'imposture; & quoiqu'une accusation vague & sans preuves ne fût pas suffisante pour noircir absolument la mémoire de mon Pere, je m'affligeai d'autant plus de la voir en proie aux soupçons, que Fincer étant protestant, je prévoyois que toutes choses égales, la Cour & le Public lui seroient plus favorables qu'à ma famille. Cette crainte fut vérifiée sur le champ par la conduite du Viceroi. Il prit mon chagrin pour une marque d'embarras, & voyant que Fincer ne me donnoit pas le moindre avantage sur lui par ses réponses, il me déclara que sans être traité de coupable, je serois retenu par précaution sous la garde d'un Messager d'Etat.

Cependant, loin de regarder ma captivité comme une nouvelle disgrâce, je crus qu'elle deviendrait utile à l'honneur de mon Pere par le droit qu'elle me don-



seroit de presser plus vivement son accusateur , & d'obtenir des Juges une explication qui levât tous les doutes du Public ; car c'est ce que je croyois avoir de plus fâcheux à redouter. Je marquai à mes amis de recueillir dans le voisinage des Terres qui nous avoient appartenu , tous les témoignages qui pouvoient faire connoître l'humeur tranquille de mon Père ; & l'horreur qu'il avoit eu pendant toute sa vie pour les factions & le trouble. Cette recherche demandoit un tems considérable. De son côté , le Viceroy , qui ne vouloit rien précipiter , fit traîner ses informations en longueur , dans l'espérance de quelque rayon de lumière qui ferois sortir tôt ou tard la vérité des ténèbres ; de sorte qu'il se passa trois mois entiers , sans aucun changement dans le sort de Fincer ni dans le mien. Enfin , le zèle de mes amis me procura des mémoires si favorables , que je croyois mon Père justifié & mes peines finies , lorsque par la négligence ou par la corruption des Gardes , Fincer trouva le moyen de se sauver de sa Prison , & de sortir heureusement d'Irlande. Son évasion se fit si secrètement qu'on ne put découvrir la moindre trace de sa fuite , & ce fut par d'autres aventures que j'appris long-tems après de lui-même qu'il s'étoit retiré en Danemark.

On s'imaginait que le Viceroy regardo

deroit cet éloignement volontaire comme une conviction ; & j'étois persuadé que par rapport à mon Pere , une circonstance si forte , jointe aux témoignages que j'avois fait recueillir en sa faveur , ne permettrois pas aux Commissaires de me refuser une déclaration publique de son innocence. Cependant on répondit à mes sollicitations que l'obscurité & l'incertitude n'étant pas diminués par la fuite de l'Accusé , on ne pouvoit s'expliquer sans témérité & sans injustice ; que l'amour de la Liberté l'avoit pu porter à fuir , plutôt que la crainte du châtiment ; que les Loix du País demandoient des preuves formelles , & qu'il falloit les attendre du tems. On n'inquiéta pas même sa fille unique , qu'on laissa jouir paisiblement de son bien. Pour moi l'on se contenta de me demander *Cautions* , suivant l'usage , & l'on me rendit enfin la liberté. Le Public jugea diversement de cette conduite. Les uns s'imaginèrent que le Viceroi rebuté de l'inutilité de ses recherches , & perdant toute espérance depuis l'évasion de Fiacre , avoit pris le parti de renoncer à de nouvelles poursuites ; & que s'il refusoit de justifier la mémoire de mon Pere , c'étoit pour humilier les Catholiques , en laissant tomber les soupçons sur eux dans l'esprit de ceux qui croiroient la conspiration réelle. D'autres jugèrent avec plus de vraisemblance que

que cette apparence de modération n'étoit qu'un voile , & qu'on avoit dessein d'endormir les Conjurés par une fausse paix , pour éclairer sourdement leurs actions , & les surprendre dans quelque fausse démarche.

Ces conjectures m'occupèrent beaucoup moins que le regret d'avoir tiré si peu de fruit de mon voyage. Je repris tristement le chemin de Killerine , pour y chercher dans l'exercice de mon emploi la seule douceur qui me restoit après tant de disgrâces. Ma soumission aux ordres du Ciel m'empêchoit bien de l'accuser de dureté ; mais je me plaignois d'en avoir reçu un cœur trop sensible , ou de n'en pas recevoir des consolations proportionnées à cette foiblesse. Tout le plaisir que j'trouvois dans la pratique de mes devoirs , ne se faisoit goûter que de ma raison ; & les chagrins que j'avois essuiez depuis plus d'un an , altéroient jusqu'à mon sang & mes forces. J'en avois perdu le sommeil & l'appétit. Ainsi le dédommagement étoit d'un autre ordre que les peines , & n'avoit pas la même force pour se faire sentir. Cependant l'espérance Chrétienne fortifioit mon ame à mesure que ma santé s'affoiblissoit. Mon âge passoit déjà cinquante ans. Est-ce là peine , disois-je , pour un reste de vie si court , de souhaiter du bonheur & du repos. D'ailleurs les liens du sang doi-

vent

vent être rompus par la mort. Supposons qu'ils le soient déjà. Car pourquoi distinguer ce qui n'est séparé que par un instant ? Et je n'ai pas même cette supposition à faire : mon Pere est au tombeau, & mes freres m'ont forcé de les abandonner ; qui empêche que je ne me regarde comme un homme déjà mort , puisqu'étant dégagé de tous les devoirs de la nature, il n'est que trop vrai que je ne tiens plus à rien sur la terre.

Peut-être qu'avec le secours de ces réflexions, j'aurois acquis tôt ou tard l'insensibilité qui étoit nécessaire à mon repos. Je faisois tant d'efforts pour y arriver, que j'avois même différé jusqu'alors de donner de mes nouvelles à mes freres ; & c'étoit une violence que je m'étois fait uniquement dans cette vue. Il est vrai que je n'avois pas reçu non plus de leurs lettres, & que ne me défilant pas de l'obstacle qui les arrêtoit, je prenois leur silence pour une confirmation de leur mépris : mais le ressentiment ne m'auroit pas porté à le garder moi-même si long-tems, si je ne m'étois cru justifié par une raison plus légitime. Je souhaitois donc de parvenir, sinon à les oublier, du moins à supporter leur ingratitude sans douleur, & à demander leur bonheur au Ciel sans altérer le mien.

Un Dimanche au soir que je rentrois chez moi plein de ces idées, mon Valet, que

que j'avois pris en passant par Saint - Germain , & qui étant originaire d'Irlande m'avoit suivi volontiers jusqu'à Killerine où il continuoit de demeurer à mon service , me dit que j'étois attendu impatiemment depuis le commencement de la nuit par un jeune homme qu'il ne connoissoit point , & qui n'avoit pas jugé à propos de lui apprendre son nom. Il ajouta que s'étant fait introduire dans une salle , il lui avoit recommandé instamment de n'y laisser entrer personne jusqu'à mon retour ; & si je n'arrivois pas seul , de me dire secrètement qu'il souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je me hâtai de l'aller joindre , en cherchant dans moi-même de qui pouvoit être une visite si mystérieuse , mais fort éloigné de m'imaginer la vérité. J'ouvre la porte de la salle , & je me trouve au même moment entre les bras de Patrice.

On se figure sans peine que malgré toutes mes résolutions , mon premier mouvement fut un transport de tendresse & de joie. Cependant saisi tout-d'un-coup d'une vive inquiétude , qui venoit autant du silence avec lequel ce cher frere m'embrassoit , que de son arrivée imprévue & du discours de mon Valet , je me dégageai de ses bras pour le regarder d'un oeil fixe , sans avoir moi-même la force d'ouvrir la bouche. Je lui trouvai les yeux mouillés de larmes & le visage ex-

trémement pâle & abattu. Mon trouble ne faisant qu'augmenter , je le pris par la main , & le conduisant vers un fauteuil : Dieu ! lui dis-je , que m'annoncent ces larmes & ce silence ? Et cette arrivée même , dont je n'ai pas reçu le moindre avis , cette pâleur , cet embarras.... Patrice , ajoutai-je , je tremble de ce que je vais entendre , & je vous prie néanmoins de ne pas tarder à me satisfaire. Il me répondit d'une voix basse qu'il avoit des choses extrêmement fâcheuses à m'apprendre ; que me voyant obstiné à ne pas faire de réponse à ses Lettres , il avoit pris le parti de venir lui-même en Irlande pour réveiller ma tendresse en faveur du malheureux Georges , de la triste Rose , & de lui-même , que le repentiment devoit avoir des bornes dans un cœur aussi bon & aussi religieux que le mien ; qu'en se reconnoissant coupables dans leurs Lettres d'avoir manqué à la confiance & à la soumission qu'ils me devoient , ils avoient espéré que je ne m'endurciserois pas jusqu'à leur refuser toute sorte de réponse & de secours ; que ce que je ne voulois pas faire pour eux , je le devois à l'honneur de notre nom & au souvenir de notre Père ; enfin que si sa présence n'avoit pas plus de force que ses Lettres pour m'interresser au malheur de Georges , à la situation de Rose , & à ses propres peines , il n'y avoit rien

rien dont son desespoir ne le rendit capable, plutôt que de retourner en France, pour y être le témoin continuel de l'infortune de son frère & de sa sœur, & pour y mener lui-même une vie fort misérable. Dans la consternation où me jeta un début si obscur & si funeste, il eut le tems d'ajouter avant que je fusse en état de l'interrompre, qu'il avoit appris de la fille de Fincer le péril où il se trouvoit exposé en Irlande, & que je devois bien juger que c'étoit par cette raison qu'il étoit arrivé de nuit à Killerine; mais que la vie ne lui étoit pas assez chère pour s'allarmer de ce qui le menaçoit, & que sans être arrêté par ses propres dangers, c'étoit de mes résolutions qu'il alloit faire dépendre toutes les siennes.

J'eus besoin de me soulager par plusieurs soupirs pour trouver la force de lui répondre, que tout ce que je venois d'entendre étoit tout-à-fait nouveau pour moi; que depuis mon départ de France je n'avois pas reçu une seule de ses Lettres, ni les moindres lumières sur sa situation, & celle de son frère & de sa sœur; que je ne comprenois rien à ce qu'il appeloit leurs malheurs & ses peines, non plus qu'à ce qui regardoit la fille de Fincer; enfin que je le conjurois de s'expliquer promptement: & pour commencer par guérir la défiance qu'il paroïssoit avoir de mes sentimens, je l'embrassai de

de nouveau avec la plus vive tendresse , en l'assurant que non-seulement je n'avois jamais cessé d'aimer mes chers freres & ma sœur , mais que j'étois aussi disposé que jamais à tout entreprendre pour leur service.

Ce témoignage d'affection parût relever un peu les espérances. Il me fit le récit suivant , que le tems n'a pû effacer de ma mémoire : ce qui n'a pas empêché que je ne l'aye prié de le mettre par écrit dans des tems plus tranquilles ; de sorte que je ne ferai que transcrire ici ses propres termes.

Je me rapelle amèrement , me dit-il avec un profond soupir , le tems où j'ai cessé de suivre vos conseils , parce que c'est de là que je dois compter toutes les peines de ma sœur & les miennes. Vous ne vous attendez pas que je vous fasse remonter plus haut que notre séjour aux Saisons : cependant je ne puis vous faire entendre toutes les raisons pour lesquelles votre secours nous est nécessaire , sans vous confesser que j'avois commencé à vous déguiser une partie de ma conduite avant notre départ de Paris. Il est vrai que je n'avois point alors de complice & que tout se passoit encore dans mon cœur. Vous vous souvenez de ce silence , & de ces apparences de mélancolie dont vous me faisiez souvent des reproches. Vous étiez bien éloigné d'en pénétrer la vérité.



véritable cause. Peut-être en accusez-vous mon inquiétude naturelle, & ce dégoût de tout ce que je possédois, dont je vous avois fait la confidence à Killerine. Mais figurez vous au contraire que mon caractère étoit changé tout-d'un-coup, & que tous les mouvemens de mon cœur s'étoient fixez. J'avois conçu une funeste passion qui les réunissoit tous dans son objet. Hélas! que vous dirai-je? j'avois vu la plus charmante personne du monde dans une rue voisine de la nôtre, & je m'étois senti plus enflammé qu'on ne le fut jamais.

La douceur que je trouvai dans ces nouveaux sentimens, me fit renoncer à toutes les occupations qui ne s'y raportoient pas. Je cherchois pendant les jours entiers l'occasion de revoir ce que j'aimois. J'étois sans cesse dans la même rue, autour de la même maison, où je l'avois vûe la première fois. Je croyois avoir passé le jour heureusement lorsqu'elle avoit paru à sa fenêtre. Vous n'avez pas oublié l'air distrait que j'aportoais le soir au Logis, & combien je paroissais occupé de mes rêveries. Ma passion se fortifiant tous les jours, je n'aurois jamais obtenu de moi-même de vous suivre à la campagne, si notre Maison eût été assez éloignée de Paris pour m'ôter l'espérance d'y retourner plusieurs fois chaque semaine. Je fis même violence à mon penchant, lorsque

lorsque vous me fîtes la proposition d'élever Rose à mon frere ; & si l'attachement que j'avois pour vous n'eût combattu fortement en votre faveur , j'aurois peut-être ajouté à vos chagrins celui de me voir fuir à mon tour. Je vous servis néanmoins fidèlement , je m'applaudis ensuite d'avoir eu cette déférence pour vous , lorsque j'eus trouvé qu'il m'étoit facile , comme je l'avois prévu , de retourner presque tous les jours à la Ville. Pour vous dérober d'abord la connoissance de mes démarches , je m'échapois dans le tems que je vous croyois le plus attaché à l'étude , ou bien je feignois de sortir pour me promener dans les campagnes voisines. Je n'étois quelquefois qu'un instant à Paris , lorsque la fortune me favorisoit assez pour ne me pas faire attendre plus long-tems le bonheur que j'allois chercher. C'étoit encore le seul plaisir de voir ce que j'aimois déjà avec la plus parfaite ardeur. Je ne croyois pas même que des soins si peu déclarés eussent été remarquez. Ayant eu néanmoins la curiosité de m'informer dans le voisinage du nom & de la condition de ma maîtresse , j'avois appris qu'elle étoit fille de Mr de L.... qui avoit été long-tems employé à diverses négociations dans les Cours d'Allemagne , & qu'elle étoit née dans les voyages de son pere.

Pendant ce tems là , Georges que vous  
me

me recommandiez de voir souvent , & d'exhorter à bien vivre avec nous , renouveloit au contraire tous ses efforts pour me faire préférer le séjour de Paris à celui des Saisons , & pour me porter à inspirer les mêmes sentimens à Rose. J'écoutois peu ses discours. Il me faisoit des propositions , dont je n'examinois pas même les avantages , persuadé qu'il y entroit autant de ressentiment contre vous que de zèle pour mes intérêts. Vous me chargeâtes ensuite de faire le voyage de S. Germain , & je le fis en effet plusieurs fois ; mais je vous confesserai qu'au lieu d'y employer deux jours , comme mon absence vous le persuadoit , je revenois le soir du même jour à Paris , où ma passion qui ne me laissoit plus de repos , me faisoit trouver une douceur extrême à me promener une partie de la nuit sous les fenêtres de Mademoiselle de L.... J'y formois vingt projets , qui demeureroient le lendemain sans exécution. Ils tendoient tous à lui déclarer ma tendresse ; mais si je les goûtois assez le soir pour me former les plus douces espérances pendant toute la nuit , cent difficultés qui se présentent à l'esprit d'un étranger , m'obligeoient le matin de les abandonner. J'eus plusieurs fois la pensée d'ouvrir mon cœur à Georges. Il avoit déjà ses habitudes à Paris. Il pouvoit me faire trouver des voies qui eussent mieux

satisfait

satisfaisait mon impatience. Mais je ne vou-  
lois pas lui donner cet avantage sur moi,  
& par une bizarrerie fort étrange, j'étois  
comme jaloux de mon secret.

Je n'ai fait ce détail que pour vous con-  
duire à une aventure des plus extraordi-  
naires, qui décida de mon sort, & qui  
mit Georges en possession de l'empire qu'il  
a depuis exercé sur moi. J'étois allé un  
jour à Saint Germain, d'où l'amour me  
ramena de fort bonne heure à Paris. Je  
ne manquai pas de me procurer avant  
l'obscurité la seule satisfaction à laquelle  
je raportoïis tous mes soins, & j'en jouïss  
ce jour-là plus heureusement que jamais,  
parce que Mademoiselle de L.... se fit  
voir fort long-tems à sa fenêtre. Je n'avois  
point encore si bien distingué tous ses  
charmes. J'achevai de me perdre dans  
cette dangereuse considération. C'étoit  
une de ces physionomies dont la douceur  
fait le fond; quoique l'éclat du teint &  
la finesse des yeux décèle du feu & de  
l'enjouement; une taille, un port au gré  
de mes desirs. Toute sa figure & tous  
ses mouvemens me paroïssent assortis  
à mon cœur. Elle n'étoit pas plus âgée  
que ma sœur, mais avec toutes les gra-  
ces de la plus tendre jeunesse, elle avoit  
un air de maturité, qui me faisoit juger  
avantageusement de son esprit & de sa  
raison. Je ne sçai si ce portrait suffit pour  
justifier tout ce que je sentoïis pour elle;  
mais

mais figurez-vous qu'il n'approche point de ce que je lui ai connu de graces & de perfections lorsque je suis parvenu à la voir de près & à l'entretenir.

Il étoit impossible que promenant ses regards dans la rue, elle ne s'aperçut pas que les miens étoient tendrement fixés sur elle. Je me tenois à la porte d'un Café qui étoit assez voisin de sa maison. J'y demeurai long tems encore après qu'elle se fut retirée; & quoique je n'eusse plus d'espérance de la revoir lorsque le jour fut fini, à peine pris-je le tems d'aller souper pour revenir au même lieu où j'avois passé de si agréables momens. J'y étois encore à onze heures. Mon imagination m'avoit rendu le service que je ne pouvois plus recevoir des yeux. Cependant je pensois enfin à me retirer, lorsque je crus apercevoir à la lueur des lanternes plusieurs personnes qui se rendoient l'un après l'autre à la porte de Mr de L.... & qui s'introduisoient sans bruit dans la maison. La curiosité m'en fit approcher. Je remarquai que la porte étoit entr'ouverte, & qu'il y entroit à chaque moment quelque nouveau venu, qui la repoussoit doucement sans la fermer tout-à-fait. J'en avois déjà compté dix-neuf ou vingt. Ils étoient tous en habit noir; mais la Cour de France étoit alors en deuil, & j'étois vêtu moi-même de cette couleur. Leur air d'ailleurs & la propreté de leur

Tome I. G ajuste-

ajustement , ne me permettoient pas de soupçonner leur caractère & leurs intentions. Enfin , voyant que cette procession ne finissoit pas , il me vint à l'esprit de suivre le premier qui succéderoit , & de m'introduire avec lui dans la maison. Si c'étoit de la connoissance & de l'aveu du Maître que cette multitude de gens entroient chez lui , j'espérois me sauver dans la foule , & non-seulement satisfaire ma curiosité , mais me procurer peut-être l'occasion de voir Mademoiselle de L... , & le bonheur de lui parler un moment. Si tant d'inconnus étoient conduits par quelque mauvais dessein , je devois remercier le Ciel qui permettoit que je pusse être utile à une personne si chère , & la garantir du danger qui menaçoit peut-être sa fortune ou sa vie.

Je ne balançai point après cette réflexion , & me laissant précéder seulement de cinq ou six pas , j'entrai dans la Cour avec le premier que je vis arriver. Il n'y avoit pas un seul flambeau qui servit à éclairer. Mon guide la traversa , & je le suivis à l'entendre plutôt qu'à le voir. Il entra dans un vestibule , d'où il s'engagea dans une galerie étroite qui aboutissoit à un escalier. Deux lanternes qui étoient suspendues au bas des degrez , car l'escalier n'étoit que pour descendre , & paroissoit être celui d'une cave , jettoient assez de lumière pour faire discerner les objets  
autour

entour de nous. L'Inconnu tourna le visage avant que de descendre , & ne reconnoissant pas le mien , il se contenta de me saluer civilement. Je continuois de le suivre , quoique la situation du lieu commençât à m'inspirer quelque défiance. J'arrive au bas de l'escalier , où je fus surpris de me trouver tout-d'un-coup aussi éclairé qu'en plein jour. C'étoit effectivement une cave , qui se divisoit en trois allées souterraines , dont les murs étoient couverts d'un très grand nombre de bougies ; mais suivant toujours mon guide , j'enfilai celle du milieu , qui conduisoit à une salle vaste & bien voutée , où je me vis environné de plus de cinquante personnes. La plupart étoient assis , & s'entretenoient à voix basse , avec beaucoup de décence & de modestie. On me salua à mon arrivée. Quoique mon embarras fût extrême , j'étois trop engagé pour ne pas souhaiter d'être témoin de la fin de cette scène ; & l'air de civilité & d'honneur que je voyois régner dans l'assemblée devant me défendre de toutes sortes de craintes , je ne balançai pas à prendre place sur la première chaise qui se trouva proche de moi. On me regardoit de plusieurs côtés , & je m'apercevois bien que ma présence causoit de l'étonnement ; mais j'affectai de garder une contenance libre ; résolu d'attendre du moins qu'on me témoignât ce qu'on pensoit de ma hardiesse.

G 2

J



Je fus bien tôt délivré de cette contrainte , par l'arrivée de plusieurs Dames qu'un Domestique vint annoncer. On se leva pour les recevoir , ce qui mit un desordre favorable pour moi dans l'assemblée. Chacun commençant à se mêler & à se croiser dans la foule , je ne doutai pas qu'on ne me perdît bien-tôt de vuë , & j'attendois avec une vive impatience la vuë des Dames , parmi lesquelles j'espérois de voir paroître Mademoiselle de L.... Elle entra effectivement la première. Je vous décrirois foiblement tous ses charmes , & l'agitation de mon cœur. Je n'étois qu'à dix pas d'elle. Si j'avois suivi mon transport je me serois jetté à ses pieds. Elle s'assit avec les Dames qui l'accompagnoient. Tous les hommes demeurèrent debout. On garda le silence pendant plus d'un quart-d'heure , que j'employai à m'enivrer d'amour. Ce n'est pas que je ne fîsse aussi quelques réflexions sur un spectacle aussi étrange que celui que j'avois devant les yeux ; car je n'avois encore rien remarqué qui pût me faire juger à quoi il pouvoit aboutir , mais soit agréable ou tragique , j'étois sûr qu'avec la satisfaction dont je jouïssois , il ne pouvoit avoir que de la douceur pour moi.

Cependant la suite auroit pû m'effrayer si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre qu'ils déposèrent au milieu de la salle. On l'ouvrit ,  
pour



pour en tirer un paquet informe, que je reconnus aussi tôt pour un cadavre, couvert de la dernière parure des morts. Le silence continuoit de régner dans l'assemblée. Je vis paroître au même moment un cercueil de couleur noire, dans lequel le cadavre fut enfermé. On le mit sans cérémonie au fond d'une fosse qui étoit préparée dans un coin de la salle même, & que je n'avois point encore aperçue. Elle fut si remplie de terre sur le champ, avec tant de propreté & de soin, qu'on auroit eu peine à reconnoître la place. Une exécution de cette nature devoit me faire naître d'horribles idées. Mais ne pouvant penser mal d'une assemblée qui me paroissoit composée d'honnêtes gens, & où plusieurs femmes bien nées avoient assisté volontairement, je conçus une partie de la vérité, & le reste ne tarda guères à m'être éclairci. Tous les assistants se rangèrent pour faire place au milieu d'eux à une personne que j'avois déjà distingué à quelques marques d'autorité. Ils paroissoient se disposer à l'entendre, & lui par conséquent à faire quelque discours sur le sujet qui les assembloit, lorsqu'un mot ou deux que quelqu'un lui dit à l'oreille, fit changer entièrement les dispositions. On ne fit plus que se communiquer tout bas le même secret, avec des précautions extrêmes pour m'empêcher de l'entendre, & la

compagnie s'étant divisée en pelotons pour s'entretenir ainsi à l'écart, je demeurai seul au milieu de la salle, exposé à tous les regards. Mademoiselle L.... m'aperçut & se remit mes traits. J'étois mieux que je ne le pensois dans sa mémoire. Elle fut touchée de mon embarras par un motif plus favorable que je n'aurois osé me l'imaginer, & prenant la parole avec l'autorité que l'absence de son pere lui donnoit dans sa maison, elle déclara que si le trouble venoit de ma présence, on pouvoit être tranquille sur sa parole, parce que son pere me connoissoit, & qu'elle répondoit de moi. Cette bonté, dont l'amour beaucoup plus que la crainte me fit sentir tout le prix, pénétra mon cœur de tendresse & de reconnoissance. J'allai vers elle aussi-tôt d'un air ouvert. Un clin d'œil acheva de me faire comprendre la manière dont je devois me conduire; & soutenant assez bien ce rôle, je fis naître la tranquillité & la confiance dans l'assemblée. Le discours fut prononcé: C'étoit une exhortation Chrétienne à profiter de la mort d'autrui pour bien vivre.

Comme je ne m'étois pas écarté de Mademoiselle de L...., elle trouva le moyen de me dire secrettement qu'il falloit qu'elle m'entretint avant mon départ, & que je pouvois attendre dans les appartemens que toute la compagnie fût quittée.

quittée. Je ne me fis pas répéter un ordre si favorable. A peine eût-on commencé à se retirer, que prenant le chemin par lequel j'étois venu, je priai le premier domestique que je rencontrai, de m'introduire dans quelque lieu qui ne fût point exposé aux yeux des passans. Il ne fit pas difficulté de m'ouvrir une salle, lorsque je l'eus assuré que c'étoit pour y attendre les ordres de sa Maîtresse. J'y éprouvai pendant un quart d'heure toutes les impatiences de l'amour. Sans oser former de conjectures sur le motif qui me faisoit souhaiter de l'entretenir, je me mis dans toutes les situations qui m'étoient représentées par l'espérance ou par la crainte, & je cherchois des termes qui fussent capables de répondre à mes sentimens. Mais le trouble que je sentis en la voyant, rendit toute mon étude inutile. Elle entra dans le lieu où j'étois, avec une femme âgée que je pris pour sa gouvernante. Eh bien, me dit-elle en entrant, vous conviendrez que vous m'avez quelque obligation ; mais je veux sçavoir ce qui vous amenoit ici, & comment vous avez fait pour vous y introduire sans être connu de personne. Je lui racontai naturellement ce que le hasard m'avoit fait remarquer à sa porte ; & qu'ayant douté s'il n'y avoit point quelque chose à craindre pour elle, l'envie de lui rendre service, aux dépens de ma

vie même s'il eût été nécessaire, m'avoit fait prendre le parti de suivre tant de personnes que je voyois entrer dans sa maison. Je vous ai obligation, reprit-elle; mais ce n'est pas assez. Etes-vous Catholique? Je lui répondis que je l'étois. Il faut donc, interrompit-elle, que vous soyiez assez honnête homme pour ne pas faire un mauvais usage de ce que vous avez vu, & que vous m'en donniez votre parole.

Vous sçavez ce que nous sommes? Je lui protestai que je n'avois rien compris à ce que j'avois vu, & que j'aurois eu un mortel regret de mon indiscretion si l'honneur qu'elle me procuroit de lui parler ne m'eût empêché de m'en repentir; mais que n'ayant rien vu néanmoins qui ne m'eût paru sage & louable, je n'aurois pas de violence à me faire pour garder le silence; outre que sa volonté étoit une loi que je faisois vœu de respecter toute ma vie. Non, me dit-elle, je conçois bien que vous pourriez vous former d'étranges idées du spectacle que vous avez vu, si je ne vous aprenois que nous sommes Protestans de la Confession de Luther, & que l'exercice public de notre Religion n'étant pas libre ici, nous enterrons secrètement nos morts; voilà tout le mystère. Mon Pere qui est fort zélé pour sa créance, a fait creuser exprès le caveau d'où vous sortez. Elle ajouta qu'il avoit été fort heureux pour moi qu'il  
fut

fût absent, parce qu'étant d'une humeur violente, il auroit pu se trouver fort offensé de ma hardiesse; mais que cette raison devoit me faire avoir encore plus d'égard à la prière qu'elle me faisoit de ne les point trahir, parce qu'elle se trouveroit la première exposée à son ressentiment, & que si je lui permettois pour son propre intérêt de me donner un conseil, je ne pouvois mieux faire que de chercher à son retour l'occasion de lier promptement connoissance avec lui, pour prévenir les mauvaises interprétations qu'il pourroit donner à ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

S'il m'étoit échappé dans mes réponses quelques expressions passionnées que Mademoiselle de L. .... avoit feint de ne pas entendre, j'avouë que la foible opinion que j'ai toujours eue de moi même, ne me permit pas non plus d'entrer tout-d'un-coup dans le sens de son conseil. Je n'y vis que le rapport qu'il avoit au sujet de notre entretien, & je m'engageai aussitôt à exécuter toutes ses volontez. Cependant j'étois au désespoir que la présence de la gouvernante m'empêchât de lui expliquer mes tendres sentimens, surtout lorsqu'elle m'avertit qu'il étoit assez tard pour songer à se retirer. Quand retrouver, disois-je, une si heureuse occasion? je mourrai de regret de l'avoir manquée. Cette réflexion me fit passer témérairement sur toutes mes craintes,

que je suivis la première pensée que l'amour m'inspira. Il est juste, Mademoiselle, repris-je d'un air naturel, après le bon office que vous m'avez rendu, que je vous apprenne qui je suis, & mon devoir m'y oblige; mais j'ai quelques raisons, ajoutai-je en m'approchant d'elle, qui ne me permettent de m'ouvrir ici qu'à vous. Je continuai alors de lui dire, d'un ton que l'autre ne pût entendre, que j'étois le plus fortuné de tous les hommes si je parvenois à lui faire connoître & à lui faire approuver ce qui se passoit depuis deux mois dans mon cœur; mais que j'en allois être le plus malheureux, si elle ne me permettoit d'emporter cette espérance. Sa rougeur, & la crainte d'être entendu, me firent reculer aussitôt; mais j'ajoutai en me retirant: voilà, Mademoiselle, qui je suis. Vous voyez s'il étoit important pour moi de ne pas m'expliquer avec moins de mesures; c'est à votre honte que je recommande un si précieux secret. Elle se remit promptement de son embarras, & m'avertissant de nouveau qu'il étoit tems de la quitter, elle me dit avec douceur que mon secret ne couroit aucun risque, mais que m'ayant conseillé de lier la connoissance avec son Père, il auroit peut-être été mieux que je l'eusse réservé pour lui. Jugez avec quels sentimens de joye je reçus cette réponse. **Si fallut les modérer un moment.**

ce fut pour m'y livrer avec transport aussitôt que je fus sorti. En effet, quel excès de bonheur ! Un Etranger, sans liaison & sans appui, se trouver favorisé tout d'un-coup dans ses plus chers desirs ; aimer la plus charmante personne de Paris ; voir sa fortune au comble par l'espérance de plaire ; n'y découvrir que des sujets d'admiration & d'amour ; car je ne vous ai pas décrit la moitié de ses charmes, je ne vous ai dit que ce qui m'avoit frappé dans l'éloignement ; mais figurez-vous. . . .

J'interrompis Patrice au milieu de cette effusion de cœur. Je conçois, lui dis je, que la connoissance de votre amour peut être nécessaire à l'éclaircissement de vos affaires ; mais vous devriez vous épargner ces détails passionnés, qui ne m'apprennent rien que je ne puisse supposer, & que ma profession ne me permet pas d'entendre sans quelque embarras. Comptez que je n'ai pas besoin d'autres motifs que mon affection, pour m'intéresser à vos plaisirs & à vos peines. Ce discours l'affligea. Il me conjura en m'embrassant, de ne le pas priver de la seule consolation qui lui restoit. Je vous ouvre mon cœur, me dit-il ; vous devez tout entendre. Si vous voulez connoître mes maux, pourquoi n'en connoîtriez-vous pas la source ? Hélas ! il ne me reste rien de tout le bonheur & de tous les biens que

G G je

je vous vante. Apprenez du moins toutes les raisons que j'ai de les regretter.

Il continua son récit. Figurez-vous donc mille charmes que je n'acheve pas de décrire, mais dont vous jugerez beaucoup mieux par l'impression qu'ils ont faite sur mon cœur. J'avois trop de joye pour la contenir toute entière. Dès le lendemain je sentis qu'un amant ne peut se passer du secours d'un ami, soit pour applaudir à son bonheur, soit pour l'aider à tous momens de ses conseils. J'en éprouvois déjà la nécessité, par l'incertitude où j'étois sur la nouvelle conduite que je devois tenir dans mon amour. Falloit-il voir Mademoiselle de L..... chez elle, ou différer jusqu'au retour de son Pere? Lui écrire dans cet intervalle, ou continuer de me présenter devant sa Maison avec le même respect & le même silence. Il ne faut point d'art ni d'étude pour sçavoir aimer; mais je ne sentois déjà que trop qu'on en a besoin continuellement pour régler une passion violente, quand on veut se contenir dans les bornes de la bienséance & de l'honneur. Cette pensée m'auroit peut-être porté à ne pas prendre d'autre confident que vous, si je n'eusse redouté la sévérité de vos principes. Il ne me restoit à choisir qu'entre Mr des Pesses & mon frere. J'eus quelque défiance de la fidélité du premier, à cause de l'attachement extraordinaire qu'il marquoit pour vous; & je



je considérai d'ailleurs que pour lier la connoissance avec Mr de L... & pour d'autres événemens qui pourroient naître, je tirerois toujours plus d'avantage & d'honneur de l'entremise de mon frere.

Je me hâtai donc de le voir. Il reçut ma confiance avec les marques d'une vive satisfaction. Je suis ravi, me dit-il, que vous commenciez à songer à vous. Ne doutez pas que je ne vous aide de tout mon pouvoir. Si Mademoiselle de L... est telle que vous le dites, & disposée, comme vous vous en flâtez; je ne considère pas seulement votre entreprise comme une épreuve de cœur, qui servira à vous rendre plus galant homme, mais comme un acheminement même à quelque chose de solide. Est-elle riche, ajouta-t'il ? Je ne pouvois satisfaire à cette question; mais l'air de propreté & d'abondance que j'avois vu régner dans sa maison, m'avoit fait bien juger de sa fortune. Il suffit, me dit Georges. L'ambition d'un Cadet d'Irlande doit avoir des bornes. Il seroit à souhaiter seulement qu'elle fût de la même Religion que nous. Mais comme elle peut changer, l'essentiel est qu'elle soit assez aimable pour satisfaire votre cœur, & assez riche pour vous former un établissement. Il me promit là-dessus, qu'avant la fin du jour, il seroit en état de m'aider de sa personne ou de ses conseils. Nous convînmes que pen-

dant

dant qu'il alloit s'employer pour moi, je retournerois aux Saisons ; & que dans la crainte de vous trouver opposé à nos projets, je prendrois d'avance toutes sortes de précautions pour vous les cacher. J'ai-lai vous rendre compte effectivement de mon voyage de Saint-Germain, & vers le soir, je retournai à Paris, sous un autre prétexte.

Georges étoit déjà fort avancé. Vous allez distinguer, me dit-il, en me voyant paroître, qui vous est le plus affectionné du Doyen ou de moi. Je vous répons du succès de votre amour, & de l'établissement de votre fortune. En effet, comme vous le connoissez hardi & entreprenant, il avoit plus fait dans une après-midi, que je n'aurois attendu de mes propres soins dans l'espace de plusieurs semaines. Il me conta, que sous le prétexte d'acheter quelques bijoux chez un Marchand, dont la maison touchoit à celle de Mr de L... il s'étoit informé adroitement de ses affaires & de ses habitudes ; & qu'ayant appris entre plusieurs circonstances, que la Gouvernante qu'il avoit mis auprès de sa fille depuis la mort de son Epouse, étoit une vieille Dame Irlandoise, il avoit conçu aussi-tôt un autre dessein, dont le succès m'alloit combler de joye. Il étoit allé demander cette Dame après avoir appris son nom. Il s'étoit fait connoître d'elle par le nôtre, pour lequel elle avoit mar-

qué

qu'é beaucoup de considération , & fai-  
 sant valoir ensuite l'inclination que des  
 personnes du même Pais doivent avoir à  
 s'obliger , il l'avoit priée avec confiance  
 de lui apprendre , pour quelques raisons  
 qu'il ne tarderoit point à lui expliquer , ce  
 que c'étoit que Mr de L.... & sa fille.  
 Elle lui avoit parlé fort honorablement  
 de l'un & de l'autre ; sur quoi Georges  
 lui avoit dit que ce témoignage le gué-  
 rissoit d'une mortelle inquiétude : qu'ayant  
 un frere plus jeune que lui , qui avoit  
 conçu une passion extrême pour Made-  
 moiselle de L.... & qui paroissoit ré-  
 solu de lui sacrifier toute autre proposi-  
 tion d'établissement , il avoit appréhendé  
 qu'il n'eût mal tourné ses vûes & ses espé-  
 rances : mais que loin de le condamner  
 après ce qu'il venoit d'entendre , il la-  
 prioit de le favoriser dans l'occasion , & de  
 lui rendre auprès de sa Maitresse tous les  
 bons offices qui dépendroient d'elle. Il  
 lui avoit offert ensuite un diamant de  
 quelque prix , qu'elle n'avoit pas fait dif-  
 ficulté d'accepter , & qui avoit contri-  
 bué peut-être autant que notre pais &  
 notre nom , à lui faire déclarer le secret  
 de Mademoiselle de L.... Elle avoit  
 assuré mon frere , que si j'étois , comme  
 elle n'en pouvoit douter , le même jeu-  
 ne homme qui avoit cherché si assidue-  
 ment depuis environ deux mois les regards  
 de Mademoiselle de L.... je devois  
 être

être fort content de mon sort , que ma figure & la constance de mes soins avoient fait sur elle une impression surprenante , & qui ne feroit sans doute qu'augmenter , lorsqu'elle apprendroit ma naissance. Georges ajouta qu'il l'avoit pressée de me procurer la satisfaction de voir ma Maîtresse , & qu'il l'avoit trouvée intraitable sur ce point. Je vous servirai , lui avoit-elle dit , mais je ne trahirai point la confiance de Mr de L.... Elle avoit eu même la discrétion de lui cacher l'aventure du jour précédent , dont le discours qu'il lui avoit tenu ne pouvoit faire soupçonner qu'il fût informé ; & elle lui avoit conseillé de prendre les voies d'honneur , en s'autorisant de la connoissance du Père , qui devoit être à Paris quelques jours après. Cependant elle n'avoit pû rejeter une autre proposition , qui étoit celle de lui accorder à lui-même la liberté de saluer Mademoiselle de L.... Elle avoit pris un moment pour la disposer à cette visite ; & les explications imprévues qu'elle lui portoit l'avoient fait consentir à la recevoir. Enfin , Georges s'étendant sur les qualités charmantes qu'il avoit reconnues dans Mademoiselle de L.... & sur les tendres aveux qu'il avoit tirés d'elle en ma faveur , acheva de m'enflammer à un degré inexprimable , & me rendit véritablement le plus passionné de tous les hommes.

Vous

Vous ai-je bien servi , me dit-il ensuite , & me croyez-vous votre ami ? A peine pouvois-je trouver des termes pour lui exprimer ma reconnoissance. Comptez , reprit-il , que je me charge de même de vous ménager la connoissance & l'amitié de Mr de L . . . , & je ne vois rien de toutes parts qui ne m'annonce une fin aussi heureuse que vous la souhaitez. Mais , continua-t'il après avoir rêvé quelques momens , êtes-vous si occupé de vos propres intérêts que vous abandonniez entièrement ceux de la pauvre Rose ? Où en est son mariage avec des Pesses ? Consentirez-vous à cette infâmie ? Les caprices du Doyen ruïneront-ils la fortune d'une si aimable fille ? Il faut absolument la délivrer de ses mains. Voyez si vous voulez contribuer à lui rendre ce service. Un discours si peu attendu me causa le dernier embarras. Je demeurai rêveur à mon tour ; mais il me pressa instamment de répondre.

Il est certain que je frémis d'abord à cette proposition , & que toutes mes réflexions tombant sur vous , je ne pus supporter la pensée de vous causer un aussi mortel chagrin que celui de vous enlever de nouveau ma sœur. Ce n'est pas pour vous faire valoir mes sentimens que je vous fais cette protestation. Ma seule vue est d'être sincère dans mon recit. Je ne prétens pas non plus rejeter sur Georges tout

tout ce que vous avez pu trouver d'odieux dans nos dernières résolutions. Vous devez le connoître comme moi. Il est droit & généreux ; & je lui dois cette justice , que si le ressentiment de l'injure qu'il croïoit avoir reçue de vous , l'a fait aller trop loin , il n'a pas laissé de conserver pour vous les sentimens d'un frere , & de penser même à vos intérêts. Mais enfin je suis le moins coupable , & je trouve de la douceur à vous le dire ; car le Ciel m'est témoin de l'attachement sincère que j'ai pour vous , & du tourment que m'ont causé toutes vos peines. Nous le ferons mourir de chagrin , ai-je dit cent fois à Georges , il nous aime avec la dernière tendresse , & notre ingratitude lui perce le cœur.

J'interrompis de nouveau Patrice , & pressé de mon affection , qui étoit renouvelée par ce témoignage de la sienne , ôui , cher Frere , lui dis-je en l'embrassant , je sçais que votre cœur est tel que vous le dites ; qu'il n'y a rien de bon & de vertueux qu'il ne soit disposé à goûter , & qu'il n'est point capable de renoncer volontairement au devoir. Je commence à comprendre ce qui vous a éloigné de moi. C'est une passion à laquelle vous avez laissé prendre trop d'empire. Vous vous êtes flâté d'y trouver votre repos. Le Ciel ne l'a pas permis , j'en suis sûr. Quelques momens d'une joie frivole & sujette à mille altérations , ne composent pas le

Le bonheur après lequel votre cœur soupire. Il est fait pour un autre amour, & pour une félicité plus parfaite. Tôt ou tard il en obtiendra la connoissance & le goût. Et que ne puis-je en avancer le moment aux dépens d'une partie de la mienne ! Mais continuez votre récit, que j'interromps trop long-tems.

Il reprit ainsi. Envain representai-je à Georges la répugnance que j'avois à vous chagriner. Sa réponse fut que vous n'aviez pas eu tant d'attention pour lui, lorsque lui enlevant ma sœur à l'Hôtel de Carnavalet, vous l'aviez laissé pendant vingt-quatre heures dans une inquiétude qui n'avoit guères paru vous toucher ; que ses vûes d'ailleurs ne tendans qu'au bien de Rose, & à l'honneur de notre famille, vous seriez contraint d'approuver quelque jour ce qu'il vouloit faire pour elle ; que je serois toujours témoin de ses démarches, & qu'il vouloit commencer sur le champ à me faire une confidence qui me feroit entrer tout à-fait dans ses sentimens. J'ai lié, me dit-il, une étroite amitié avec Mylord Linch, jeune Seigneur Irlandois dont vous connoissez le nom. Il est riche, & maître de lui-même. Je suis persuadé qu'il ne verroit pas Rose sans prendre de l'inclination pour elle. Nous aurons soin qu'il n'arrive rien qui puisse nous être reproché. Je vous confesserai même, ajouta-t'il, que le por-

portrait que je lui ai fait d'elle, lui a fait naître une pressante envie de la voir, & qu'il m'en parle incessamment. C'est à vous à faire votre devoir aux Saisons, en tâchant de faire goûter mon projet à ma sœur; ou si quelque difficulté vous arrête, ménagez-moi du moins le moyen de l'entretenir, sans la participation de des Pesses & du Doyen.

J'embrassai avidement ce dernier parti, qui me délivroit d'un emploi que je n'aurois pas accepté volontiers. La nuit étant le seul tems que je pouvois choisir pour l'introduire secrètement aux Saisons, nous convînmes qu'il s'y rendroit dès le lendemain au soir, & que je préviendrois Rose sur cette visite. Je le laissai aussi content de cette promesse, que je l'étois des heureuses nouvelles qu'il m'avoit rapportées; & comme il restoit encore assez de jour pour me faire espérer de voir Mademoiselle de L.... je me rendis dans la rue, où je demurai quelque tems sans l'apercevoir à sa fenêtre. Elle y étoit néanmoins, mais cachée derrière le rideau. Ce ne fut qu'après avoir passé près d'un quart d'heure à la porte du Café, que je crus la découvrir par une ouverture qu'elle fit au rideau en se remuant sans précaution. La crainte de lui déplaire, lorsqu'elle paroïssoit souhaiter de n'être pas aperçue, m'empêcha de la saluer: mais je conçus qu'étant favorisée du jour, elle



elle pouvoit de-là m'examiner fort aisément. J'avois peine à modérer mes transports, qui étoient continuellement prêts à me trahir. Enfin, levant le rideau, elle se laissa voir à découvert, & je lui fis connoître aussi-tôt par une révérence fort animée, l'impatience avec laquelle j'avois attendu cet heureux moment. Elle me salua civilement, mais sans aucune marque d'intelligence. Elle affecta ensuite de tourner les yeux d'un autre côté, tandis que les miens étoient constamment attachez sur elle. Je ne sçai quelles étoient ses pensées : mais son cœur, qui étoit si heureusement prévenu pour moi, ne souffrit pas long-tems qu'elle lui fît cette violence, & à moi cette injustice. Il me ramena peu à peu ses regards, qui se rencontrèrent enfin avec les miens. Nous rougîmes tous deux, en cherchant dans les yeux l'un de l'autre toute la tendresse que nous étions charmez d'y trouver. Je m'égarois dans mille sentimens, qui m'étoient encore inconnus. Je goûtois plus de plaisirs que je n'avois jamais eu d'idées, lorsqu'un Domestique de la Maison venant par hazard à sortir, la porte demeura ouverte. Aussi-tôt perdant de vue tout obstacle, & comme entraîné par le charme qui agissoit sur tous mes sens, je traverse la rue, & j'entre dans la cour. Je serois monté de même à l'appartement, si  
je

je n'eusse rencontré un autre Valet, qui me demanda ce que je desirois. Je demeurai sans réponse. Cependant un instant me fit revenir à moi ; & craignant qu'après ce qu'on m'avoit recommandé la veille, & ce qu'on avoit confirmé le même jour à mon frere, on ne fût offensé de ma hardiesse, je pris le parti pour couvrir cette indiscretion, de demander seulement Madame *Gérald*. C'étoit le nom de la vieille Dame Irlandoise, que Georges avoit mis dans mes intérêts.

On m'introduisit dans une Salle, où elle ne tarda point à paroître. Je la reconnus pour la même Dame qui étoit la veille avec Mademoiselle de L.... Elle la quittoit au même moment, de sorte que m'ayant vû traverser la rue & venir droit à la Maison, elle n'avoit pû douter que ce ne fût moi qui la faisoit appeler. J'ouvris la bouche pour commencer par des excuses, & pour lui apprendre ensuite que j'étois le frere de Mylord.... à qui elle avoit promis de favoriser mes sentimens. Mais elle me fit connoître en me prévenant, qu'elle n'avoit pas besoin de cette instruction. Vous êtes un imprudent, me dit-elle, de paroître ici avant le retour de Mr de L.... & je venois pour vous en faire des reproches. Mais je me sens si bien disposée pour vous, que je n'en ai pas la force. Asseyez-vous, continua-t-elle, je veux vous expliquer

quer ce que nous pensons ici, ce que vous avez à prétendre, & de quelle manière vous devez vous conduire.

Nous nous assîmes. Elle baissa la voix, & sans me laisser le tems de la remercier, vous savez, me dit-elle, que Mr de L.... & sa fille sont Luthériens, & vous êtes surpris, sans doute, de voir chez eux une Irlandoise Catholique. J'étois parente de feuë Madame de L.... qui me prit avec elle pour faire le voyage d'Allemagne, où son mari étoit envoyé de la Cour. Nous y passâmes plusieurs années, pendant lesquelles elle mit sa fille au monde. Une curiosité dangereuse ayant porté Mr de L.... à s'instruire de la Religion du Pais, il y prit tant de goût qu'il l'embrassa, & par un effet du même zèle, il employa tant d'efforts & d'adresse pour gagner l'esprit de son Epouse, qu'il la rendit aussi Luthérienne. Leur fille fut élevée par conséquent dans les mêmes principes. On n'épargna rien pour me les inspirer, mais le secours du Ciel m'a soutenu contre toutes sortes de séductions. Je ne laissois pas de vivre chez eux avec la même amitié & dans la même union, sans me croire en droit de raisonner sur la conduite d'autrui; & Mr l'Envoyé même, qui connoissoit mon caractère tranquille & mon attachement pour sa maison, ne perdit rien de la confiance qu'il avoit toujours eue pour moi. Quelque tems après

après il fut rapelé par la Cour , qui malgré toutes les précautions qu'il avoit gardées , eut quelque soupçon de son changement. Il auroit volontiers renoncé à sa Patrie pour fixer son séjour & son établissement en Allemagne , mais les biens considérables qu'il avoit en France , l'obligèrent d'y revenir avec sa famille ; & persistant dans ses idées de Religion , il entreprit pour se dédommager de la contrainte à laquelle il étoit forcé par les Edits du Roi , de rendre tous les bons offices du zèle & de la charité au petit nombre de Lutheriens qui sont à Paris. C'est ainsi qu'il est devenu comme leur Pere commun , & qu'il est parvenu à faire une espèce de Temple & de Cimetière de sa Maison.

La mort lui enleva son Epouse il y a deux ans. Elle n'étoit point attachée à ses opinions d'une manière si ferme , que l'aproche de l'éternité ne lui causât de vives allarmes. Ce fut dans un de ces momens d'agitation qu'elle m'ouvrit son cœur , avec des marques d'inquiétude , qui me firent connoître que sa tendresse pour son Epoux avoit été le principal motif de son changement. Je la pressai de se réconcilier avec l'Eglise , & je lui procurai secrettement le secours d'un Ecclésiastique , qui rendit enfin la paix à sa conscience. Il obligea de déclarer à sa fille dans quels sentimens elle mouroit , & de l'exhorter à profiter de son exemple.

Quoique

Quoique ces derniers conseils d'une mère mourante, n'eussent pas fait sur Made-moiselle de L.... toute l'impression que j'eusse désiré, j'aurai bien de ses dispositions ; lorsque je la vis supplier son Père de me laisser auprès d'elle. Il l'aimoit trop, & il étoit trop satisfait de ma conduite, pour lui refuser cette faveur. Je lui ai tenu lieu de mère depuis qu'elle a perdu la sienne. Sa confiance & son amitié pour moi n'ayant point de bornes, elle n'a point eu depuis deux ans de pensées ni de sentimens qu'elle ne m'ait communiqué. Tous mes soins ont tendu à la détacher insensiblement de sa Religion, tantôt en lui rappelant les derniers discours de sa Mère, tantôt en lui proposant des objections & des doutes, suivant la mesure de mes propres lumières : mais la crainte de me rendre suspecte par un zèle trop ardent, & sur-tout les ménagemens que j'ai à garder avec son Père, m'ont toujours fait modérer mes exhortations & mes conseils. Je sème ; c'est au Ciel à benir mes efforts, en me faisant recueillir un jour les heureux fruits que j'en espère.

Enfin, ajouta Madame Gérauld, comme il est rare que je sois éloignée d'elle, il y a environ deux mois que nous vous aperçûmes de nos fenêtres, & que nous remarquâmes avec quelle admiration vous jettiez les yeux vers nous. Je ne doutai point que ce ne fût l'effet des charmes de

Tome I. H mon

mon élève, & je lui en fis la guerre en badinant. Elle convint que votre attention ne lui déplaisoit pas, & que votre air lui revenoit beaucoup. Je ne lui avois jamais inspiré ces farouches maximes, qui font craindre à une fille la vûe d'un homme aimable, & qui augmentent le péril en apprenant trop à s'en défier. Il faut tôt ou tard que le cœur aime quelque chose, & ce n'est pas un penchant si invincible que la sagesse est obligée de combattre. Mais il faut qu'elle l'éclaire, pour ne lui pas laisser prendre un cours aveugle, & qu'elle songe en même-tems à se fortifier assez pour l'arrêter toujours à ses justes bornes. J'ai accoutumé Mademoiselle de L. . . . par ces principes, non-seulement à ne pas se faire une peine des mouvemens indélibérés de son cœur, mais à ne jamais s'y livrer témérairement, & je fais plus de fond sur cette sorte de vertu que sur toutes les grimaces affectées auxquelles notre sexe en donne le nom. Elle convint donc que vous lui plaisiez, & je n'ens point d'autre objection à lui faire que l'imprudence qu'il y auroit à prendre du goût pour un inconnu. Vous continuâtes de venir régulièrement au Café voisin, ou vis-à-vis de nos fenêtres. On ne perdoit point une seule fois l'occasion de vous voir, quoiqu'on ne se montrât pas toujours à vous. On vous tenoit compte de tous vos soins, & je vous avoue qu'après

avoir considéré qu'un amour aussi timide & aussi respectueux que le vôtre, devoit venir d'une autre source que la legereté ou le libertinage, je me sentis fort portée à souhaiter que vous fussiez de la naissance & du caractère que les dehors annonçoient. J'avois même de l'embarras à répondre à mon Elève, lorsqu'elle me consultoit sur le progrès de ses sentimens. Attendez, lui disois-je, le tems nous fera connoître s'il est digne de vous. Il cherchera tôt ou tard à s'expliquer, Mais demeurez toujours maîtresse de votre cœur. Elle m'assuroit que son inclination suposant que vous étiez tel qu'elle se l'imaginait, elle n'auroit pas de peine à la vaincre, si le fond répondoit mal aux apparences; mais qu'elle auroit un mortel regret de s'être trompée; & elle confessoit que vous lui paroissiez fait pour la rendre heureuse.

O Dieux ! m'écriai-je en interrompant Madame Gerald; ai-je pu ignorer si long-tems mon bonheur ! Permettez donc que je la voye, & que j'aie mourir de joie & de reconnoissance à ses pieds. Non, reprit-elle, c'est une chose résoluë : vous ne lui parlerez que du consentement de son Pere. Mais écoutez ce qui doit soutenir votre espérance. Depuis qu'elle vous a entretenu, & que j'ai parlé moi-même à votre frere, nous sommes résolus de faire pour vous tout ce qui pourra con-

tribuer à vous rendre Mr de L.... favorable. Il aime passionnément sa fille, & il lui a déclaré mille fois qu'il lui laisseroit la liberté de satisfaire son cœur dans le choix d'un mari. Quel que soit votre bien, le défaut de richesses ne sauroit être un obstacle. Mademoiselle de L... est une héritière, qui peut faire la fortune d'un homme qu'elle aime. Il n'y a que la différence de Religion qui me fasse craindre quelque nuage. Mais nous avons tout prévu, avec un zèle qui vous persuadera que nous nous occupons sérieusement de nos affaires. Lorsque vous vous ferez infinué dans l'amitié de Mr de L.... & qu'avec un peu plus de familiarité nous reconnoîtrons mieux encore que vous méritez l'opinion que nous avons de vous, si nous ne voyons pas qu'il panche à vous rendre heureux, nous prendrons le parti d'attendre que sa mort ou l'âge de sa fille nous mette en liberté. Nous vous répondons de notre constance. Toutes ces résolutions, ajouta-t-elle, sont prises d'aujourd'hui. Vous ne sauriez croire avec quelle joye nous avons reçu les explications de votre frere. Il m'a offert un diamant, que j'ai accepté comme un gage de sa bonne foi & de la vôtre. Hier au soir vous me vîtes embarrassée; & quelque le conseil que vous donna Mademoiselle de L..., de lier connoissance avec son père, fut venu de moi, je regrettois



regrettois sa dernière réponse , qui m'avoit paruë trop flâteuse pour un inconnu. Mais aujourd'hui je ne donne plus de bornes à vos espérances , ni à la passion que j'ai de vous rendre service.

Ah ! lui dis-je en baissant ces mains , vous faites plus pour mon bonheur que je ne puis attendre de tout le pouvoir des hommes & de la fortune. Mais croyez-vous que je puisse vivre , si vous ne m'accordez à ce moment le plaisir de voir Mademoiselle de L. . . . , de lui parler , de lui dire mille fois que je l'adore , de lui abandonner ma vie & ma destinée. . . . Elle me protesta de nouveau que c'étoit une prière inutile ; qu'on ne me défendoit pas de venir suivant ma coutume au Caffé voisin , & qu'on ne me desespéreroit pas par des rigueurs contrefaites ; mais que ne voulant rien avoir à se reprocher , on attendroit absolument le retour de Mr. de L. . . . , à qui l'on souhaitoit que je pusse faire agréer promptement mes visites. Dans le chagrin de me voir comme arracher un plaisir auquel j'avois cru toucher , & pour lequel le transport où j'étois m'auroit fait sacrifier un empire , il me vint à l'esprit que Madame Gérard qui avoit reçu le diamant de mon frere , pourroit bien être sensible encore à quelque libéralité de cette nature ; & rien ne se présentant plutôt à ma mémoire que ma portion de nos trente mille livres , je lui

dis sans rien examiner, que si ma qualité de Cadet ne m'avoit pas fait tomber les bijoux en partage, je ne laissois pas d'avoir environ mille pistoles d'argent comptant; que c'étoit tout ce que j'avois apporté d'Irlande, & que cette somme étoit à elle si elle me procuroit la satisfaction que je lui demandois, & qu'elle pouvoit m'accorder. Quelque imprudence qu'il y eût dans cette offre, elle étoit proposée du fond du cœur. Je ne sçai ce qu'elle parut à Madame Gerald; mais elle dût paroître sincère, puisqu'elle en fut si touchée, que me quittant sans répondre, elle monta aussitôt à l'appartement de Mademoiselle de L....; d'où elle revint au bout de quatre minutes, avec l'heureuse permission de m'y conduire. Venez, me dit-elle en me prenant par la main, vous êtes un amant d'un caractère tout nouveau, & qui méritez bien qu'on se relâche de quelque chose pour vous empêcher de mourir ou de vous ruiner. Cependant elle exigea en montant l'escalier, que je promisse avec serment de ne pas lui demander deux fois la même faveur jusqu'au retour de Mr de L....

Je lui aurois promis ma vie, & tout ce qui ne pouvoit m'ôter le plaisir dont j'allois jouir. Je jure, lui dis-je, de vous obéir éternellement. Et voyant Mademoiselle de L.... qui étoit debout à nous attendre, je me jettai à genoux comme j'au-  
rois

rois fait à l'entrée du Temple. Je n'aurois pas quitté cette posture, si elle ne m'eût ordonné absolument de m'asseoir. Nous recommençâmes un entretien où la passion n'eut point d'autres bornes, que l'honneur & la modestie. Mais je vous épargie des circonstances que la sévérité de vos maximes ne vous laisse point entendre volontiers. Je passai avec Made-moiselle de L... deux heures, qui ne furent qu'un continuél transport, & j'emportai en la quittant, de quoi être heureux pendant des siècles entiers, du seul souvenir de tant d'amour & de plaisir.

Il étoit trop tard pour aller faire part de mon bonheur à Georges. Je ne pensai qu'à gagner les Saïsons, & me plaindre de ma joye, qui me faisoit paroître rêveur & distrait, j'eus le plaisir de vous voir attribuer à mon humeur mélancolique les plus délicieuses méditations, qui puissent occuper un amant. Rose fut la seule à qui je crus pouvoir découvrir mon secret, autant pour sâter mon propre cœur par cette confidence, que pour la préparer à la visite de mon frere. Je passai une partie de la nuit à lui prêter des charmes de L... & je lui fis naître une envie pressante de le lui faire une année. Comme elle m'avoit déjà confié l'état de son cœur, & que je lui connoissois pour Mr des Pesses des sentimens tout différens de ceux que je lui avois crus en Irlande, rien

monde, & de faire valoir ses qualitez naturelles, qui étoient désormais son unique ressource; que j'avois reconnu moi-même le tort que nous avions eu de nous rendre esclaves de vos conseils, & que je commençois à me trouver bien de leur avoir préféré les siens. Enfin, il joignit à ces raisons les instances les plus tendres & les plus pressantes. Je croyois Rose vaincue. Cependant elle eut la force de se défendre; & refusant constamment de vous quitter, elle consentit seulement à recevoir la visite de Mylord Liach quand nous pourrions l'amener aux Saisons avec bienveillance.

Mon frere parut satisfait de ce qu'il avoit obtenu. Nous allâmes à Saint-Germain le jour suivant. On y avoit déjà quelque connoissance de nos querelles domestiques, & le dessein de Georges étoit de faire tomber par notre présence un bruit dont l'effet ne pouvoit nous être avantageux. On ne douta plus de notre bonne intelligence lorsqu'on nous vit paroître ensemble à la Cour. Nous y fûmes reçus favorablement du Roi, & comblés de civilités par nos amis.

Ce fut en raisonnant avec eux sur divers projets d'établissement de fortune, que M<sup>re</sup> de Sencine, à qui Georges avoit déjà confié le fond de nos affaires, & qui entroit dans ses idées sur la nécessité de produire ma sœur à la Cour, nous  
offrit

offrit de la recevoir dans sa Maison, où elle seroit agréablement avec son Epouse & sa fille. Nous acceptâmes cette proposition avec reconnoissance; & lorsque je fus seul avec mon frere, je lui demandai s'il n'espéroit pas que vous pussiez l'approuver vous-même, & prendre cette occasion pour nous réconcilier sincèrement. J'en doute, me dit-il; car quelle espérance de le guérir de ses scrupules, & de le rassurer sur les dangers du Bal, des Spectacles & des Assemblées? il demande du tems pour fortifier Rose, mais dans ses idées une femme ne sera-t-elle pas toujours foible? Ne nous exposons pas, ajouta-t-il, à lui voir renverser de nouveau tous nos projets. Commençons par la délivrer de ses mains, & par établir sa fortune. Il sera toujours tems de nous réconcilier; & s'il se trouve après cela qu'elle ait encore besoin de ses instructions, nous l'abandonnerons à son zèle. Je me rendis d'autant plus aisément à ces précieuses raisons, que je voyois dans Mylord Linch un empressement extrême pour la connoître, & que je ne doutois point qu'il ne pût s'attacher sérieusement à elle après l'avoir vue. Il me demanda mon amitié, que je lui promis volontiers en acceptant la sienne. Il étoit d'un caractère vif & ouvert, mais plus capable de prendre beaucoup d'amour que d'en inspirer. Connoissant Rose, je concevois

que pour faire la conquête de son cœur il eût fallu dans un amant des qualitez plus brillantes, & sur-tout plus d'esprit & de noblesse de sentimens. Cependant, comme il n'étoit question que de fortune, & que Georges ne lui en avoit pas parlé sur un autre pied, je me figurai que ce motif pourroit l'accoutumer à se souffrir comme il l'avoit fait consentir à le voir.

Peu de jours après nous ménagâmes si heureusement l'occasion, qu'étant venu aux Saisons avec Georges, il y passa une partie de l'après-midi. Quelques affaires vous avoient obligé de sortir avec Mr des Pesses, & j'avois pris soin la veille d'avertir mon frere de votre dessein. J'examinai curieusement l'impression que Linch fit sur ma soeur. Elle fut conforme à mes conjectures; c'est à-dire, que malgré la passion qu'il conçut tout d'un coup pour elle, elle n'y vit qu'un homme riche qui pouvoit relever sa fortune. Pour lui, dont j'avois observé de même tous les discours & les mouvemens, il emporta tant d'amour en la quittant, que je crus l'établissement de Rose aussi certain que Georges l'avoit prédit. Je fus exposé les jours suivans à des sollicitations continuelles pour lui procurer de nouveau la satisfaction de la voir; mais quoique mon frere y joignit les larmes, il me fut impossible d'en faire renaitre l'occasion jusqu'à la maladie de Mr des Pesses.

Cet

Cet accident, dont Mr. des Pesses eut assez de générosité pour vous cacher la cause, ne fut que l'effet de sa jalousie. Avec quelque soin que nous eussions gagné nos Domestiques, il eut l'adresse, sur quelques soupçons, de tirer d'eux assez d'éclaircissemens pour découvrir une partie de la vérité. Sa passion, qui est montée depuis long-tems à l'excès, le porta à quelques plaintes, que ma sœur rejetta peut-être avec trop de hauteur, & qui faillirent à causer sa mort en achevant de lui faire perdre l'espérance. Quoique je fusse irrité moi-même de son indifférence, l'amitié que j'ai pour lui me fit prier Rose de le traiter avec plus d'indulgence pendant sa maladie, & elle s'y trouva disposée volontairement par la bonté de son naturel. Mais un tems si favorable ne fut pas négligé par Mylord Linch & mon frere, qui étoit souvent aux Saisons tandis que votre amour pour l'étude vous retenoit au milieu de vos Livres. Ils y demeuroient même une partie de la nuit, que nous passions à souper, lorsque vous étiez livré au sommeil. Le rétablissement de Mr. des Pesses interrompit peu leurs plaisirs, parce que sur quelques représentations que je vous fis goûter, vous le priâtes bien-tôt de retourner à Paris. Enfin, Mylord Linch, absolument livré à Rose, nous proposa le dessein où il étoit de partager sa for-

tune

tune avec elle , & le fit même éclater à Saint-Germain , en suppliant le Roi de l'approuver.

J'avois cru devoir à Georges cette complaisance presque aveugle , pour reconnoître le zèle avec lequel il n'avoit pas cessé de me servir. De tant de cœurs contents , le mien étoit le plus heureux , puisqu'avec l'espérance de la fortune , j'avois le plus doux plaisir de l'amour , car il ne se passoit pas de jour que je ne fisse le voyage de Paris , & que je n'y jouisse librement de la vuë ou de l'entretien de Mademoiselle de L. . . . Son Pere étoit revenu au tems qu'on l'attendoit. J'avois l'obligation à Georges de m'avoir fait obtenir son amitié & quelques droits même sur sa reconnaissance. Comme c'étoit un homme dur & violent , qu'il eût été difficile de gagner par les voyes ordinaires , mon frere avoit employé un stratagème innocent , dont le succès avoit surpassé notre attente. Après s'être assuré du jour de son arrivée , il avoit fait prendre des habits de Soldat à deux Laquais de Mylord Linsh , & aux deux siens , & les ayant armés de pistolets , il les avoit postés sur le grand chemin , avec ordre d'attaquer brusquement sa chaise. Nous étions à cent pas d'eux , de sorte qu'ayant piqué nos chevaux , nous arrivâmes à son secours lorsqu'il se croyoit dans le dernier danger. Quelques coups de pistolets tirés en l'air ,



l'air ; d'autres marques de résistance & de combat , lui persuadèrent facilement que nous avions exposé notre vie pour le défendre , & qu'il nous devoit la sienne. Nous le trouvâmes muet & tremblant dans sa voiture. Mais lorsqu'il nous vit maîtres du champ de bataille , il parut vivement touché du service qu'il venoit de recevoir. Il nous pressa de lui apprendre le nom de ses libérateurs , il nous déclara le sien , enfin il nous offrit la disposition de sa fortune & de la vie que nous lui avions conservée. Mon frere lui répondit modestement ; & pour mettre le comble au bienfait , nous le conduisîmes jusqu'aux portes de Paris , où malgré ses instances , nous refusâmes de lui apprendre notre demeure ; mais nous lui promîmes de n'être pas long-tems sans le revoir à la sienne.

Sa fille & Madame Gérald étoient dans le secret de notre entreprise. Il ne manqua point de leur faire le récit du danger dont il s'agissoit, & de leur vanter le service que nous lui avions rendu. Madame Gérald, qui étoit Irlandoise, devoit naturellement connoître notre nom, ne l'entendit pas sans en prendre occasion de faire notre éloge. Elle s'épuisa particulièrement sur le mien; de sorte qu'étant allée chez lui deux heures après, nous le trouvâmes dans toute la chaleur de la reconnaissance & de l'estime. Il nous présenta

sa fille , en lui recommandant de nous regarder désormais comme ses meilleurs amis. Il nous fit promettre que nous ne mettrions plus de distinction entre notre maison & la sienne , & que nous userions librement de tout ce qui lui appartenait. Je commençai à croire mon bonheur solidement affermi. Mademoiselle de L... , aussi charmée que moi du succès de notre artifice , se crut tout à fait autorisée à se livrer à sa tendresse. Nous eûmes la liberté de nous voir , le tems de nous connaître , & mille nouvelles raisons de nous aimer. Si la prudence ne nous permettoit pas de faire d'autres propositions à son Pere , tout nous portoit du moins à espérer heureusement de l'avenir. Il est vrai que nous gardâmes toujours assez de mesures pour lui déguiser nos sentimens , mais c'étoit par le conseil de Georges même & de Madame Gérard ; qui voyant croître de jour en jour son amitié pour moi , s'imaginèrent qu'il pourroit se porter de lui même à m'offrir sa fille. J'eus encore plus d'une fois la pensée , dans un tems où tout m'étoit favorable , & où vous n'auriez pu condamner mes vûes & ma conduite , de vous faire l'ouverture de cette intrigue pour m'autoriser de votre consentement. Je le proposai à Georges , qui s'obstina à me le défendre. Il me fit craindre que la différence de Religion n'allarmât votre zèle , & ne

ne vous fît traverser nos projets. Voilà quelle étoit notre situation lorsque vous prîtes le parti d'aller à la Cour. Je donnai avis de votre départ à mon frere. Cette occasion lui parut propre au dessein qu'il entretenoit toujours de vous enlever ma sœur. Il n'avoit pû lui faire goûter jusqu'alors l'offre même de la conduire à Saint - Germain ; mais il ne douta pas que s'il pouvoit engager Mr de Sercine à se rendre aux Saisons avec son Epouse & sa fille, la presence & la compagnie de ces deux Dames ne missent beaucoup de changement dans ses résolutions. Je ne vous rapelle point le reste ; vous en pûtes juger par les circonstances dont vous fûtes témoin. Je me laissai vaincre à mon tour par les mêmes instances qui avoient vaincu ma sœur. A la vérité j'en eus honte, lorsque vous me fîtes apercevoir votre chagrin : mais vous ayant vû prendre un air plus tranquille aussi-tôt que vous eûtes entendu Monsieur de Sercine, je me figurai que vous approuviez ses raisons, & que vous nous verriez partir sans regret avec un guide tel que lui. Je pris même vos reproches pour des conseils, qui regardoient moins le present que l'avenir. Si vous ne croyez pas ces excuses sincères, j'étois résolu du moins de retourner si souvent aux Saisons pour vous voir, que vous auriez à peine eu le tems de vous aper-

apercevoir de mon absence.

Enfin , nous nous séparâmes de vous. Il est impossible que vous ayez supporté notre séparation sans ressentiment , puisqu'elle vous a fait prendre aussi-tôt le parti de nous abandonner : mais si vous nous croyez coupables , si vous avez souhaité peut-être que le Ciel renversât nos desseins , & qu'il nous fît sentir par quelque châtiment la légèreté de notre conduite , il ne vous a que trop entendu. Vous me voyez ici chargé de mes propres douleurs , & de celles d'un frère & d'une sœur encore plus malheureux , qui vous demandent des secours qu'ils ne peuvent plus attendre que de vous. Georges au fond d'un cachot , pour n'en sortir jamais. Rose dans un cloître , où son penchant ne l'a pas conduite , & que la nécessité néanmoins doit l'empêcher de quitter aussi long-tems qu'elle aimera la vertu & l'honneur. Moi dépouillé . . . hélas ! de tout le bonheur que l'amour m'avoit promis , car je méprise toutes les autres richesses que je n'aurois pas obtenues avec l'unique bien qui me les faisoit aimer. Mais pourquoi chercher d'avance à vous attristiner , lorsque mon récit demande plus que jamais votre attention.

En quittant les Saïsons , nous nous rendîmes à Paris , où le projet de Georges étoit de faire passer quelques jours à ma sœur pour la mettre en état de paroître honorable-

tablement à la Cour. Mr de Sercine avec sa famille, & Mylord Linch reprirent au soir la route de Saint Germain. Nous étions logés chez Georges, qui s'étoit donné nouvellement une maison propre & commode. Ayant dessein de rendre ma visite ordinaire à Mademoiselle de L.... je proposai à ma sœur de satisfaire l'impatience qu'elle m'avoit marquée de la connoître, & mon frere lui conseilla de m'accompagner, tandis qu'il alloit s'occuper de quelques autres devoirs. Nous trouvâmes Mademoiselle de L.... seule; & la vue de Rose, que je lui faisois espérer depuis long-tems, la combla de plaisir. La vivacité & la joye animèrent long-tems notre entretien. Si j'étois charmé de faire connoître à ma Maîtresse une sœur si aimable, je ne l'étois pas moins de pouvoir justifier aux yeux de Rose tout le mérite qu'elle m'avoit entendu vanter cent fois dans Mademoiselle de L.... Je me fis même une gloire de la tendresse extrême qu'on avoit pour moi, & m'abandonnant à toute la mienne avec cet air de badinage qui fait le charme d'un amour innocent, j'obtins de Mademoiselle de L.... mille nouveaux témoignages d'affection dont il me sembloit aussi qu'elle vouloit se faire un mérite auprès de ma sœur. Jamais deux amans n'avoient paru si contents l'un de l'autre. Rose nous reprocha agréablement l'excès de notre passion.

Nous

Nous lui répondîmes du même ton, que c'étoit cet excès même qui devoit nous servir d'excuse. Elle continua quelque tems de nous faire la guerre, & nous de nous défendre sans paroître disposez à céder à ses raisons. Mais je crus enfin m'apercevoir que l'enjouement qu'elle affectoit étoit forcé. Je trouvai même un air de pesanteur & de melancolie dans ses yeux. Pendant qu'elle s'efforçoit de rendre la conversation agréable, elle étoit occupée de quelque rêverie, & la moitié de son attention s'arrêtoit sur ce qui se passoit dans elle-même. Je craignis que cette scène de tendresse ne lui fût devenuë importune, & quoique je ne la crusse point capable de se choquer mal-à-propos, il me vint à l'esprit qu'une délicatesse excessive pouvoit lui faire trouver mauvais que nous n'eussions pas gardé plus de mesures avec elle dans une première visite. Ses distractions ne faisant ensuite qu'augmenter, jusqu'à lui faire garder le silence & perdre quelquefois le fil de nos discours, je jugeai qu'elle en étoit tout-à-fait fatiguée, & qu'elle souhaitoit de se retirer. Elle y consentit en effet dès la première proposition.

Nous ne trouvâmes point Georges de retour au Logis, & nous reçûmes un Billet de lui à l'heure du souper, par lequel il nous faisoit des excuses de ce qu'il ne pouvoit nous tenir compagnie le jour de  
notre

notre arrivée. Il se trouvoit retenu malgré lui par Monsieur le Duc de . . . son ami & son protecteur. Nous en serons plus libres , dis-je à ma sœur ; & je souhaitois en effet de l'être , pour m'entretenir naturellement avec elle. Je ne lui avois pas encore fait connoître que je me fusse aperçu du changement de son humeur chez Mademoiselle de L . . . & comme je m'étois proposé de leur faire lier une étroite amitié , dans l'espérance d'en tirer beaucoup d'utilité pour mes intérêts , j'étois véritablement affligé que les apparences eussent répondu si mal à mes intentions du côté de Rose. Je soupai seul avec elle. J'attendois qu'elle s'expliquât sur ce qui avoit pu lui déplaire , ou qu'elle me fit naître du moins quelque ouverture pour l'interroger. Elle se renfermoit dans des éloges vagues de la beauté & de la douceur de Mademoiselle de L . . . sans perdre l'air rêveur qu'elle avoit rapporté de notre visite. Enfin voulant être éclairci , je lui demandai précisément ce qui lui avoit causé l'altération dont je m'étois aperçu. Elle balança à me répondre. Je la pressai. Si c'est quelque chose , lui dis-je , qui interresse Mademoiselle de L . . . comment pouvez-vous refuser de me l'apprendre ? Je vous répons déjà qu'elle vous aime tendrement , & qu'elle n'auroit pas moins de chagrin que moi de vous avoir déplu. Elle m'en a marqué

qué de l'inquiétude en vous quittant.

Je lui fis d'autres instances auxquelles elle résista long-tems ; cependant je voyois que son cœur étoit plein , & qu'il ne demandoit qu'à se soulager. Je me plaignis de ce qu'elle manquoit de confiance pour moi , qui lui avois toujours porté une affection particulière , & qu'elle avoit toujours aimé aussi avec une espèce de prédilection. Hé bien , me dit-elle en cachant d'une main son visage , que me servira-t'il de vous dire que je ne puis aimer Mylord Linch , & que j'aimerois autant mourir , que de me voir forcée à l'épouser ? En aimez-vous un autre , interrompis je aussi-tôt. Non , reprit-elle , mais je sens que je ne puis être heureuse avec un homme que je n'aimerois pas. Vous me forcez de vous découvrir la foiblesse de mon cœur , ajouta-t'elle en soupirant. Je n'ai pu voir Mademoiselle de L. . . . si contente de sa tendresse & de la vôtre , sans'être jalouse d'un bonheur qui n'est pas fait pour moi. Qu'elle est heureuse , & vous aussi ! Je suis aussi tendre qu'elle ; & je n'ai pas le moindre espoir de trouver un peu de douceur dans mes sentimens. On pense à me faire épouser un homme pour lequel je n'aurai jamais de goût , il faudra donc passer toute ma vie sans l'aimer , gémir de mon sort , m'ennuyer de mon devoir , porter envie à toutes les femmes , qui me vanteront leur



leur tendresse , & faire une cruelle violence à la mienne ? Quel tourment continu ! & vous , Patrice , qui m'aimez , dites-vous , & qui m'avez arraché cet aveu de mes peines , ne ferez vous rien pour m'en délivrer ?

Je l'écoutois avec une extrême étonnement. Mais , chère Rose , lui dis-je , qui parle de vous forcer à quelque chose , & de vous faire épouser Linch malgré vous ? Convenez que voilà les premières marques que vous avez données de votre répugnance. N'est-il pas étrange qu'elle soit née si tard , ou que vous l'ayez dissimulée si long tems ? Elle m'assura que sa seule timidité lui avoit lié la langue , & qu'après avoir refusé Mr des Pesses sous prétexte qu'il manquoit de naissance , elle n'avoit osé rejeter un homme de la considération de Mylord Linch. Quoiqu'il en soit , lui répondis-je , moi qui préfère le contentement du cœur à la fortune , je ne balance point à vous promettre que vous ne serez mariée que lorsqu'il vous plaira d'y consentir , & que je m'engage à faire entrer Georges dans les mêmes sentimens. Comme j'achevois de parler , j'entendis du bruit dans un cabinet , qui touchoit à la salle où nous étions , & la porte s'étant ouverte avec violence , nous fumes fort surpris d'en voir sortir Mylord Linch. Il étoit revenu à Paris pendant la visite que nous avions rendue à Ma-

Mademoiselle de L . . . & me voyant arriver seul avec ma sœur, il avoit voulu se faire un plaisir de nous écouter & de nous surprendre. Sa curiosité lui coûta cher. Il avoit entendu notre entretien jusqu'au moindre mot. Un juste desespoir ne lui permettant plus de se contraindre, il vint se jeter d'un air furieux dans un fauteuil, qui étois vis-à-vis de Rose. Nous demeurâmes tous trois fort long tems dans un profond silence. Enfin, je pris la parole avec beaucoup d'embarras. Mylord ; lui dis-je , vous jugez bien qu'on ne vous croyoit pas si proche , & qu'on est fort confus de cette scène. Mais puisque le hazard vous a fait entendre ce qu'on auroit eu quelque peine à vous déclarer , je ne doute pas que vous n'ayiez pour ma sœur toute la complaisance qu'un honnête homme doit à son sexe , & que vous ne lui rendiez la liberté qu'elle demande. Il parut quelques momens incertain : Mais s'adressant tout-d'un-coup à elle ; non , Mademoiselle , lui dit-il , je n'aurai pas la sotte complaisance que vous demandez. Vous êtes à moi par votre consentement , par la parole de vos freres , & par l'autorité même du Roi ; je ferai valoir des droits si justes , & je ne me laisserai pas jouer impunément. Rose , perdant toute contenance , se leva pour se retirer. Il se presenta brusquement devant elle , en protestant qu'elle ne quitteroit pas

pas la salle jusqu'au retour de mon frere, de qui il vouloit recevoir, disoit-il, l'explication d'un si ridicule procédé. Cette brutalité m'échauffa. Je lui dis d'un ton ferme qu'il suffisoit de moi pour lui donner toutes les explications qu'il desiroit, & que je commençois par prétendre que ma sœur fût libre chez elle. Un reste de considération lui fit calmer aparemment son transport. Il prit un ton plus doux pour me demander si je sçavois où étoit Georges. Je lui dis qu'il étoit à souper chez Mr le Duc de . . . ; & nous quittant sans repliquer, il se mit en chemin pour l'aller joindre.

Rose ne prévint que trop les malheureuses suites de ce démêlé. Elle me pressa avec larmes d'oublier la confiance qu'elle m'avoit faite, & de lui laisser reprendre ses chaînes, dont elle s'efforceroit de cacher la pesanteur jusqu'au tombeau. Je confesse, me dit-elle ; qu'il y a eu de l'immodestie dans mes plaintes. Nous sommes faites pour être les victimes des hommes. Eh ! qu'importe en effet au bon ordre de l'univers, que le cœur d'une femme soit tranquille ! Que dites-vous ? lui répondis-je. Il me semble au contraire que la foiblesse de votre sexe, qui vous met continuellement dans la dépendance du nôtre, nous oblige à nous faire une étude de votre bonhœur ; & qu'in-

dépendamment du penchant naturel , la justice & la raison doivent nous porter au soulagement du plus foible. J'employe cette seule raison , pour vous faire voir que je ne parle point en homme aveuglé par la qualité de frere & par celle d'amant : car si l'on vient à compter vos charmes , & la douceur que votre commerce répand dans la société , il n'y a qu'un barbare qui puisse se plaire à chagriner une femme ou chercher même la satisfaction de son cœur aux dépens du vôtre. Mais dans quelques principes que soit là-dessus Mylord Linch , comptez encore , ajoutai-je , que vos inclinations seront libres , & que je veux vous voir quelque jour aussi heureuse que moi. En effet , l'aimant avec la dernière tendresse & ne connoissant rien de si doux que le plaisir de se livrer à une passion innocente , j'aurois souhaité à toute sorte de prix de lui procurer un bonheur auquel elle paroïssoit si sensible.

Nous étions encore à raisonner sur notre aventure , lorsque nous entendîmes revenir Georges , qui demandoit avec empressement si nous nous étions retirés. Il vint à nous aussi-tôt ; & nous regardant d'un œil inquiet , il nous pria de lui apprendre sans déguisement ce qui s'étoit passé dans son absence. Je le satisfis. Le rapport de Mylord Linch avoit été fidèle , puisqu'il s'accordoit exactement avec  
le

de mien. Georges ne balançoit point à prendre le parti qui convenoit à l'honneur & à l'amitié. Il ne faut plus penser à Mylord Linch, nous dit-il, puisqu'il déplait à Rose ; ni se plaindre même qu'elle nous ait caché jusqu'aujourd'hui son dégoût, puisque le passé ne se répare point. Mais l'embarras est de nous dégager honnêtement, du moins aux yeux du Public. Il nous aprit là-dessus que Linch s'étant expliqué avec lui dans des termes fort vifs, il avoit crû devoir l'écouter avec patience, & lui demander le tems de s'éclaircir ; qu'il lui avoit promis de lui écrire le lendemain, & de lui marquer naturellement sur quoi il pouvoit compter ; que le connaissant vif & fougueux, il ne doutoit pas qu'il ne prit toutes sortes de voyes pour se venger, & que le tort étant de notre côté, nous serions obligés par ménagement pour le Public, de nous conduire avec modération. Rose nous pressa encore de ne pas nous exposer pour elle aux conséquences qu'elle craignoit ; mais mon frere n'étoit pas plus capable que moi de contraindre ses inclinations.

Il écrivit à Linch le jour suivant, & nous nous attachâmes ensemble à donner un tour civil à nos excuses. Nous fûmes quelques jours sans recevoir de réponse. Ce fut dans cet intervalle que Monsieur des Pesses nous aprit votre départ, avec

mille circonstances qui nous firent sentir toute la dureté de notre conduite. Dans l'inquiétude où Rose étoit déjà , cette nouvelle la fit tomber sans connoissance. J'en fus aussi vivement touché qu'elle ; & Georges même en parut si frappé , qu'il auroit pris la poste pour vous suivre & pour vous faire changer de résolution , si nous n'eussions appris en même-tems qu'étant parti depuis plus de quatre jours , il y avoit peu d'apparence de vous rejoindre. Avec quelle amertume ne rapelai-je point notre ingratitude & votre tendresse , dans tous les entretiens que j'eus avec ma sœur ? J'avois comme elle un pressentiment des malheurs qui nous menaçoient. Les consolations mêmes de Mademoiselle de L . . . . à qui je fis la confidence de mon chagrin , ne firent point rentrer la tranquillité dans mon cœur. Ce n'est pas qu'elle eût perdu l'empire absolu qu'elle avoit sur mes peines & mes plaisirs. Hélas ! ma passion n'avoit jamais été si parfaite. Mais elle avoit part elle-même à mes craintes. J'étois agité sans sçavoir pourquoi ; & dans le trouble involontaire de mes sentimens , je croyois devoir trembler pour tout ce qui m'étoit cher.

Ne recevant néanmoins aucune réponse de Linch , nous commençons à croire qu'il avoit pris le parti de se venger par l'oubli ,

l'oubli, & nous nous disposions à conduire Rose à S. Germain, lorsqu'un Gentilhomme Irlandois qui se fit connoître de nous par son nom, nous remit deux Lettres, l'une adressée à mon frere, & l'autre à moi. J'ouvris la mienne avec un mouvement de frayeur, qui ne fit qu'augmenter à la lecture de chaque ligne. Linch, de qui elle étoit, me remercioit avec une amère ironie des bons offices que je lui avois rendus auprès de sa Maîtresse, & m'apprenoit que s'étant crû obligé de me rendre service pour service, il avoit pris de bonnes mesures pour m'empêcher d'être plus heureux avec la mienne. Il m'expliquoit les moyens dont il s'étoit servi, parce qu'il avoit le cœur, disoit-il, incapable de trahison. Il avoit marqué à Mr de L... le soir précédent, toutes les circonstances de mon intrigue avec sa fille; l'état de ma fortune, c'est-à-dire, ma pauvreté, qui me faisoit souhaiter avec raison un mariage capable de la réparer; les justes droits que je m'étois acquis sur son amitié, en lui suscitant de faux assassins, qui ne lui avoient pas fait courir plus de péril qu'à moi, & qui avoient servi fort heureusement à lui procurer l'honneur de ma connoissance; enfin, mille choses qui sous un tour si odieux, devoient me ruiner infailliblement dans l'esprit de Mr de L.... Il ne doutoit

pas, ajoutoit-il, que mon esprit & mon adresse ne me fissent tirer beaucoup d'avantage de tous ces articles ; mais il me déclaroit en attendant qu'il falloit se battre. La Lettre adressée à mon frere étoit plus courte. C'étoit un simple apel, où le lieu & l'heure du combat étoient marquez. Aussi Georges n'ent-il besoin que d'un coup d'œil pour la lire, & se hâtant de répondre avant que j'eusse fini de lire la mienne, il assura le Messager que nous serions exacts au rendez-vous.

Il étoit huit heures du matin, & l'on devoit se rencontrer à dix. Mon frere me dit froidement qu'il étoit fâché de cet accident, qui alloit déranger toutes nos affaires. Voyez, lui dis-je, à qui de nous deux le desespoir convient. Je lui fis la lecture de ma Lettre. Il confessa d'un air calme que j'avois tout à craindre pour le succès de mon amour. En effet, ma situation étoit si accablante, qu'il m'étoit même impossible de voir Mademoiselle de L..... pour apprendre du moins quel effet la malignité de mon ennemi avoit produit sur son Pere ; car l'heure pressoit, & nous avions beaucoup de chemin à faire pour nous rendre au lieu du combat. Cependant je fus irrité de la froideur avec laquelle Georges regardoit mon agitation. Vous ne me plaignez pas, lui dis je, vous ne plaignez pas Rose, qui va  
demeu-



demeurer sans ressource si le sort des armes se déclare contre nous. Il me répondit que dans une occasion de cette nature il ne falloit pas s'attendrir inutilement, & que l'honneur ne nous permettant pas d'arriver trop tard sur le Pré, nous devions remettre tout autre soin après la décision de notre querelle. Une cruelle nécessité me força de suivre son conseil. Nous partîmes, après nous être embrassés. Rose, qui étoit encore au lit, n'eut pas la moindre connoissance de notre départ.

Nos ennemis étoient déjà à nous attendre. Ils s'étoient fait accompagner de deux valets qui gardoient leurs chevaux; & nous étions à pied, sans aucune suite. Mais l'intrépidité de Georges ne s'arrêtant point au nombre, il les aborda l'épée à la main, sans savoir encore combien nous en aurions à combattre. Cependant Mylord Linch donna ordre à ses gens de s'écarter: & nous voyant à pied; si vous êtes le plus heureux, nous dit-il, je vous fais présent de mes chevaux pour vous sauver. Ce soin généreux dissipa notre défiance. Il me fit signe de la main que c'étoit avec moi qu'il vouloit se mesurer. Nous combattîmes vivement, & je parai des coups si furieux, qu'il me fut aisé de comprendre qu'on en vouloit à ma vie. Enfin, je fus blessé au bras. Mon frere qui étoit aux prises avec l'autre, ayant vu

couler mon sang , ne garda-plus de mesures , & s'abandonnant sur son adversaire , il lui porta dans l'estomac un coup qui le fit tomber mort , je le vis qu'il accouroit à mon secours ; mais soit que la crainte affoiblit Linch , soit que l'envie de vaincre sans secours augmenta mes forces , je lui fis au même moment une blessure si profonde à la cuisse , que ne pouvant plus se soutenir , il fut obligé de s'asseoir à terre & de m'abandonner son épée. Je la lui rendis aussi-tôt. La honte lui fit tenir quelque-tems les yeux baissés. Mais nous voyant apeler ses gens pour leur faire prendre soin de lui , il nous renouvela généreusement l'offre de ses chevaux , si nous les croyons nécessaires à notre sûreté.

Dans le besoin qu'il en avoit lui-même , notre propre générosité ne nous permettoit point d'accepter cette proposition. D'ailleurs quelque danger qu'il y eût à craindre , nous étions rapelés à Paris par des raisons trop puissantes , pour nous en éloigner si légèrement. Nous en reprenions le chemin , lorsque se sentant affoibli par la perte de son sang , & commençant à croire sa blessure mortelle , il nous fit rapeler par ses gens. L'impatience que nous avions de rentrer à Paris , ne nous empêcha pas de retourner d'assez loin , & nous le trouvâmes en effet d'une pâleur & d'une foiblesse qui nous

nous fit mal augurer de sa vie. Ses gens s'étant écartés de quelques pas par son ordre, il nous conjura d'une voix mourante, par la confiance qu'il avoit dans notre honneur, d'être les dépositaires d'un secret dont l'importance étoit égale pour la Religion & pour l'Etat, & qui pouvant même servir à nous faire obtenir grace pour sa mort & celle de *Plunck* (c'étoit le nom de son ami) seroit l'expiation de sa haine & du mal qu'il avoit voulu nous faire. *Plunck* & moi, continua-t'il, nous sommes, ou puisque la mort nous met au rang des choses passées, nous étions en possession d'un trésor immense qui s'est conservé depuis long-tems dans nos Maisons, & que mon Pere & lui ont augmenté considérablement par leurs propres soins. La principale partie consiste dans les Vases & les Reliques d'or & d'argent qui ont appartenu avant la réformation à plusieurs Eglises Episcopales d'Irlande, & à quantité de riches Abbayes. Le tumulte des guerres, & la crainte de tous les maux qui sont arrivez depuis, obligèrent dans ce tems-là un grand nombre de Prélats & de Seigneurs Catholiques de chercher un lieu de sûreté pour tant de richesses; & la situation des Domaines de nos Ayeux les rendant propres à ce dépôt, elles furent transportez pendant la nuit dans un souterrain qu'ils fi-

rent creuser au milieu d'une vaste Forêt. Quoiqu'il ait été connu de quantité de personnes, le secret du lieu est toujours demeuré dans nos seules maisons. Enfin, perdant toute espérance de rétablissement pour la Religion, depuis que la branche Protestante est sur le Trône, mon Pere & Plunk avoient formé le dessein de faire passer un trésor désormais inutile à l'Irlande, entre les mains du Roi Jacques, pour en faire l'usage qui conviendrait à sa piété & à sa sagesse. Leur zèle les avoit portés en même-tems à lever parmi les Catholiques du Pais, de grosses sommes, qu'ils destinoient aussi au soutien de la Cour, & qui sont renfermées dans le même souterrain. Ils se dispoient à faire le voyage de Saint-Germain, pour recevoir les ordres du Roi sur les moyens de transporter en France cet amas de richesses, lorsque la mort a interrompu le projet de mon Pere. A sa dernière heure il s'est déchargé sur moi de son secret & de son devoir, & c'étoit pour suivre ses vûes que j'étois ici avec Plunk depuis quelques mois. Le Roi est informé du motif de notre voyage, & n'attend que des circonstances favorables pour profiter de nos offres, mais il ignore dans quel lieu le trésor est caché. En voici les indices, ajouta Lincha en tirant un Mémoire de sa poche. Je vous

vous le remets Plunk en a le double. C'est une précaution que nous avions prise contre toutes sortes d'accidens. Faites-en l'usage qui conviendra à votre sûreté, à votre fortune & à votre honneur. Les forces achevant de lui manquer après un si long recit, il nous fit signe de prendre dans la poche de Plunk le double du Mémoire, & nous ayant protesté en peu de mots qu'il nous pardonnoit sa mort, il nous laissa la liberté de nous retirer. Nous ne pûmes lui refuser quelques marques de regret & de reconnoissance. Mais nos propres affaires demandant toute notre attention, nous le laissâmes entre les mains de ses gens, pour retourner promptement à Paris.

Quoiqu'étranger en France, nous n'ignorions pas la rigueur inflexible de la Justice contre les quets, & nous concevions bien que le parti le plus sûr étoit de penser d'abord à nous mettre à couvert. Cependant, deux intérêts aussi pressans que ceux de l'amitié & de l'amour, devoient marcher avant le nôtre. Rose, qui n'avoit aucune connoissance de notre malheur, ne pouvoit être abandonnée à elle-même sans secours & sans conseils; & j'aurois exposé mille fois ma vie pour ne pas ignorer plus long tems comment j'étois dans le cœur de Mademoiselle de L..., & dans l'esprit de son

Pere. Comme il y avoit peu d'apparence que le bruit de notre combat pût être tout-d'un-coup répandu , nous nous flattâmes de pouvoir trouver assez de tems pour satisfaire à ces deux soins. Mon frere entreprit de retourner chez lui , tandis que j'irois chez Mr de L..... Il se proposoit de régler avec Rose de quelle manière elle devoit se conduire , & de prendre une partie de notre argent , qu'il avoit apporté des Saïsons à Paris. Il devoit se rendre ensuite chez Mr le Duc de...., où je lui promis de le rejoindre , & où nous remîmes à former d'autres résolutions.

Nous ne nous séparâmes point sans nous être embrassés tendrement , en nous recommandant l'un à l'autre de ne pas perdre de vue le danger , & de mettre à profit tous les momens. Mon frere affectoit encore un air ferme , & je m'efforçois de l'imiter : mais j'étois démenti par le trouble de mon cœur , qui se communiquoit jusqu'à mes regards & au son de ma voix. Outre l'horreur du combat sanglant d'où je sortois , je frémissais de ce que j'avois à craindre dans l'instant où j'allois entrer , & je pressentois toutes mes pertes avant que de les connoître. Georges qui s'en aperçut , m'exhorta à mieux espérer , & me fit promettre que de quelque manière que les choses pussent tourner , je

ne manquerois pas de le rejoindre. Mais il ne prévoyoit ni son infortune ni la mienne.

Je me rendis à la porte de Mr de L... que je trouvai fermée. Les fenêtres l'étoient aussi, avec toutes les apparences d'une Maison deserte. Je frappai timidement. On m'ouvrit, & je vis paroître un homme dont le visage m'étoit inconnu. Je le pris pour un nouveau Domestique. Après m'avoir demandé mon nom, il m'introduisit dans le vestibule où donnoit la porte du Corydor qui conduisoit au caveau. J'y trouvai quatre hommes que je ne connoissois pas mieux que le premier, & qui me saisirent le bras, quoique sans violence. Ils m'ôtèrent mon épée, & m'ayant mené au bout de la galerie, ils me laissèrent alors les bras libres, en me priant civilement de descendre avec eux. Je leur demandai ce que je devois penser de cette réception & de leur dessein. Ils m'exhortèrent à ne rien craindre.

Nous descendîmes dans le même caveau où je m'étois trouvé la première fois. Je n'y fus pas long-tems sans voir entrer Mr de L....., suivi de sa fille & de Madame Gérauld. Je commençai à lui dire quelque paroles qu'il interrompit, en me recommandant de garder un moment le silence. Il y avoit quelques  
flam-

flambeaux allumez ; mais en petit nombre. Mr de L.... me fit aprocher d'une table , autour de laquelle tous les specteurs se rangèrent. Il plaça sa fille vis-à-vis de moi , & tirant son épée hors du fourreau , il m'en apuya tout-d'un-coup la pointe sur l'estomac. La crainte & la tendresse firent jeter à sa fille un cri perçant. Il lui ordonna sévèrement de se taire. Et s'adressant à moi : vous vous étiez fait un jeu de m'effrayer , me dit-il d'un ton brusque , il est juste que je jouisse du même plaisir à mon tour. Mais quoique je n'aye pas dessein de vous ôter la vie si vous m'obéissez , comptez-vous au nombre des morts qui reposent dans cette cave si vous faites difficulté de me satisfaire. Ensuite m'expliquant ses volontez : vous m'avez trompé , continua-t'il , vous avez séduit l'esprit de ma fille , vous avez exigé d'elle des sermens de vous aimer & de vous être fidèle , qu'elle m'objecte pour justifier le refus qu'elle fait de m'obéir : je veux que vous la dégagiez sur le champ de toutes ses promesses , & que vous renonciez à toutes sortes de droits sur elle. Vous êtes mort si vous balanciez.

Je tournai les yeux vers elle , pour lire le mouvement de son cœur dans les siens. Sa pâleur & ses larmes , que l'obscurité m'avoit d'abord empêché d'apercevoir ,  
me



me firent trop connoître qu'elle avoit été préparée à cette scène par des persécutions auxquelles sa tendresse pour moi l'avoit fait résister. Etoit-ce assez de ma vie pour payer ces précieuses marques d'amour & de constance ? J'avois peut-être senti quelque frayeur au premier mouvement de l'épée ; mais n'écoutans plus qu'une passion capable de me faire braver la mort & tous les supplices , je répondis avec une fermeté à laquelle Mr de L. . . . ne s'attendoit pas , qu'il étoit le maître de ma vie , puisque je me trouvois sans défense ; qu'avec la possession du cœur auquel il vouloit me faire renoncer , la mort n'avoit rien qui me parût terrible , & que je la chercherois volontairement si j'avois le malheur de perdre le seul bien pour lequel je voulois vivre ; qu'ainsi dans l'un ou l'autre sort , sa vengeance seroit trompée si elle lui faisoit espérer quelque chose de ses menaces ; mais que s'il vouloit écouter la raison , il me traiteroit peut-être avec plus d'humanité ; que ma naissance , & l'honnêteté de mes vœux & de mes sentimens , ne méritoient pas son mépris ni sa haine . . . . Il m'interrompit , en jurant de nouveau qu'il alloit m'enfoncer son épée dans le sein ; & je ne sçai à quoi la violence de son humeur l'auroit porté , si sa fille à qui la frayeur avoit déjà fait perdre la voix & les forces , ne fût

rombée tout d'un coup sans connoissance. Il l'aimoit. Cette vue fit prendre un autre cours à ses esprits. Il s'empressa d'aller à elle & de la secourir. Peut-être aurois je pû m'échaper dans le desordre , qui dura quelques momens. Mais je rejettai une pensée si basse , sur-tout pendant le péril où tout le monde croyoit la vie de Mademoiselle de L.... Je me ferois efforcé bien plutôt de lui donner tous mes soins sans songer à la mienne, si son Pere n'eût eu la barbarie de me repousser lorsqu'il me vit approcher d'elle.

Madame Gérard prit cet intervalle , pour me dire en Irlandois qu'elle étoit surprise de me voir sacrifier ma vie , & mettre celle de Mademoiselle de L.... en danger , pour une chimère Luthérienne qui n'interressoit ni mon honneur ni mon amour ; qu'étant sûr d'être aimé , je ne risquois rien à renoncer à des droits que rien ne pouvoit me faire perdre , & dont ma Maîtresse étoit aussi jalouse que moi ; enfin qu'elle remettoit à m'expliquer pourquoi l'on s'étoit retranché dans cette excuse , & ce qu'on avoit souffert toute la nuit pour se conserver à moi , mais qu'elle m'avertissoit sérieusement que le seul moyen de calmer l'orage étoit de céder aux emportemens de Mr de L..... En effet , il ne vit pas plutôt sa fille hors de danger , qu'il reprit son épée avec la même  
furie.

furie. C'est vous , s'écria-t'il , qui me causez des peines que je n'avois jamais senties ; mais si vous vous obstinez , je vous perce le cœur à ce moment. Il allongeoit le bras , en me regardant d'un air qui confirmoit sa menace. Sa fille , prête à retomber dans l'évanouissement dont elle sortoit , me dit d'une voix foible & tremblante : Eh ! Monsieur , ne pensez-vous pas à votre vie ? J'avouë que mon agitation étoit extrême. Je voulois suivre l'avis de Madame Gérauld , ne fût-ce que pour délivrer Mademoiselle de L..... de la mortelle situation où je la voyois : mais mon cœur & ma langue se refusoient également à une déclaration , qui me paroïssoit honteuse , parce qu'elle étoit forcée. J'étois sûr à la vérité de la constance de ma Maîtresse ; Mais c'étoit ma propre délicatesse que j'avois à vaincre : sans compter que ce qui m'étoit arraché avec une si affreuse violence ne pouvoit me paroître aussi peu important que Madame Gérauld vouloit me le persuader. Cependant je ne résistai point aux quatre mots que j'avois entendus. Je les regardai même comme ordre , auquel toutes mes difficultés devoient céder. Vous l'emportez , dis-je à son Pere ; je consens à tout ce que vous exigez. Il ne se contenta pas d'une déclaration si vague. Il me fit répéter après lui les mêmes termes qu'il avoit déjà

déjà employez , & il m'obligea de les confirmer par un serment. Ensuite se tournant vers sa fille : vous êtes libre , lui dit-il , j'en prens toute l'Assemblée à témoin. Au reste , reprit-il en s'adressant à moi , si vous pensiez à me trahir pour vous venger , je vous déclare qu'ayant toujours respecté les Ordonnances du Roi , & n'ayant jamais fait ici d'autre acte de Religion que l'enterrement de quelques morts , je crains peu votre ressentiment. Je me contentai de lui répondre qu'il connoissoit mal mes principes. Les mêmes personnes qui m'avoient introduit , me prièrent aussi tôt de me retirer. A peine eus-je le tems d'exprimer à Mlle de L..... par quelques regards que la fidélité qu'on m'avoit fait violer extérieurement , s'étoit réfugiée au fond de mon cœur pour n'en sortir jamais. Je fus reconduit à la porte , où l'on me rendit mon épée avec la liberté de partir.

Quoique rien ne pût égaler ma consternation après une aventure si triste , j'emportoïs du moins la douceur de croire ma Maîtresse fidèle , & l'espérance de la revoir bien tôt malgré tous les obstacles ; car c'est une promesse que Madame Gérard avoit trouvé le moyen de me faire secrètement. D'ailleurs , plus je vins à réfléchir sur la renonciation bizarre qu'on m'avoit arrachée , moins j'y trouvai de sujet de

de me chagriner. Dans quelque sens que Mr de L. . . . voulut l'expliquer , & quelque idée même que je pusse me former de ses vuës , il étoit certain que mon serment ne m'engageoit à rien pour l'avenir , & qu'en rendant à sa fille les droits que j'avois sur son cœur , je ne m'étois pas privé de ceux qu'elle recommenceroit à m'accorder par la constance de son affection. Au premier instant que je la reverrai , disois-je , j'obtiendrai d'elle mille nouveaux témoignages de tendresse & de fidélité. Nous resserrerons nos chaînes ; nous en formerons de nouvelles , si l'on se flâte d'avoir rompu les premières ; & nous aurons pour dernière ressource , comme nous nous le sommes toujours proposé , d'attendre la mort de son Pere , ou l'âge qui rend une fille maîtresse d'elle-même.

Ce fut le Ciel qui tourna ainsi mes réflexions du côté le plus favorable. Sa bonté suspendit les noirs pressentimens qui m'avoient agité pendant plusieurs jours , pour me laisser la liberté d'esprit qui m'alloit être nécessaire dans le plus grand de tous nos malheurs. J'avois promis à mon frere de le rejoindre chez Mr le Duc de . . . dont nous espérons que l'Hôtel nous serviroit quelque tems d'azile. Il y avoit environ deux heures que je l'avois quitté , & je ne doutois pas qu'il ne  
s'y

s'y fût déjà rendu. Cependant comme les dernières idées dont j'étois rempli , me faisoient presque oublier le péril ; je ne pus passer proche de la rue où étoit sa Maison , sans être pressé de l'envie d'y entrer. Je serois même allé directement chez lui , dans l'espérance de l'y trouver encore , si je n'eusse rencontré Mr des Pesses , qui me fit sortir de ma rêverie en me tirant par le bras. Ciel ! où allez - vous , me dit - il ; que je suis heureux de vous avoir aperçu ! Et sans me laisser le tems de lui répondre , il me pressa d'entrer dans un Carosse de louage qui avoit déjà ses ordres. Nous marchâmes aussi-tôt. Que je suis heureux , répéta t'il en m'embrassant. J'avois jugé que vous pourriez reparoitre dans cette rue , & j'y suis depuis une demie heure à vous attendre.

La confiance que j'avois dans son amitié m'auroit porté à lui découvrir notre embarras , s'il n'en eut pas été informé ; mais son discours me faisant connoître qu'il l'étoit déjà , je me hâtai de lui demander s'il avoit vu mon frere. Hélas ! non , me répondit il. Mais avant que de me demander des explications , souffrez que je vous mette dans un lieu où vous puissiez les entendre sans danger. Cette réponse & le refus qu'il fit de me conduire chez Monsieur le Duc de.... me firent juger de notre malheur. Mon frere  
est

est arrêté, lui dis-je. Il ne put le désavouer. La tendresse fraternelle me fit jeter un cri douloureux, qu'il me fut impossible de retenir. Je voulois sortir du Carosse, courir à son secours, sans sçavoir néanmoins à qui je devois m'en prendre, ni de quel côté je devois retourner. Des Pesses eut une peine extrême à m'arrêter. Enfin, m'ayant fait comprendre que les secours violens étoient désormais inutiles, il m'apprit que Georges, dénoncé aparemment par les gens de Mylord Linch, avoit été surpris dans sa Maison, où il avoit eu l'imprudence de demeurer plus d'une heure, & qu'il avoit été conduit à la Bastille. Il avoit obtenu en partant, la liberté de faire avertir Mr le Duc... de son infortune. Ce Seigneur qui sçavoit où étoit sa Maison, s'y étoit rendu aussi-tôt, pour offrir ses premiers soins à Rose; mais sa visite & ses propositions avoient déplu sans doute à ma sœur, puisque malgré les raisons qui pouvoient lui ôter l'envie de s'adresser à Mr des Pesses, elle avoit pris le parti de lui écrire & de lui marquer sa situation. C'étoit proprement la seule connoissance qu'elle eût à Paris. Des Pesses en me faisant ce recit, ne pouvoit me cacher sa joye. Mon bonheur a donc voulu, me dit-il, qu'elle ait pensé à moi. J'ai volé chez elle. J'y ai trouvé Mr. le Duc, mais peu content, puisque sur quelques

quelques froids remerciemens qu'elle lui a faits à mon arrivée , il s'est déterminé à se retirer. On avoit déjà mis le scellé sur tout ce qui vous appartient , & quatre Gardes étoient demeurez dans la Maison. J'ai proposé d'abord à votre aimable sœur , continua des Pesses , de se laisser conduire chez une Dame de mes amies , où elle recevra toutes sortes de soins & de respects ; mais elle a voulu que j'aye commencé par vous chercher ; & dans la crainte que vous ne retournassiez à la Maison , où les Gardes sont peut-être uniquement pour vous attendre , j'ai cru devoir veiller avec un Carosse à l'entrée de la rue.

Je le remerciai de son zèle , & concevant que tous les momens que je passerois à m'affliger étoient perdus pour nos intérêts , j'écartai tout ce qui pouvoit partager l'attention que je devois à des embarras si pressans. En écrivant au lieu que des Pesses m'avoit choisi pour azile , je le renvoyai chez ma sœur. Il la consola beaucoup en lui aprenant que j'étois en sûreté , mais il ne put lui faire accepter une autre retraite qu'un Convent. Loin de condamner cette résolution , je la regardai comme le seul parti qui convenoit à son honneur , sur-tout lorsqu'ayant appris que Mr le Duc lui avoit offert une Maison , un équipage , & des richesses , je compris à quels périls sa sagesse seroit



seroit exposée dans tout autre lieu que le Cloître. Des Pesses la conduisit dans un Monastère Anglois, où il eut la générosité de payer d'avance une partie de sa pension. S'étant rendu de-là à la Bastille, il ne put obtenir la permission de voir mon frere ; cependant on ne lui en ôta point l'espérance, aussi-tôt qu'on auroit reçu les ordres de la Cour. Il revint chez moi le soir avec ces nouvelles. Je le conjurai de mettre le comble à ses bienfaits, en se rendant à Saint-Germain sans perdre un moment. J'avois conçu qu'il étoit d'une importance extrême que tous nos amis fussent prévenus en notre faveur par un recit sincère de notre aventure. J'écrivis même à Monsieur de Sercine, pour l'engager à nous rendre ses bons offices auprès du Roi, & je recommandai à des Pesses de s'assurer jusqu'à quel point nous pouvions compter sur la protection de ce Prince.

Je demeurai en proie à mes craintes jusqu'à son retour. Il ne revint que le lendemain au soir. Sa tranquillité me parut de bon augure. En effet, je reçus de son recit toute la consolation dont j'étois capable parmi tant d'inquiétudes. Il avoit vu non-seulement Mr de Sercine & tous nos amis, mais le Roi même, à qui les circonstances de notre malheur avoient inspiré plus de compassion que de colère. Et

ce qui me fit reprendre encore plus d'espérance , il m'assura que Mylord Linch , quoiqu'extrêmement affoibli par la perte de son sang , n'étoit dans aucun danger. Malgré la mort de Plunck , je ne doutois point qu'ayant été forcez de nous battre & nous étans défendus avec honneur , le Roi Jacques ne nous en eût fait grace aisément , si nous eussions été en Angleterre : mais nous étions en France ; le bien que nous y avions acquis nous soumettoit aux Loix du Pais ; & c'étoit à la Cour de Versailles que nous avions besoin de protection. Cependant je m'étois imaginé que si celle de Saint-Germain nous étoit favorable , nous trouverions plus de faveur à celle de France avec une recommandation si puissante. C'étoit dans cette vuë que j'avois jugé à propos de commencer nos sollicitations de ce côté-là. Ensuite pour ne rien négliger , je priai Mr des Pesses de voir Mr le Duc de.... que je ne croyois point assez refroidi par le refus de ma sœur , pour refuser de s'employer pour nous. Il y alla sur le champ , & les assurances de zèle & d'amitié qu'il en reçut , servirent encore à me rendre l'esprit plus tranquille. Nous convinmes d'écrire à mon frere , pour le délivrer d'une certaine inquiétude , en lui apprenant que nos affaires avoient déjà pris un heureux

eux cours. Mr des Pesses se chargea de ce soin , parce que la vuë de mon caractère pouvoit m'exposer à quelque nouveau péril.

Cet intervalle d'espérance étoit encore une faveur du Ciel , qui ne vouloit pas que ses épreuves surpassassent mes forces , & qui me ménageoit ainsi quelques instans de repos après les plus violentes agitations. Si j'avois attendu de moment en moment le retour de Mr des Pesses , j'avois mille autres raisons d'impatience avec le désir de sçavoir le succès de son voyage. L'état où j'avois laissé Mademoiselle de L.... , l'envie de la revoir , celle d'apprendre tout ce que Madame Gérald m'avoit promis de m'expliquer , étoient autant de sujets d'inquiétude , qui m'avoient fait balancer plus d'une fois si je ne fortirois pas de mon asile au mépris du danger , pour satisfaire ma curiosité & mon amour. Enfin , comme je m'étois proposé de charger des Pesses de cette commission , je n'eus pas plutôt fini sur ce qui concernoit mon frere , que je lui confiai une partie des embarras de mon cœur. Il n'étoit question d'abord que de voir Madame Gérald , de lui apprendre dans quelles circonstances je me trouvois , & de sçavoir d'elle si je pouvois l'entretenir la nuit suivante chez Mr de L.... , où dans quelque autre lieu. Rien n'étant dif-

ficile au zèle de des Pesses , il me promit que je serois satisfait de sa diligence , & je le vis revenir effectivement beaucoup plutôt que je ne l'attendois. Mais au lieu d'avoir vu Madame Géraud , il ne m'apportoit qu'une Lettre d'elle , qui m'apprenoit en quatre lignes qu'elle étoit partie le même jour avec Mademoiselle de L... sous la conduite de deux hommes , & que n'ayant point le tems de s'expliquer davantage , elle remettoit à m'écrire du premier endroit où elle auroit la liberté de s'arrêter. Elle ajoutoit en finissant , qu'elle étoit trompée si on ne les menoit en Allemagne ; mais que dans quelque lieu qu'on les forcât de vivre , elle me promettoit de m'écrire , & Mademoiselle de L . . . . de m'aimer avec une constance qu'elle proposoit pour modèle à la mienne.

Hélas ! mon cher frere , la piété vous rend trop tranquille & votre esprit est trop supérieur aux foiblesses de l'amour , pour concevoir tout ce qu'il y avoit de cruel & d'accablant pour moi dans cette nouvelle. Vous n'y voyez qu'un départ , un voyage , des marques même de souvenir & de fidélité , & vous me demanderez pourquoi je me livrai au dernier desespoir. Mais vous ne sçavez pas que le souverain bien d'un amant est la presence de ce qu'il aime ; Vous ignorez qu'il n'y

a point de repos pour un cœur loin de l'objet dans lequel il vit & il respire, que sans la douceur du moins de le voir, sans un soulagement si nécessaire, la vie est une langueur, l'ennui un poison, l'impatience un martyre; ah ! vous ne connoissez ni les délices ni les tourmens de l'amour. Et puis ne comprenois-je pas bien que Madame Gérald me flâtoit d'une vaine espérance ? Ne prévoyois-je pas que la même rigueur, qui les avoit forcées de partir contre leur attente, sçauroit bien les empêcher de m'écrire, ou moi de recevoir leurs Lettres ; que je ne parviendrois pas même à découvrir le lieu de leur demeure ; que j'étois par conséquent abandonné, trahi, perdu sans ressource & sans consolation.

Je sentois en un instant toute l'étendue de mon malheur. En vain demandai-je à des Pesses des éclaircissements que je ne pouvois recevoir de lui ni du Valet même qui lui avoit remis la Lettre. Toute la Maison de Monsieur de L... étoit dans mes intérêts ; mais cette raison, qui lui avoit fait prendre soin d'écarter ses gens la veille pour le dessein qu'il avoit exécuté dans la Cave, l'avoit encore porté à cacher le voyage de sa fille jusqu'au moment de son départ. Madame Gérald avoit à peine eu le tems de m'écrire deux mots. Elle avoit confié sa Lettre à

un garçon dont elle connoissoit l'adresse & la fidélité, & qui avoit eu l'attention d'être continuellement à la porte pour me recevoir ou ceux qui se presenteroient de ma part. Je le vis la nuit suivante ; mais je n'en tirai point d'autres lumières. Pres de quatre mois qui se sont écoulés depuis, sans que tous mes soins & les empressements de des Pesses aient pu me faire sortir d'une si funeste obscurité, vous feroient trouver mon sort digne de votre plus tendre compassion, si vous pouviez prendre quelque idée de mes peines.

Je ne m'étendrai pas inutilement sur toutes les circonstances de notre démêlé avec la Justice. Le premier effet du crédit de nos protecteurs fut de faire suspendre les procédures qui avoient été commencées vivement dès le premier jour. Mylord Linch s'étant rétabli heureusement, Georges que Mr des Pesses eut enfin la liberté de voir dans sa prison, nous crût obligés par l'honneur, de lui renvoyer les deux Mémoires qu'il nous avoit confiés. Il fut si touché de cette générosité volontaire, qu'il devint un de nos plus ardens défenseurs. Cependant, l'amour eut la meilleure part à son zèle. A peine étoit-il revenu de la première chaleur de son ressentiment, que se trouvant plus passionné que jamais, il avoit fait faire à ma sœur des excuses fort soumises

mises de l'excès auquel il s'étoit emporté, avec une offre sans bornes de son bien & de ses services. Il n'avoit osé néanmoins se présenter à elle aussi tôt que la santé s'étoit rétablie; mais prenant occasion du retour des deux Mémoires pour se louer hautement de notre procédé, & pour se reconnoître obligé de nous servir à toutes sortes de prix, il se figura qu'après cette profession d'estime & d'amitié, elle pourroit consentir à recevoir sa visite. Son espérance fut trompée plusieurs fois; jusqu'à ce qu'ayant pris le parti de lui écrire, & de lui rendre compte de ce qu'il faisoit effectivement en notre faveur, il obtint enfin la liberté de l'entretenir. Rose trembloit pour nous, & s'attendoit à tous momens de voir la tête de Georges sur un échaffaut. Ce sentiment, qui étouffoit tous les autres, lui fit faire assez de violence à son cœur pour promettre à Linch que s'il réussissoit à nous sauver la vie & à nous faire obtenir la liberté, sa main seroit la récompense d'un grand serviteur. Un motif si capable d'animer un amant ne lui permit plus de rien ménager. Il prodigua ses richesses pour gagner nos Juges, & il s'employa jour & nuit à nous faire des Protecteurs.

Cependant, notre mauvaise fortune a rendu tant de soins inutiles. Les sollicita-

tions des deux Cours, & le voyage que le Roi même a fait à Versailles, n'ont pu ébranler la fidélité que le Roi de France croit devoir à ses sermens. Il s'est retranché sur cette loi inviolable, qu'il s'est imposée à lui-même, & que nulle considération ne lui a jamais fait violer. L'unique grace qu'il ait accordée à tant d'instances, est de souffrir que notre procès demeure suspendu, & que mon frere achève sa vie à la Bastille. J'aurois sans doute le même sort, si j'étois arrêté, mais me croyant d'autant plus à couvert par cette espèce d'indulgence, que Plunk n'a point laissé de parens qui sollicitent la vengeance de sa mort, je n'ai pas fait difficulté de reparoitre à Paris sous un nom différent du mien, & de visiter même mon malheureux frere dans sa prison.

Je voyois beaucoup plus souvent mon frere. Le plaisir de la revoir après tant d'inquiétudes & d'alarmes, me faisoit oublier une partie de mes peines. Hélas ! cette chere Rose ! Je ne la quittois gueres sans être arrosé de ses larmes. Elle se reprochoit d'être la cause de tous nos malheurs ; & c'étoit pour s'en punir, disoit-elle, qu'elle avoit promis sa main à Mylord Linchi. Je flâtois son cœur, en lui représentant que sa promesse ne l'obligeoit à rien, puisque nous ne tenions point le prix dont elle l'avoit fait dépendre : &



& si la reconnoissance pouvoit l'engager à quelque chose , je lui parlois de des Pesses qui méritoit bien de balancer son rival par l'ardeur & le desinterressement de ses services. Elle sentoit tout , car le cœur de Rose est un composé de générosité & de tendresse ; mais je voyois que l'amour ne parloit point en faveur de des Pesses ni de Linch. Je trouvois de la douceur aussi à faire tomber souvent l'entretien sur mes propres tourmens. Je lui demandois si elle étoit encore jalouse d'une malheureuse & inutile rendresse qui remplissoit mon cœur d'amertume , & qui ne devoit pas rendre Mademoiselle de L. . . . plus heureuse si le sien m'étoit aussi fidèle. En dépit du sort qui me séparoit de mon Amante , elle prétendoit que nous étions dignes d'envie , & que des peines causées par la fidélité & la tendresse méritoient le nom du plus charmant bonheur.

Quand je lui parlois de la reconnoissance dont nous étions redevables à Mr des Pesses , je n'entendois pas seulement celle qu'il méritoit par ses soins & par mille démarches pénibles auxquelles l'amitié & l'amour l'avoient engagé. Dans le besoin absolu où nous nous étions trouvés depuis le commencement de notre malheur , il avoit fourni libéralement à notre dépense , & il continuoit de nous aider

avec la même générosité. Aussi long-temps que nous avons eu l'espérance de rentrer en possession de notre Terre des Saisons & de notre argent, nous avons accepté ses bienfaits sans honte. Mais nos amis ayant oublié de demander à la Cour la restitution de nos biens, qu'ils auroient obtenu plus facilement que notre liberté, il falloit de nouvelles sollicitations pour nous faire accorder cette faveur, & le succès en étoit incertain; de sorte que nous trouvant chargés de ce que nous lui devions déjà, & forcés de nous engager tous les jours dans de nouvelles dettes, cette nécessité étoit devenuë un de nos maux les plus insupportables. Je vous avois écrit au fort du danger de Georges, dans le seul dessein de vous le communiquer, & je n'avois point reçu de réponse. Votre silence ne me rebuta point. J'aimai mieux l'attribuer à toute autre cause qu'à votre indifférence. Je vous écrivis de nouveau, & je m'efforçois sur-tout de vous attendre pour l'intérêt de ma sœur, que l'honneur seul devoit vous porter à secourir, lorsqu'elle n'avoit plus pour ressource que vous & sa vertu. Vous ne m'avez pas répondu. Toutes mes Lettres ont péri sans doute: que seroient-elles devenuës, puisque vous m'assurez qu'il n'en est parvenuë aucune jusqu'à vous? Enfin, dans l'extrémité du besoin & de la douleur,

douleur, accablé du malheur de mon frere dont je ne prévois pas la fin, des larmes de Rose qui augmentent tous les jours, pressé du desespoir d'autrui & du mien, j'ai pris le parti de faire le voyage d'Irlande, sûr de réveiller plus heureusement votre bonté & votre affection par ma presence. Il a fallu recourir encore à la libéralité de des Pesses pour les frais d'une si longue route.

Il y a huit jours que passant rapidement à Londres, je vous écrivis encore pour vous annoncer mon arrivée. J'ai fait le reste du chemin avec l'ardeur d'une vive impatience. Le Vaisseau qui m'a porté de Holyhead faisant voile à Cork, c'est de ce Port que j'ai pris ma route par terre avec beaucoup d'incommodités & de fatigue. Hier au soir la pluie & l'obscurité me forcèrent de m'arrêter à l'entrée de la nuit, & m'étant souvenu de Fincher notre ancien ami, dont la Maison n'étoit qu'à cent pas du chemin, je me déterminai à m'y mettre à couvert du mauvais tems. Je n'y trouvai que sa fille. Elle me reçut avec une timidité & des marques d'embarras qui m'auroient fait naitre quelques soupçons, si la froideur de cet accueil n'eût été réparée aussitôt par ses civilités. Mais ayant reconnu facilement que j'ignorois le malheur de son Pere, où que je ne l'accusois pas d'avoir

d'avoir eu part au vôtre, elle n'épargna rien pour me persuader qu'elle me voyoit avec plaisir. Ma tristesse aparemment, & l'air attendri que doit me donner le sentiment continuel de mes peines, augmentèrent tellement cette disposition, qu'elle me fit apercevoir par mille témoignages, que nous ne devons pas la compter parmi nos ennemis. Elle m'aprit la fâcheuse aventure de son Pere, l'adresse avec laquelle il s'est défendu, & le bonheur qu'il a eu dans sa fuite. Elle ne me déguisa pas le chagrin qu'il vous a causé, ni le péril auquel les accusations m'exposent en Irlande. C'est par son conseil que j'ai attendu aujourd'hui la fin du jour pour entrer à Killerine.

Patrice me demanda en finissant ce récit, si je ne le croyois pas plus malheureux que coupable, & si l'amitié étoit si éteinte dans mon cœur qu'elle n'y pût être rapelée par la compassion. Je l'embrassai, en le serrant de toute ma force. Mes larmes, que j'avois eu peine de retenir pendant son discours, s'ouvrirent un passage malgré moi; & ne pouvant résister à tous les mouvemens qui s'élevoient dans mon ame, Ô ! Patrice, lui dis-je, Ô ! cher objet de mon inquiétude & de ma tendresse, qu'avez vous fait de votre sagesse & de mes conseils ? Qu'avez-vous fait du secours du Ciel, qui n'a jamais  
pû

peut vous manquer ? Hélas ! qu'avez-vous fait de vous-même ? Georges , Rose , malheureuse famille ! Voilà donc le terme où votre folle prudence & votre avide ambition devoient vous conduire. O Dieu ! profiteront-ils de cet exemple ; pour sentir le besoin qu'ils ont de vous ! J'ajoutai mille choses avec la même amertume de sentimens. Cependant ne voulant pas augmenter son chagrin par des reproches , & remettant à délibérer sur tant d'événemens dans une situation d'esprit plus tranquille , je me fis violence , pour songer à lui faire prendre les rafraichissemens & le repos qui devoient lui être nécessaires. Nous nous mîmes à table. Mais tous mes efforts ne purent m'empêcher de retomber continuellement sur ce que je venois d'entendre. Je recommençois sans cesse à faire ces questions , à demander des éclaircissemens sur toutes les circonstances , lorsque nous entendîmes frapper brusquement à ma porte. Elle fut ouverte aussi-tôt , parce que mes Domestiques étoient sans défiance. Au même moment huit hommes armés , avec un Officier à leur tête , s'introduisirent dans le lieu où nous étions , & reconnoissant sans peine que Patrice étoit celui qu'ils cherchoient , ils lui déclarèrent qu'ils l'arrétoient par l'ordre du Vice-Roi , pour le conduire au Château de Dublin. L'Officier étoit un homme civil.

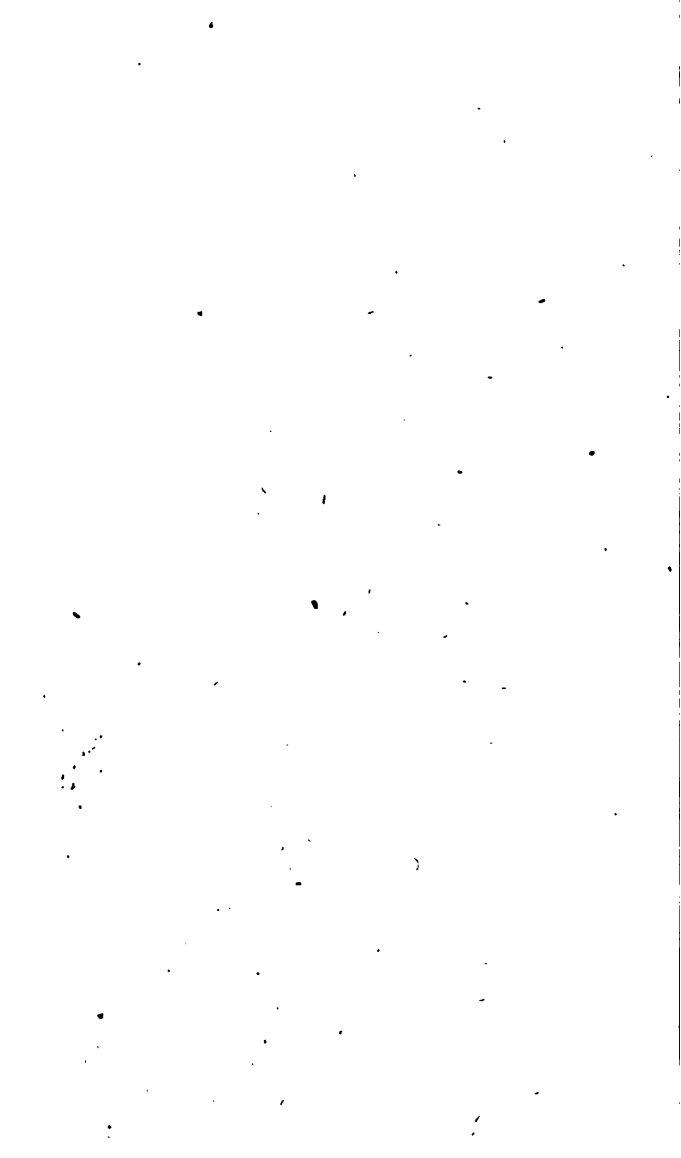
Voyant

Voyant mon faifissement & ma douleur ; il me dit avec beaucoup d'excuses qu'il ne pouvoit m'expliquer des ordres dont il ignoroit la cause ; mais qu'après l'affaire de Fincer , j'en devois juger mieux que personne : que si mon frere avoit quelque chose à se reprocher , il y avoit eu beaucoup d'imprudence à confier au papier le dessein de son voyage ; qu'on avoit sans doute intercepté toutes les Lettres qui étoient à mon adresse , & qu'il sçavoit du moins que c'étoit d'une Lettre de Patrice même qu'on avoit pris si juste le tems de son arrivée.

*Fin du premier Tome.*

50405853







6 Me  
ER-





